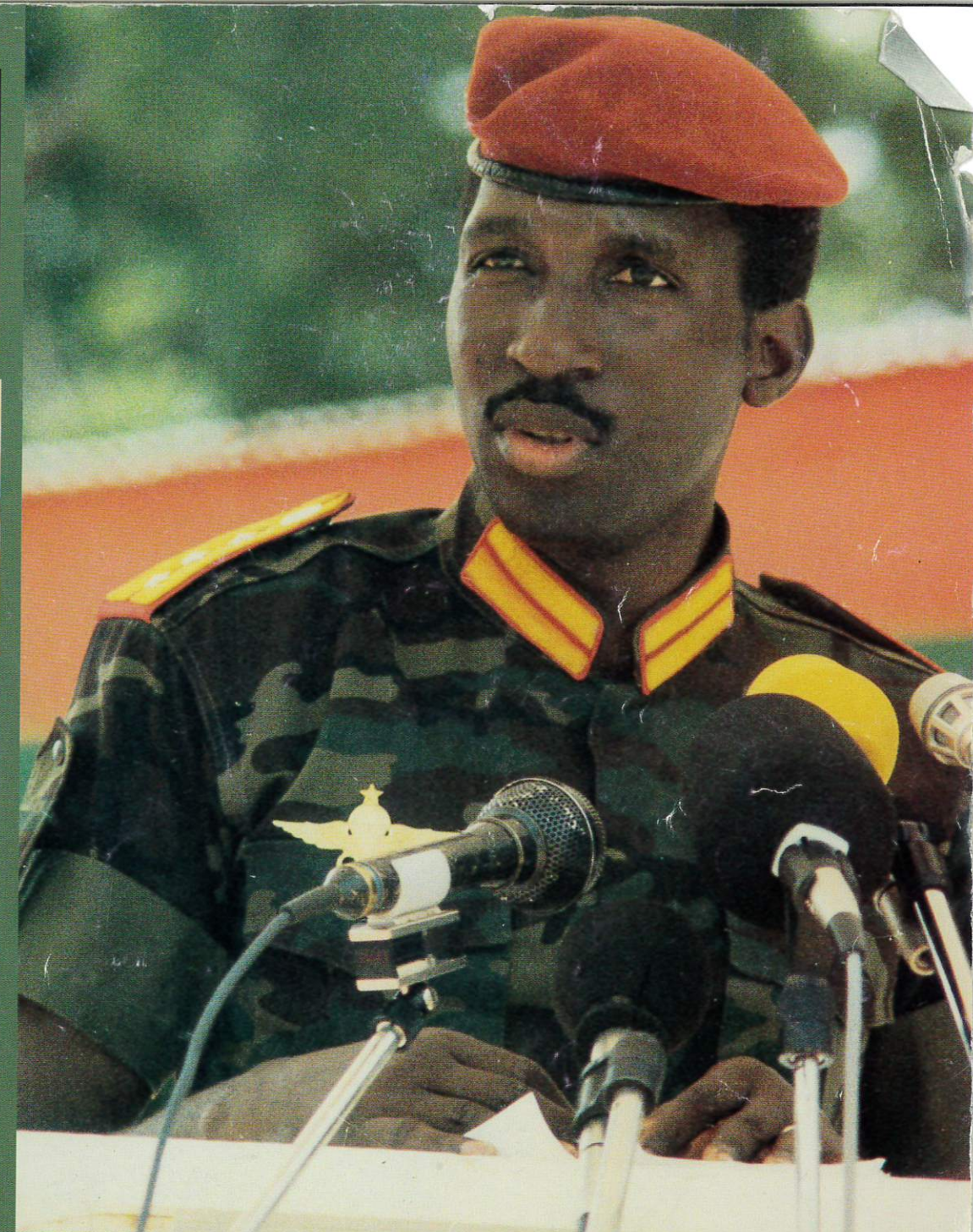
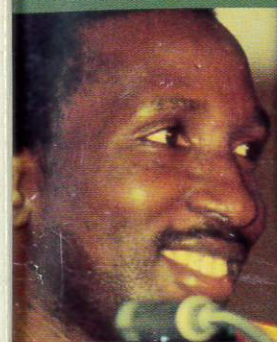




Thomas Sankara

1949-1987

Hors-série
AFRICA
International



Thomas Sankara

Les images d'un homme intègre

1987-1997 L'ALBUM ANNIVERSAIRE



S o m m a i r e

Les années d'apprentissage 5

Chronologie.

La petite enfance, de Ouagadougou à Bobo-Dioulasso; une famille nombreuse et unie. L'école, la formation militaire au Prytanée de Kadiogo et à Antsirabé, Madagascar. Une académie pour l'élite. L'ami Sennen Andriamirado

Prêt pour le Burkina Faso 31

Son oeuvre.

Très tôt contre l'injustice. Une ambition et une vision pour tout le continent. La confrontation avec l'ordre ancien. Le soutien populaire à un rebelle nommé Sankara et la prise de pouvoir.

Au coeur de l'action 86

Relations turbulentes avec la France. Mariam Sankara et Danielle Mitterrand. Visites à Ouagadougou. Kadhafi. Daniel Ortega. L'ami Blaise Compaoré.

Regards croisés 50

Témoignages.

Un digne fils de l'Afrique. Une parole, une action pour demain. Ils ont enterré Sankara comme un chien.

Hommage à Che Guevara. Rencontre avec un homme remarquable. Sankara refusait les diktats. Hommages rendus pour le 10^{ème} anniversaire de sa mort.

Thomas Sankara

Directrice de la publication : Marie-Roger Biloa. **Collaborations :** Rachid N'Diaye, Tiemto-ré Tiégo. Bruno Jaffré (auteur de la «Biographie de Thomas Sankara», Ed. l'Harmattan, 1997); Jean Ziegler, Germaine Pitroipa, Julius Amédé Laou, Atsutsé Kokouvi Agbobli, Valère Somé, David Cakunzi, Guy Delbrel, le Dr. Fidel Mounkar, Ernest Nongma Ouédraogo. **Photographies:** collections privées et Stéphane Weber/Africa International. **Maquette :** Nadia Fachard. © AFRICA INTERNATIONAL, 242, Bd Voltaire, 75011 Paris, France

21 décembre

1949. Naissance de Thomas Isidore Noël Sankara à Yako, Haute-Volta.

11 décembre 1958. La République de Haute-Volta, Etat membre de la Communauté française (1958-1960), est proclamée. Maurice Yaméogo en est élu président en déc. 1959.

5 août 1960. Proclamation de l'indépendance.

3 janvier 1966. Manifestations de masse à Ouagadougou contre la politique d'austérité de Yaméogo. Il est renversé et remplacé par le gouvernement militaire du colonel. plus tard général. Sangoulé Lamizana.

1966. Sankara entre à l'école militaire de Ouagadougou d'où il sortira en 1969.

1970. Sankara entre à l'académie militaire d'Antsirabé (Madagascar).

1972. Sankara assiste à Madagascar à la Révolution de mai qui renverse le régime néo-colonial de Tsiranana. Il rentre en Haute-Volta la même année, puis va faire un stage de parachutisme en France, à Pau.

Déc.74-janvier 1975 Premier conflit frontalier avec le Mali.

17-18 décembre 1975. Grève générale en Haute-Volta; augmentations de salaires et réductions d'impôts

pour les fonctionnaires.

1976. Sankara prend le commandement du centre de formation de commandos de Pô qui vient d'être créé.

Janvier-mai 1978. Sankara en stage à l'école des parachutistes de Rabat au Maroc. Il s'y lie avec Blaise Compaoré.

24-31 mai 1979. Grève lancée par quatre centrales syndicales voltaïques; elle obtient la libération des syndicalistes emprisonnés.

1980, 1er oct. 22 novembre. Grève des enseignants contre la baisse du pouvoir d'achat, qui devient par deux fois grève générale, les 4-5 octobre et 4-5 novembre.

25 novembre. Un coup d'Etat renverse le gouvernement Lamizana; le colonel Zerbo prend la tête d'un Comité militaire de redressement pour le progrès national (CMRPN).

1981. 9 septembre. Invité par Saye Zerbo à prendre le poste de secrétaire d'Etat à l'information, Sankara refuse d'abord, puis finit par accepter.

1982. Avril. La Confédération syndicale voltaïque (CSV) lance une grève de trois jours contre l'interdiction du droit de grève par Saye Zerbo.

12 avril. Le secrétaire d'Etat à l'information

Sankara démissionne en signe de protestation contre les atteintes aux libertés; il est aussitôt envoyé dans la garnison éloignée de Dédougou. Le capitaine Zongo démissionne du CMRPN et le capitaine Compaoré du Conseil des Forces armées voltaïques; ils sont également envoyés dans des garnisons éloignées.

1er novembre. Le CMRPN reconfirme l'interdiction de faire grève.

7 novembre. Un coup d'Etat militaire dont le véritable initiateur est le colonel Somé Yoryan renverse Saye Zerbo; après de longues discussions, le nouveau Conseil provisoire du salut du peuple (CPSP, plus tard Conseil du salut du peuple, CSP) désigne le médecin-commandant Jean-Baptiste Ouédraogo comme président. Sankara et ses amis officiers n'ont pas participé au coup d'Etat.

1983, 10 janvier. Le CSP nomme Sankara Premier ministre.

7-12 mars. Sankara au sommet des Non-alignés de New-Delhi, où il rencontre notamment le président cubain Fidel Castro, le président mozambicain Samora Machel et le premier ministre de Grenade Maurice Bishop.

26 mars. Discours de Sankara à un meeting de masse à Ouagadougou.

30 avril. Visite de Khadafi à Ouagadougou.

15 mai. Grand discours anti-impérialiste à Bobo-Dioulasso.

16 mai. Arrivée à Ouagadougou de Guy Penne, conseiller du président Mitterrand pour les affaires africaines.



17 mai. Coup de force dirigé par Somé Yoryan; arrestation de Sankara, du cdt Lingani; Zongo, qui a échappé à l'arrestation le matin, doit se rendre, mais Compaoré peut s'échapper et rejoindre la base des commandos de Pô dont il a le commandement et y entrer en dissidence.

20-22 mai. Dans les rues de Ouagadougou, d'immenses manifestations réclament la libération de Sankara. Le 27, J.B. Ouédraogo est contraint d'annoncer qu'il va libérer les prisonniers politiques, mais en fait, ils restent en résidence surveillée, et la protestation continue.

Juin-août. A Pô, où Compaoré résiste toujours, les partisans de Sankara affluent et reçoivent une formation militaire accélérée.

4 août. Compaoré, avec 250 hommes, marche sur Ouagadougou, libère

Thomas Sankara lors d'une visite à Paris en février en 1986

*Ouvert à tous:
Sankara en
audience sur la
veranda de son
lieu de travail à
Ouaga en février
1987*

Sankara et les autres détenus; le gouvernement de J.B. Ouédraogo est renversé. Le Conseil national de la révolution (CNR) prend le pouvoir et désigne Sankara comme président. Dans son premier discours radiodiffusé au pays, le nouveau président appelle à la formation immédiate et partout de Comités de défense de la révolution (CDR).

5 août. Grande manifestation populaire de soutien au nouveau régime à Ouagadougou.

7 août. Nouvelle manifestation de soutien au CNR.

30 septembre. A Pô, Sankara rencontre Rawlings, chef d'Etat du Ghana.

2 octobre. Sankara présente au nom du CNR le Discours d'orientation politique (DOP).

31 octobre. La Haute-Volta élue membre non-permanent du Conseil de sécurité de l'ONU pour deux ans.

4-8 novembre. Manoeuvres militaires communes Ghana - Haute-Volta.

Décembre. Signature d'un accord de coopération scientifique, économique et technique avec Cuba.

21 décembre. Le président angolais Eduardo dos Santos est à Ouagadougou.

1984. 3 janvier. Première session des Tribunaux populaires de la révolution (TPR). Parmi ceux qui comparaissent se trouve l'ex-président Lamizana qui sera acquitté. Les audiences sont radiodiffusées.

Février. Le CNR abolit tous les paiements et corvées obligatoires envers la chefferie.

10-12 février. Rawlings en visite officielle à Ouagadougou.

20-21 mars. Grève du Syndicat national des enseignants africains de Haute-Volta (SNEAHV) à la suite de l'arrestation de trois personnes accusées de subversion.

22 mars. 1 500 enseignants sont licenciés par le CNR.

31 mars. Voyage officiel en Algérie, Mauritanie et République arabe sahraouie démocratique.

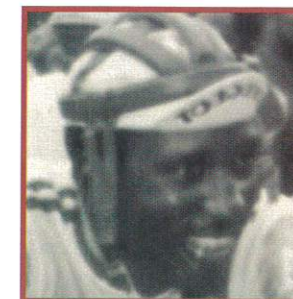
8 avril. Distribution de terrains à construire à Ouagadougou pour faire face à la crise du logement.

26 avril. Lancement du projet de la vallée du Sourou qui a pour objectif l'irrigation de près de 16 000 hectares.

27 mai. Un voyage officiel en Côte d'Ivoire est annulé à la suite du refus d'Houphouët-Boigny d'autoriser Sankara à rencontrer les étudiants et travailleurs voltaïques à Abidjan.

26-27 mai. Découverte d'un complot ayant des liens avec Joseph Ki-Zerbo, qui vit en exil; sept des comploteurs sont exécutés peu après.

23 juin. Grand voyage officiel en Afrique: il se rend successivement en Ethiopie, en Angola, au Congo, au Mozambique, au Gabon et à Madagascar.



Un homme simple et particulièrement doué pour les contacts humains

12 juillet. Institution du service militaire obligatoire.

4 août. 1er anniversaire de la révolution avec défilé des milices populaires à Ouaga. La Haute-Volta change de nom et devient le Burkina Faso, ou Pays des hommes intègres (mots empruntés aux deux langues les plus parlées, le moré et le dioula). La terre et les ressources minières sont nationalisées.

19 août. Le premier gouvernement est dissous. Un autre sera formé peu après.

22 septembre. Journée de solidarité avec les

ménagères à Ouagadougou. Les hommes sont invités à accomplir les tâches ménagères jusque-là réservées aux femmes et à faire le marché pour se rendre compte des conditions de vie des femmes.

25-30 septembre. Première visite de Sankara à Cuba où il reçoit la distinction de l'ordre de José Martí.

Octobre. Sankara devient président de la Communauté économique d'Afrique de l'Ouest (CEAO).

1er octobre. Le CNR abolit l'impôt de

capitation et lance sur trois mois le Programme de développement populaire.

4 octobre. Discours de Sankara à la Trente-neuvième session de l'Assemblée générale des Nations unies.

5-9 novembre. Sankara visite la Chine.

12-15 novembre. Sankara au sommet de l'OUA à Addis-Abeba où il se bat pour la reconnaissance de la République arabe sahraouie démocratique.

25 novembre. Début d'une campagne de 15 jours de vaccination de tous les Burkinabè de



Avec Sankara, la révolution sociale n'avait rien d'ennuyeux...

La rigueur morale et la frugalité légendaire du président du Faso ne l'empêchaient nullement, à l'occasion, d'esquisser un pas de danse, de plaquer quelques accords sur une guitare ou de rire sans affectation avec ses interlocuteurs. A l'arrière-plan, on reconnaît le pilote Etienne Zongo, son fidèle aide de camp.

moins de 15 ans contre la méningite, la fièvre jaune et la rougeole, avec la participation de volontaires cubains. 2 500 000 enfants sont vaccinés.



3 décembre. Conférence nationale sur le budget à Ouagadougou avec la participation de 3 000 délégués. Elle adopte la proposition de réduire les salaires des hauts fonctionnaires de l'équivalent d'un mois de salaire, ceux des autres fonctionnaires de l'équivalent d'une quinzaine, pour assurer le financement des projets de développement.

31 décembre. Sankara annonce la suppression des loyers pour l'année 1985 pour les logements d'habitation et le lancement d'un programme de construction de logements.

1985. Lancement d'une campagne de reboisement: 10 millions d'arbres à planter en 1985 pour enrayer l'avancée du Sahara vers le sud.

1er février. Début de la bataille du rail pour construire un nouveau chemin de fer de Ouagadougou à Tambao dans le nord.

12 février. Sankara participe à la réunion du Conseil de l'entente à Yamoussoukro où il est acclamé par la population ivoirienne

1-8 mars. Conférence nationale pour la promotion de la femme avec 3 000 déléguées.

17-23 mars. Manoeuvres militaires communes avec le Ghana.

4 août. 2^{ème} anniversaire de la Révolution, célébré par un défilé féminin pour souligner les progrès vers l'égalité des femmes.

10 septembre. Réunion extraordinaire du Conseil de l'entente à Yamoussoukro, où se manifeste l'hostilité des conservateurs de la région à l'égard du Burkina et du Ghana.

25 décembre. Seconde guerre contre le Mali qui opère des bombardements aériens. Plus de 100 morts de part et d'autre. Le 29, le cessez-le-feu est signé.

1986. 3 février. Sankara libère tous les prisonniers de guerre maliens.

Février-avril. Campagne d'alphabétisation en langues nationales qui concerne env. 35 000 personnes dans les zones rurales.

31 mars - 4 avril. 1^{ère} Conférence nationale des CDR.

4 août. 3^e anniv. de la révolution; annonce du lancement d'un plan de

développement quinquennal.

27 août. Le président du Nicaragua Daniel Ortega en visite officielle à Ouagadougou.

3 septembre. Discours au Sommet du Mouvement des pays non-alignés à Harare.

6-12 octobre. Sankara visite l'URSS.

8 novembre. Nouvelle rencontre avec Fidel Castro à Cuba; au nom des 180 délégations étrangères présentes, Sankara se rend au Nicaragua et prend la parole à Managua pour le 25^e anniv. de la fondation du Front sandiniste de libération nationale et le 10^e anniv. de la mort au combat de son principal fondateur Carlos Fonseca.

9 novembre. Sankara est décoré de l'ordre de Carlos Fonseca. Au retour, nouvel arrêt à Cuba pour des entretiens avec Fidel Castro.

17 novembre. Le président français François Mitterrand, à Ouagadougou. Devant lui, Sankara critique les liens de la France avec le régime de l'apartheid en Afrique du Sud.

1987. Le programme de lutte contre l'onchocercose mené avec l'aide de l'ONU donne des résultats: la maladie est sous contrôle.

8 mars. Mémorable discours à l'occasion de la Journée internationale des femmes.



30 mars - 4 avril. 2^e Conférence nationale des CDR.

11 avril. Lancement de l'Union nationale des paysans du Burkina.

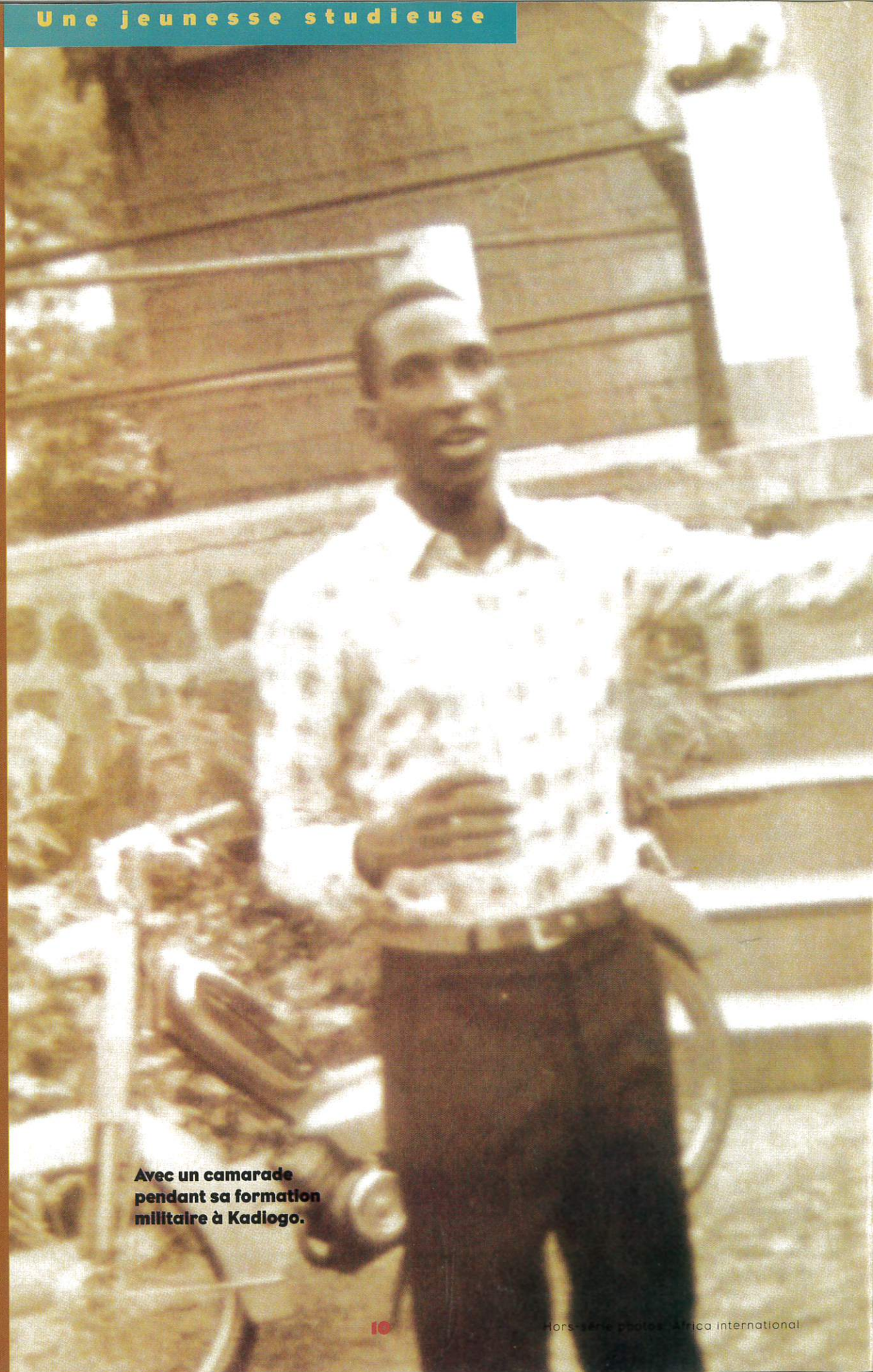
4 août. Le 4^e anniv. de la Révolution est célébré à Bobo-Dioulasso.

2 octobre. Discours à Tenkodogo pour le 4^e anniv. du Discours d'orientation politique.

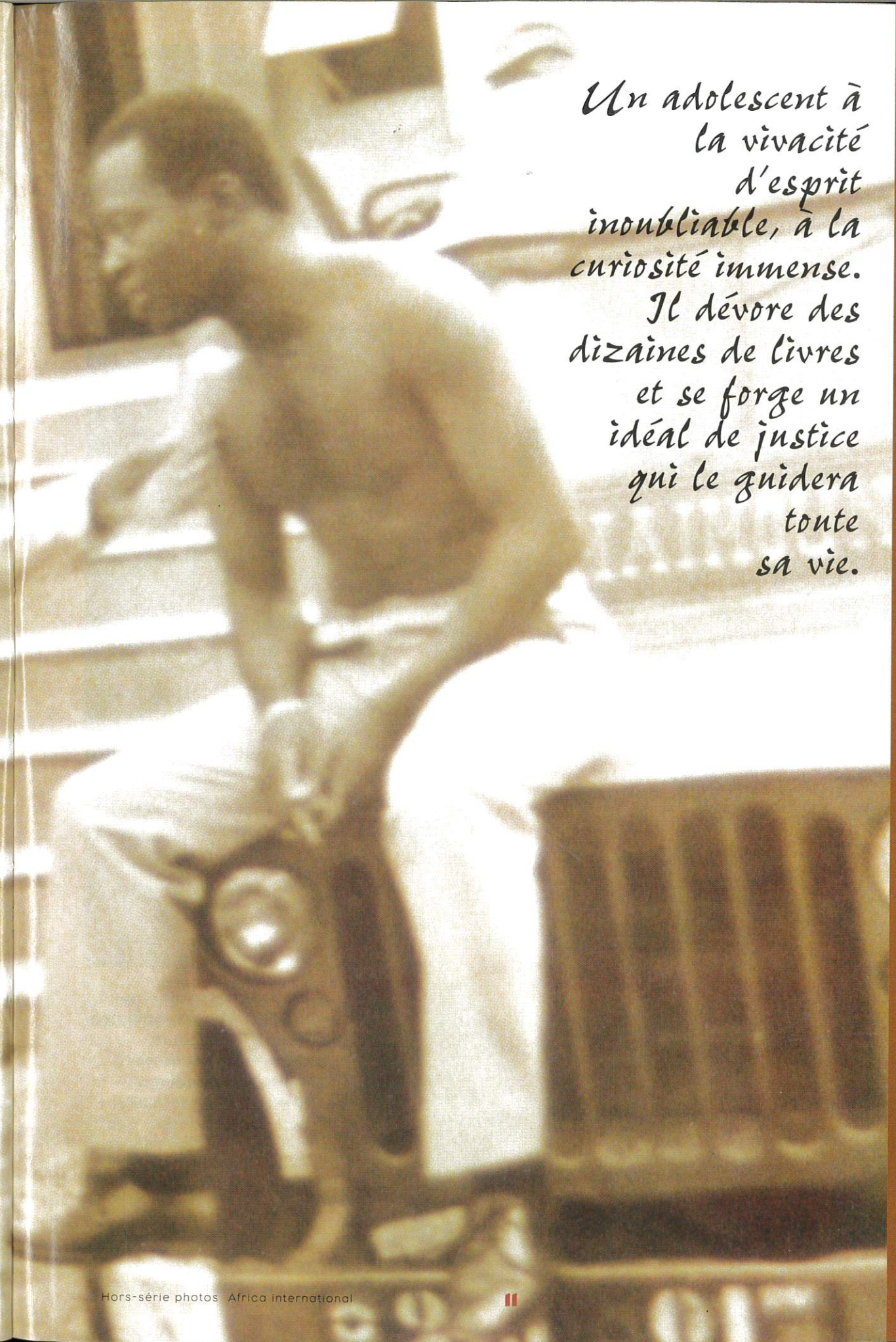
8 octobre. Discours pour l'ouverture d'une exposition marquant le 20^e anniversaire de l'assassinat de «Che» Guevara en Bolivie.

8-11 octobre. Conférence panafricaine anti-apartheid Bambata à Ouagadougou, où sont représentés 29 pays et 40 organisations. Discours de clôture de Sankara.

15 octobre. Vers 16 h 30, Sankara et 12 collaborateurs sont assassinés par un détachement militaire; Blaise Compaoré prend le pouvoir, dissout le CNR qu'il remplace par un prétendu Front "populaire" du 15 octobre. L'appel à des manifestations de soutien tombe dans le vide. Au contraire, le lendemain matin et les jours suivants, des milliers et des milliers de Burkinabè se rendent sur la tombe de Sankara et condamnent ainsi le crime. ■



Avec un camarade
pendant sa formation
militaire à Kadiogo.



Un adolescent à
la vivacité
d'esprit
inoubliable, à la
curiosité immense.
Il dévore des
dizaines de livres
et se forge un
idéal de justice
qui le guidera
toute
sa vie.



Il fait peu cas des apparences. Entre le jeune homme en short kaki et sandalettes et le futur président du Burkina Faso, une similitude constante: le souci de rester proche des siens. Il se mettra toujours au même niveau que ses compatriotes et encouragera le port du Faso Dan Fani, une cotonnade fabriquée localement.

1966. Après avoir obtenu le BEPC, Thomas Sankara réussit le concours d'entrée au Prytanée militaire de Kadiogo (PMK). Il s'en est fallu de peu, sur les conseils des religieux qui l'ont repéré, pour qu'il n'entre au petit séminaire afin de devenir... prêtre



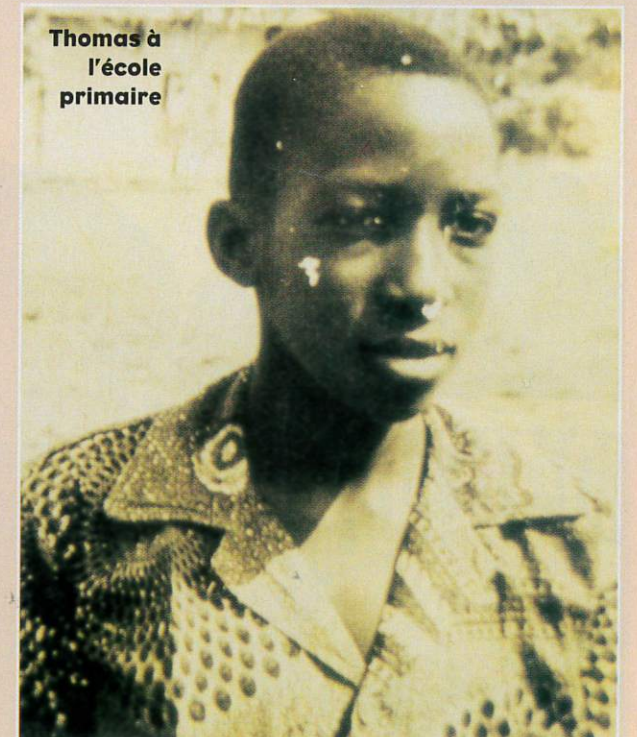
A Caoua, où est affecté son père Joseph, gendarme auxiliaire, le jeune Thomas, ici entouré de quelques frères et sœurs, est un grand frère très aimant. Il est très proche de sa sœur aînée Marie-Denise, rendue très tôt infirme par une méningite.

Une famille nombreuse et unie

Les parents de Thomas Sankara, Joseph et Marguerite Sankara, ont eu 11 enfants. Florence, Marie-Denise (qui sera handicapée par la méningite), Thomas (3^e enfant et 1^{er} fils), Pascal, Valentin, Colette, Elisabeth (morte en bas âge), Pauline, Paul, Blandine et Lydie.

« Non seulement Thomas est le premier garçon de la famille, mais il joue aussi de fait le rôle de l'aîné. Il apprend donc très tôt le sens des responsabilités », écrit Bruno Jaffré dans son excellente biographie de Thomas Sankara (Ed. L'Harmattan, oct. 1997). Toujours parmi les premiers de sa classe du CP1 au CM2, Thomas réussit aussi bien en calcul qu'en français. Il participe très activement aux diverses activités liées à l'école. Il se fait aussi remarquer comme acteur dans de petites pièces de théâtre. Il lit beaucoup, tout ce qui lui tombe sous la main, essentiellement des bandes dessinées, Tintin ou des histoires de cowboy... Chez les prêtres, il fréquente l'église avec assiduité et prend l'éducation religieuse très au sérieux. Sa famille est très pieuse : son père Joseph s'est converti au catholicisme lors de son séjour en Europe pendant la seconde guerre mondiale.

Thomas à l'école primaire





Mariam Sankara avec leurs deux fils, Philippe (né en 1981) et Auguste Sankara (né en 1982). Persécutée par Blaise Compaoré à la mort de son mari, elle a été accueillie à Libreville par le président Omar Bongo, avant de s'installer avec les enfants au sud de la France. Auguste est le portrait craché de son illustre père.



Joseph Sankara, le père, et Marguerite (à droite), la mère du héros, vivent toujours à Ouagadougou, dans leur maison de Paspanga. Au centre, le jeune Thomas au début de sa formation militaire



Quand Thomas s'appelait Ouédraogo

Joseph Sankara a grandi dans la cour du chef de Téna, proche de Yako, qui l'a élevé comme un fils et qu'il considérait comme son père. En signe de reconnaissance, il donna à son fils Thomas le nom de Ouédraogo que le jeune garçon porta dans les premières années de sa vie. Marguerite Sankara est Mossie. Elle a

souvent raconté à ses enfants comment le Moro Naba, le grand chef des Mossi, passant à cheval au milieu de ses sujets, pouvait à tout moment décider d'emmener un jeune homme vigoureux ou une jeune fille solide... Elle en a souffert personnellement. L'un de ses frères fut recruté de force pour participer à la seconde guerre mondiale. Elle a même cru, un jour, recevant une lettre marquée d'une croix rouge, que son frère y avait trouvé la mort. Dieu merci, il en est revenu...

Les enfants

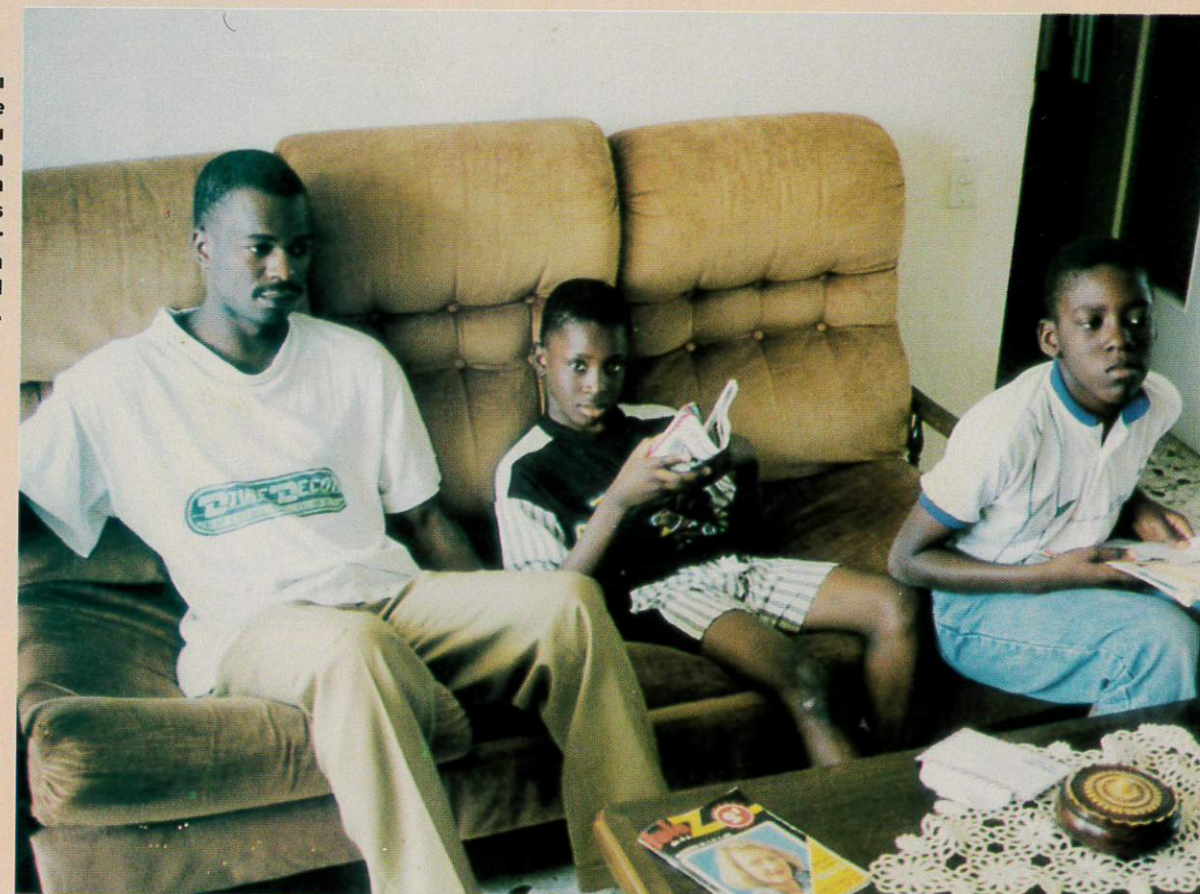
Génération Sankara. Au-delà de sa descendance directe, Sankara a donné naissance à des milliers de jeunes adeptes de sa politique d'indépendance nationale et d'intégrité totale dans la gestion des affaires

Jeunes écoliers burkinabé lors du défilé d'août 1987 à Bobo-Dioulasso.



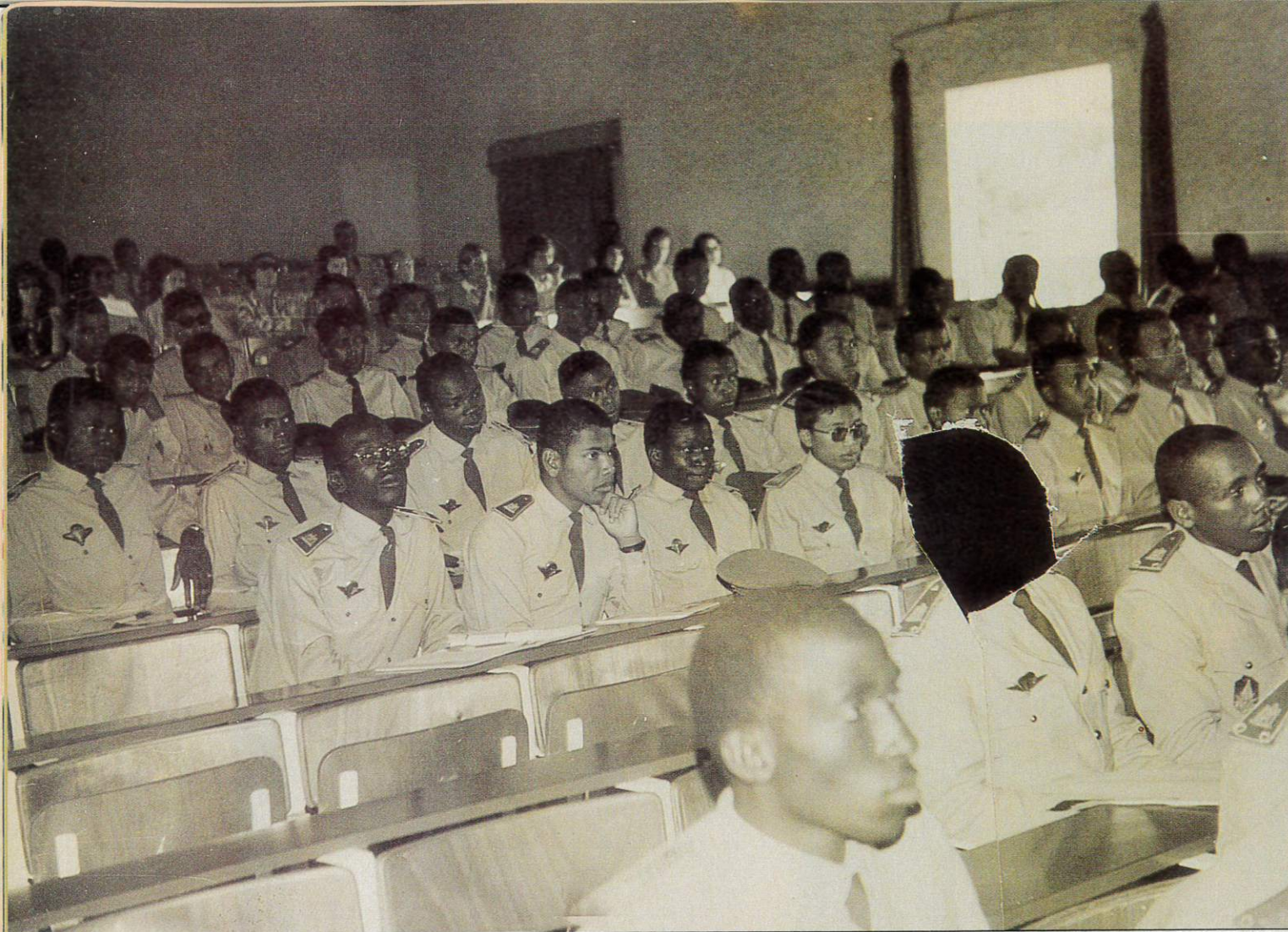
Auguste Sankara, le cadet de ses deux fils. Une ressemblance frappante. Comme son père, le jeune garçon est un passionné de guitare.

Philippe Sankara (à dr.) et son frère Auguste (au centre) en compagnie d'un proche, Chérif. Ils vivent avec leur mère Mariam Sankara au sud de la France.





Entouré par des personnalités locales, Thomas Sankara, fraîchement diplômé, pose fièrement à la sortie de l'Académie militaire de Kadiogo. A sa gauche, son cousin Ernest Nongma Ouédraogo, qui lui restera fidèle même après sa mort.



*A Antsirabé,
la promotion de
Sankara a
pour nom
"Saina",
intelligence en
malgache*

**Scènes de sa vie d'élève
militaire à Antsirabé à
Madagascar.**

**Ci-dessus: Thomas Sankara
est au premier plan, et
l'identité de son voisin, dont la
tête a été soigneusement
découpée, est évanouie: Jean
Simpore, son camarade et
compatriote.**



**Dans la famille
d'amis malgaches.
Sankara (en béret,
arrière-plan) est
perché sur une
voiture**

Une académie pour l'élite

Parmi les quinze élèves de la même promotion à obtenir le bac, Thomas Sankara et Jean Simpore sont choisis pour aller suivre leur formation d'officiers à l'académie militaire d'Antsirabé, à Madagascar. Ils y retrouveront Paul Yaméogo, un autre officier "voltaïque" qui poursuit sa formation dans la promotion précé-

dente. Celle de Sankara est baptisée SAINA, «intelligence» en malgache... Il aura 19 camarades malgaches et huit autres africains, dont le Tchadien Gabriel Dering aujourd'hui décédé. C'est aussi à Madagascar que Sankara se liera d'amitié avec Guy Aïssa Dabany, frère cadet de l'ex-madame Omar Bongo, Joséphine dite Patience Dabany. Omar Bongo se prendra d'une affection paternelle pour Thomas

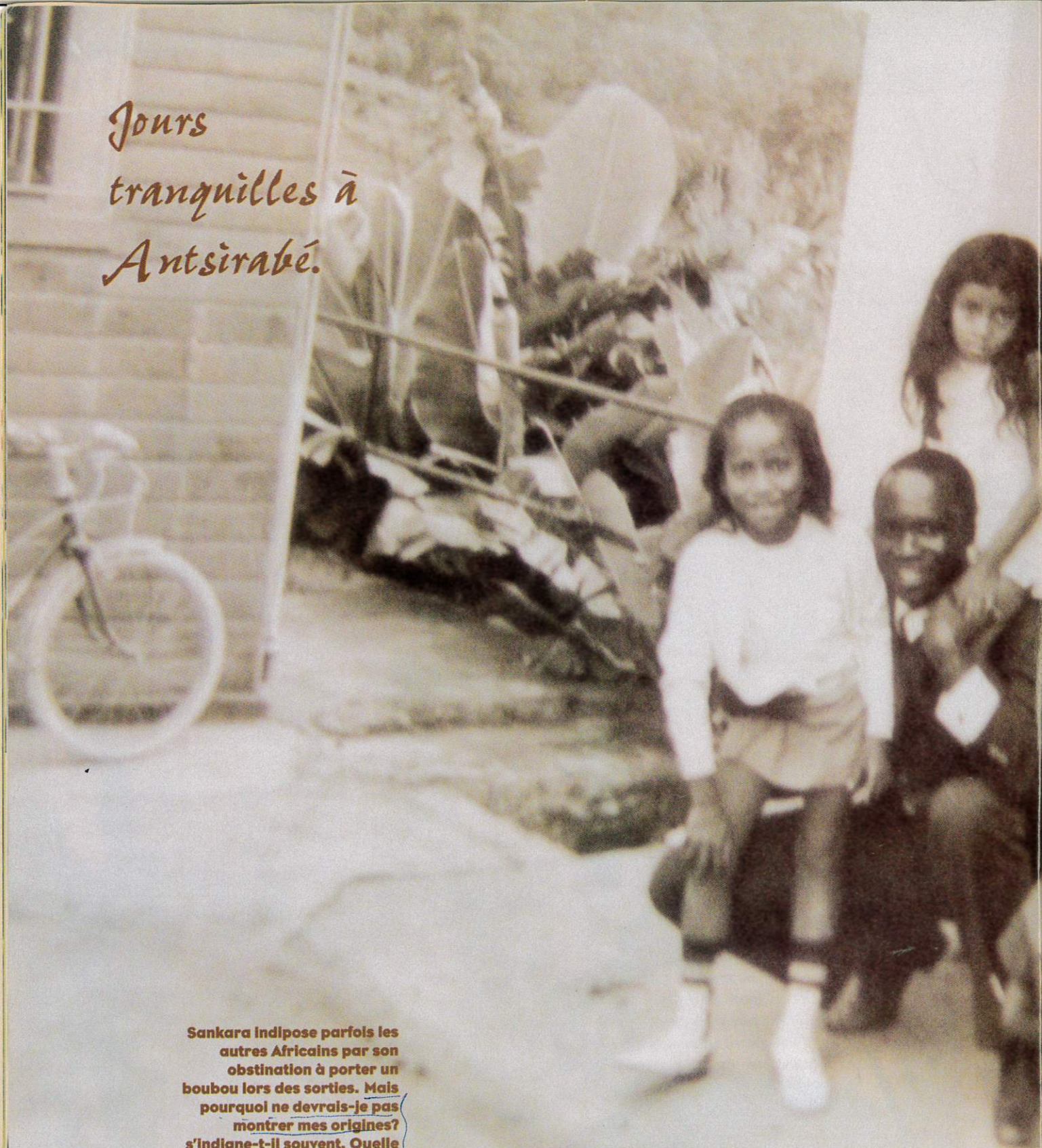
Sankara. Les rapports entre Africains et Malgaches ne sont pas toujours faciles, en particulier avec les Mérimas, issus des hauts plateaux de la Grande île et qui se croient supérieurs. Mais la chambre 3, qu'occupe Sankara, ne connaîtra jamais de bagarre comme les autres, parce que le jeune "Voltaïque" sait déjà apaiser les esprits par son humour et ... la musique. (Bruno Jaffré, ibid.)

*Témoign de la
révolution malgache,
il sera marqué à vie
par la force d'un
peuple en
mouvement*

**Un moment de détente.
De l'académie malgache,
Sankara (à g. en boubou)
gardera un souvenir vibrant.
Cette expérience ne sera pas
étrangère à la grande amitié qui
le liera, jusqu'à la fin, à notre
confrère Sennen Andriamirado,
qui lui a dédié deux ouvrages,
«Sankara le Rebelle» (fév.1987) et
«Il s'appelait Sankara» (1989).
Ce dernier est décédé à son tour
en juillet 1997, dix ans après la
mort de Sankara.**



*Jours
tranquilles à
Antsirabé.*



Sankara impose parfois les autres Africains par son obstination à porter un boubou lors des sorties. Mais pourquoi ne devrais-je pas montrer mes origines? s'indigne-t-il souvent. Quelle honte y a-t-il à s'habiller ainsi? Une fois, il fait fuir un groupe de filles avec qui ses collègues avaient rendez-vous!



*Loin de la dureté du
paysage sahélien écrasé de
soleil et de la rigueur du
climat sec de Ouagadougou*



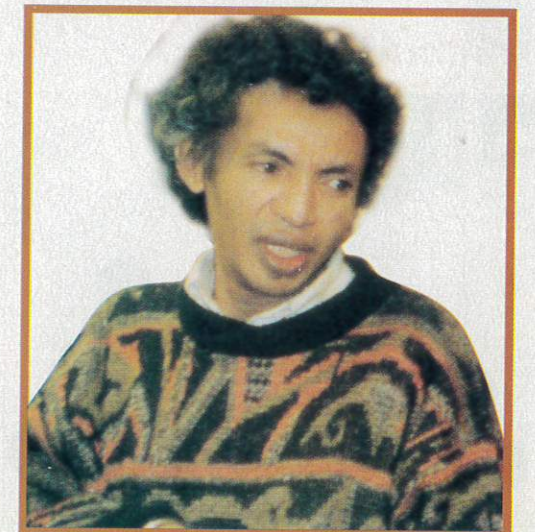
Sur la Grande Ile, les infrastructures de divertissement sont rares, mais cela ne gêne nullement le jeune militaire qui se rend souvent au bord de la mer pour contempler l'infini. Issu d'un pays enclavé, il confie éprouver à chaque fois un immense plaisir.



La promotion SAINA comprend 19 malgaches et 9 africains du continent : 2 "Voltaïques" dont Thomas, 2 Sénégalais, deux Congolais, dont Jean-Marie Guembo, et trois Tchadiens, dont son ami Gabriel Dering, dont Sankara (de dos à droite) adoptera un enfant.

L'ami Sennen Andriamirado

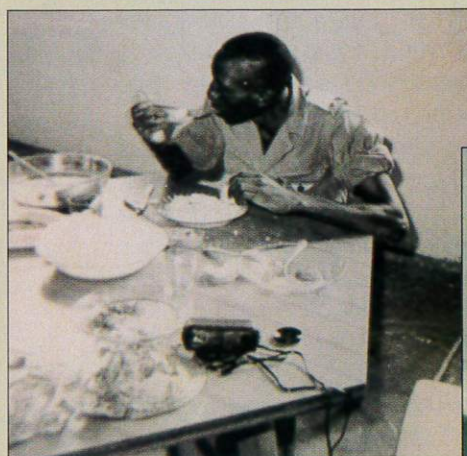
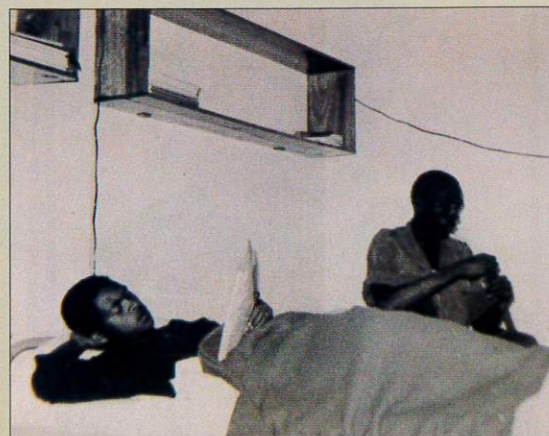
«A l'académie militaire d'Antsirabé, on ne se contente pas de former des combattants, des hommes de guerre, mais aussi des militaires conscients des problèmes de société, peut-être même des futurs hommes d'Etats» (ibid.) La formation est donc largement pluridisciplinaire. Des sociologues et autres universitaires viennent leur dispenser des cours. L'un d'entre eux sera notre confrère Sennen Andriamirado qui, à l'époque, dirigeait un centre d'études pour le développement des coopératives. Il s'était engagé à fond dans la révolution malgache, espérant un vrai changement. Il sera déçu et deviendra journaliste à Paris. Sennen ne remarque pas Thomas Sankara à l'académie. Leur amitié naîtra bien plus tard, lorsque Sankara, devenu chef d'Etat, rappellera au journaliste venu l'interviewer, qu'ils se connaissaient déjà... Par ses écrits, Sennen contribuera plus que tout autre à populariser la révolution burkinabe. Il est décédé à Paris en juillet 1997, dix ans après son ami Thomas Sankara.



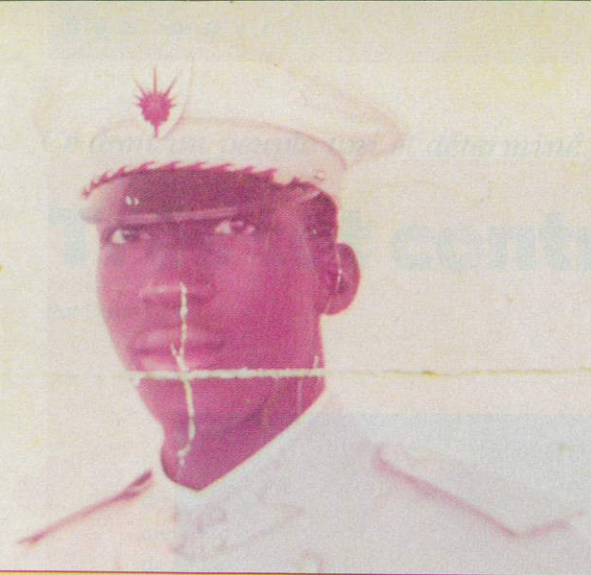
Sennen Andriamirado



La chambre 3 (avec Sankara) est réputée chambre modèle



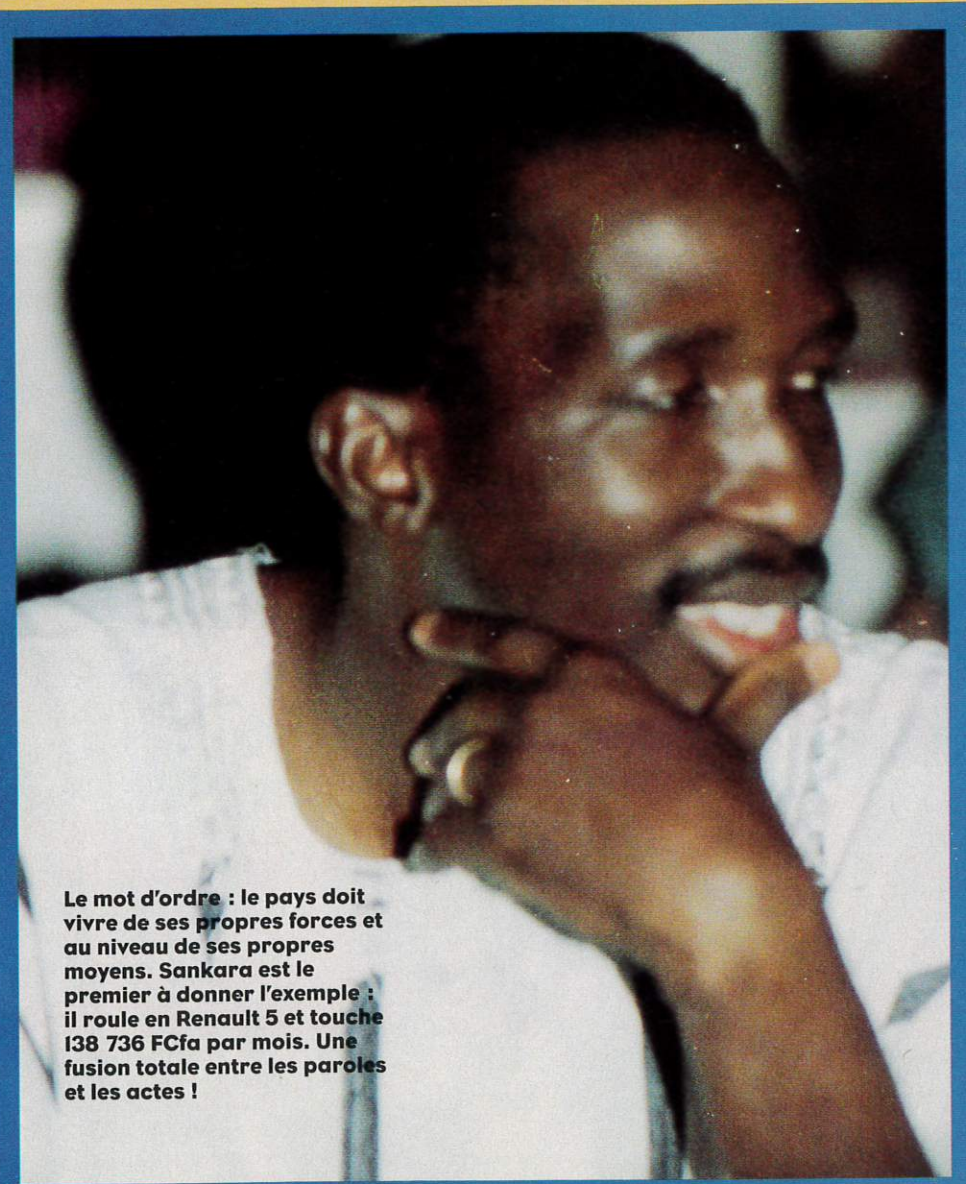
Sankara partage sa chambre avec le futur colonel Andrianantenaina Lala. Si les rapports entre Africains et Malgaches ne sont pas toujours faciles, Sankara est spécialiste pour calmer les tensions. Ce qui le rend déjà populaire...



La devise de la quatrième promotion : FERS comme foi, énergie, rigueur et solidarité. La formation et l'encadrement sont de qualité.

A ses camarades et à lui-même, on inculque le sens de l'Etat, du patriotisme et... le goût de la culture française. Plusieurs de ceux qui sortent de cette école de la rigueur exerceront de hautes responsabilités dans leurs pays respectifs. Ici, Sankara est à droite.





Le mot d'ordre : le pays doit vivre de ses propres forces et au niveau de ses propres moyens. Sankara est le premier à donner l'exemple : il roule en Renault 5 et touche 138 736 FCfa par mois. Une fusion totale entre les paroles et les actes !

Ce dont un peuple uni et déterminé est capable, Sankara s'en souviendra toujours.

Très tôt contre l'injustice

Par David Gakunzi

Jl n'était pas du côté des puissances financières, il avait choisi de faire corps avec son peuple. Il voulait le mettre debout, lui redonner sa dignité. Il est mort, assassiné, le

15 octobre 1987. Sa terre d'origine : le Burkina Faso, l'ex-Haute-Volta. Son nom : Thomas Sankara. Peu d'hommes politiques auront suscité, avant Sankara, autant d'espoir, d'enthousiasme et de fierté dans la jeunesse africaine. Il avait su exprimer avec des mots qui touchent juste, qui vont droit au cœur ce que tout un peuple, un continent, entretient dans ses entrailles, dans son tréfonds depuis des siècles.

Sa voix était l'écho des humiliations quotidiennes contenues, des souffrances tues, de la colère collective, des indignations, du besoin d'émancipation économique et politique, de tous ceux qui viennent des campagnes, des usines, des bidonvilles, des rues ; de ceux qui n'ont jamais suffisamment ou pas du tout à manger, qui ont des crampes à l'estomac ; de ceux qui sont exclus du pouvoir, interdits de parole.

Préserver sa parole, son action, son message ; capter, saisir la dynamique et l'unité de l'action et de la pensée de Sankara – une pensée mobilisatrice, émancipatrice, qui va s'enrichissant. Tel était le but du livre que nous lui avons consacré*.

Avec un remarquable sens pédagogique, Sankara savait exposer

la nature, les mécanismes, les orientations et les conséquences de la domination dont souffrait son peuple ; tracer les contours de son projet politique ; expliquer les difficultés que la révolution devait surmonter ; évaluer le chemin parcouru ; toucher du doigt toutes les plaies qui zèbrent l'Afrique et le monde ; dégager des perspectives de lutte.

Né le 21 décembre 1949 à Yako, dans le centre-nord du Burkina, Thomas Sankara fait son école primaire à Gaoua. Très jeune, il est confronté à diverses injustices. Un jour, par exemple, son père est jeté en prison par le directeur de son école. Pourquoi ?

« Parce que, expliquera Sankara plus tard, une de mes sœurs

« Une de mes sœurs avait cueilli des fruits sauvages en lançant des pierres », raconta un jour Sankara.

avait cueilli des fruits sauvages en lançant des pierres, dont certaines étaient retombées sur le toit de la maison de ce directeur. Or cela dérangeait sa femme pendant sa sieste. Je comprenais qu'elle souhaitât se reposer après un bon repas réparateur et qu'il fût énervant d'être dérangé de la sorte, mais nous, nous voulions manger ».

Par la suite, Sankara rentre au Prytanée militaire de Kadiogo, avant d'être envoyé en 1970 à l'académie militaire d'Antsirabé à Madagascar. En 1972, il y assiste au renversement du régi-

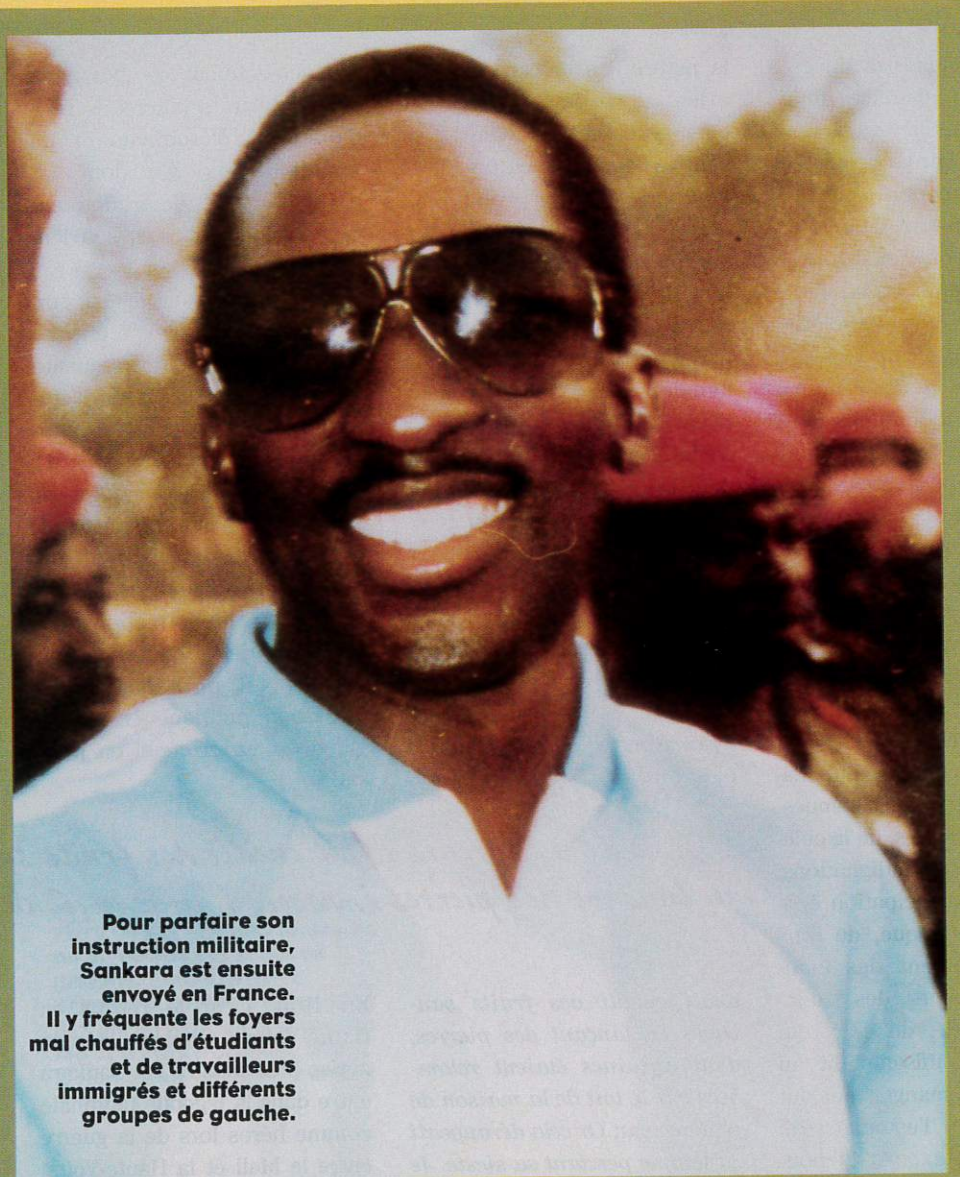
me néo-colonial de Tsiranana par des manifestations de rues d'ouvriers, d'étudiants et de fonctionnaires. Ce dont un peuple uni et déterminé est capable, Sankara s'en souviendra toujours.

Pour parfaire son instruction militaire, Sankara est ensuite envoyé en France. Il y fréquente les foyers mal chauffés d'étudiants et de travailleurs immigrés et différents groupes de gauche. Sa soif d'apprendre est grande : régulièrement, confiera-t-il plus tard, il descend à Paris pour « s'approvisionner en livres ». Sa formation politique, il y tient, il y veille. Car, affirmera-t-il, un militaire sans formation politique et idéologique est un criminel en puissance.



En 1974, c'est le retour en Haute-Volta. Quelque temps après, bien malgré lui, Sankara entre dans la légende nationale comme héros lors de la guerre entre le Mali et la Haute-Volta, guerre qu'il qualifiera d'inutile. La popularité de Sankara – l'inspecteur parachutiste du camp de Pô qui tente d'établir une collaboration entre ses soldats et les paysans par des activités agricoles et culturelles – va grandissant au sein de l'armée et de la population civile.

Pour essayer de neutraliser cet officier populaire, le nouveau



Pour parfaire son instruction militaire, Sankara est ensuite envoyé en France. Il y fréquente les foyers mal chauffés d'étudiants et de travailleurs immigrés et différents groupes de gauche.

régime de Saye Zerbo le nomme, ou plutôt, "l'ordonne" ministre de l'Information en septembre 1981. Le 12 avril 1982, Sankara démissionne avec éclat en déclarant : « *Malheur à ceux qui bâillonnent le peuple* ». Il est aussitôt assigné à résidence surveillée.

Sept mois plus tard, le régime de Saye Zerbo est renversé. A la tête du nouveau gouvernement, un visage familier aux Voltaïques : celui de Thomas Sankara. Dans son discours d'investiture en tant que Premier ministre – discours de deux pages – le mot "peuple" revient 59 fois. Contre la domination historique des grandes puissances sur son pays et pour « la participation du peuple au pouvoir », il parle haut et fort. Les contradictions entre les ailes progressiste et conservatrice du nouveau gouvernement ne tardent pas à s'aiguïser. Le 17 mai 1983, Sankara est de nouveau arrêté.

Les jours suivants, des milliers de jeunes descendent dans la rue pour réclamer la libération de celui qu'ils surnomment le "Capitaine Peuple". D'autres rejoignent la garnison de Pô, alors en rébellion ouverte. C'est dans ce contexte d'insurrection populaire que, dans la nuit du 4 août, 300 commandos de Pô et un millier de civils armés marchent sur Ouagadougou, renversent le régime en place et libèrent Thomas Sankara. Le même soir, ce dernier appelle la population à rester mobilisée et à s'organiser « pour empêcher les ennemis intérieurs et extérieurs » de lui voler sa révolution.

La grande date, c'est donc le 4 août 1983. Les défis à relever pour Sankara et ses amis sont considérables. Produit d'une

domination coloniale et néo-coloniale séculaire, la Haute-Volta d'alors est un « *concentré de tous les malheurs des peuples* », la « *synthèse douloureuse de toutes les souffrances de l'humanité* ». Elle détient les records mondiaux de mortalité et de morbidité infantile. Sa balance agricole est constamment négative. Ses exportations représentent moins de la moitié de ses importations. Sa dette publique approche la moitié de son budget.

Dans son discours d'investiture en tant que Premier ministre – discours de deux pages – le mot "peuple" revient 59 fois.

Voulant faire de cette terre appauvrie et dépendante de Haute-Volta une terre de dignité, le Burkina Faso ; de ce ventre creux, un ventre d'espoir, la question pour Sankara et ses camarades, ce 4 août 1983, est de savoir comment s'y prendre. Que faire ? La réponse de Sankara à cette interrogation est nette. Une seule solution : une « *révolution démocratique et populaire* ».

La stratégie, les objectifs, les moyens pour la réaliser, Sankara les énonce clairement le 2 octobre 1983 dans le Discours d'orientation politique : « *Il s'agit de construire une économie nationale, indépendante, auto-suffisante et planifiée, au service d'une société démocratique et populaire* ».

Entre une plus grande intégration dans l'économie mondiale et la recherche d'une autonomie, l'option est sans ambiguïté : pas de thérapies libérales. Les grands choix et orientations économiques ne se feront plus selon les impératifs et les intérêts des centres directeurs de l'économie capitaliste mondiale, mais en fonction des nécessités et des

besoins réels du peuple. L'objectif d'autonomie et d'indépendance économique posé, comment le matérialiser ? En restructurant, en transformant complètement la société à partir du monde rural, répond Sankara.

D'abord pour des exigences de justice sociale, car « *la paysannerie de par le passé et de par sa situation présente est la couche sociale qui a payé le plus de tribut à la domination et à l'exploitation impérialistes* ».

Ensuite, parce que plus de 95 pour cent de la population vivent de la petite production paysanne, « *du point de vue du nombre, la paysannerie est la force principale de la révolution* ».

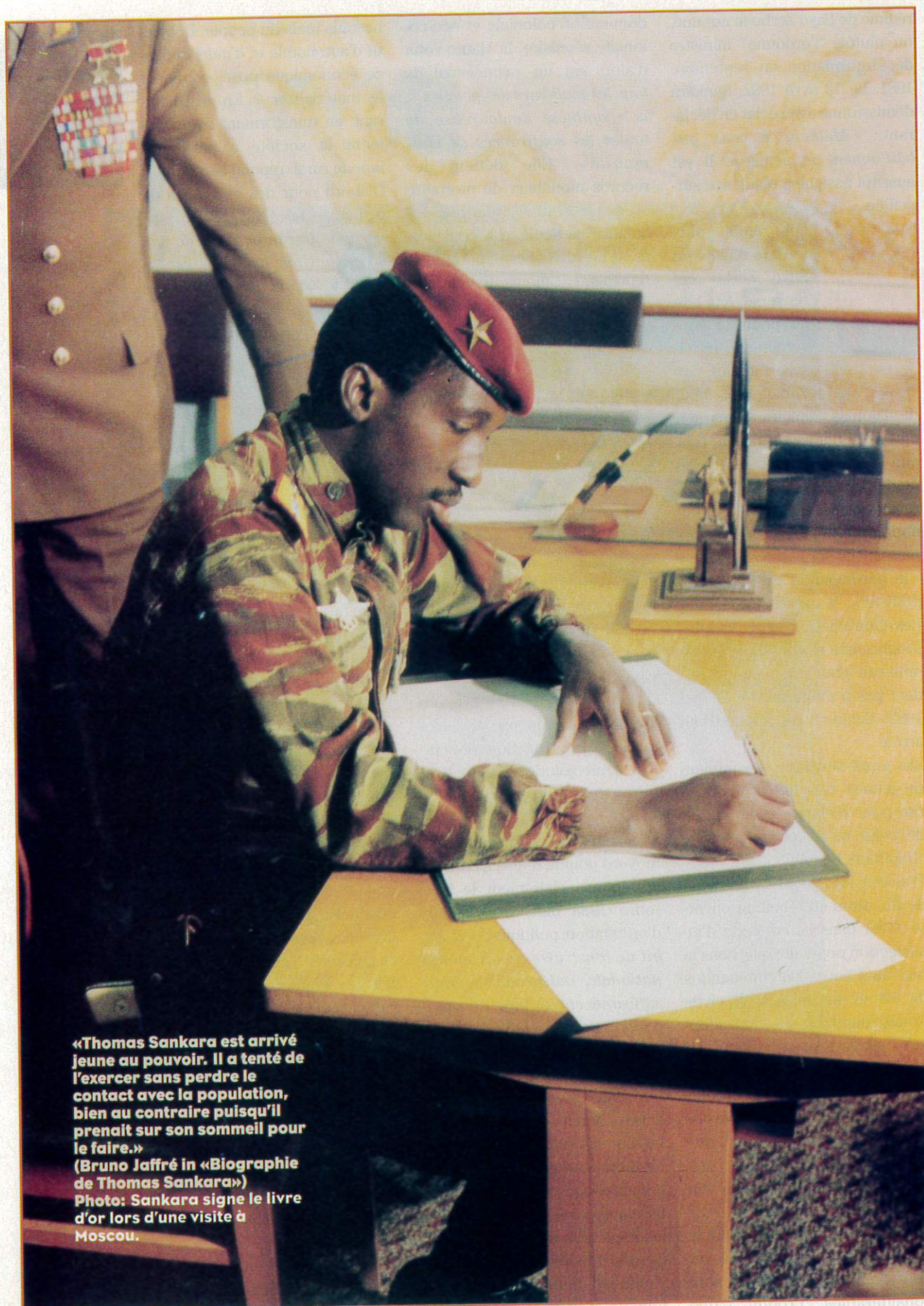
Enfin, parce que ce sont les paysans « *qui résolvent pour tous quotidiennement et concrètement la question concrète de la nourriture, condition de toute reproduction sociale, de toute autonomie* ».

Bref, pense Sankara, pour édifier une économie auto-suffisante, conquérir l'indépendance économique, il est indispensable de transformer l'agriculture et de fait les rapports sociaux à la campagne.

La réforme agraire lancée le 4 août 1984 vient répondre à cette nécessité. « *Désormais, la terre appartiendra à celui qui la cultive. Le paysan qui sera sur une terre*, explique Sankara à un journaliste américain, *aura la sécurité pour travailler cette terre. Il saura que la terre lui a été confiée* ».

Par cette remise en cause des structures foncières, les structures de domination et le pou-





«Thomas Sankara est arrivé jeune au pouvoir. Il a tenté de l'exercer sans perdre le contact avec la population, bien au contraire puisqu'il prenait sur son sommeil pour le faire.»
(Bruno Jaffré in «Biographie de Thomas Sankara»)
Photo: Sankara signe le livre d'or lors d'une visite à Moscou.

voir des chefs traditionnels sont battus en brèche. Déjà, le 3 décembre 1983, tous les textes codifiant les attributs politiques et administratifs de ces derniers, leurs rémunérations et avantages avaient été abrogés. Parallèlement à cette redistribution de la terre et du pouvoir, des mesures d'ordre technique sont prises pour garantir aux paysans un marché et une juste rémunération de leurs efforts. Les prix agricoles sont relevés, l'impôt par capitation supprimé, les produits alimentaires importés surtaxés ou interdits pour favoriser la consommation des produits locaux.

La lutte pour la protection de l'environnement est inscrite à l'ordre du jour. Pour Sankara, la désertification du Sahel n'est pas une donnée naturelle, «une fatalité», mais le résultat direct ou indirect de la domination. «Le pillage colonial, affirme-t-il à Paris à la 1^{re} Conférence internationale sur l'arbre et la forêt, a décimé nos forêts sans la moindre pensée réparatrice pour nos lendemains». Pour reverdir le Sahel, une croisade est engagée. Elle est axée autour de trois pôles : l'eau (micro-barrages), le sol (popularisation du compost) et le bois (lutte contre la déforestation par le contrôle des coupes, des feux de brousse et de la divagation d'animaux ; par la replantation des arbres et par l'instauration des foyers améliorés économes en combustibles). S'attaquer aux entraves structurelles, techniques et écologiques qui nuisent à la production paysanne, c'est certes jeter les bases, créer les conditions d'émergence d'une économie indépendante. L'édification de celle-ci reste cependant liée à la

promotion de l'organisation et de la participation des paysans et des ouvriers au pouvoir politique. La question du pouvoir – sa nature, ses méthodes, ses objectifs ; qui doit l'exercer, au bénéfice de qui, avec quelles méthodes – est au centre de la réflexion et de l'action de Sankara. Sa démarche à ce sujet est structurée autour de deux axes : la destruction de l'appareil d'Etat néocolonial d'un côté et de l'autre, la construction d'un

sont doublés. Les divers avantages et indemnités des fonctionnaires et militaires sont supprimés pour dégager des fonds à investir à la campagne. Le mot d'ordre : le pays doit vivre de ses propres forces et au niveau de ses propres moyens. Sankara est le premier à donner l'exemple : il roule en Renault 5 et touche 138 736 FCfa par mois. Une fusion totale entre les paroles et les actes ! La plus importante innovation dans la réforme administrative

Le mot d'ordre : le pays doit vivre de ses propres forces et au niveau de ses propres moyens.

pouvoir populaire.

Le 26 mars 1983, Sankara, encore Premier ministre, prend date avec le peuple en s'élevant lors d'un meeting à Ouagadougou contre l'accaparement du pouvoir par «ces hommes politiques qui ne parcourent la campagne que lorsqu'il y a des élections, [...] qui sont convaincus qu'eux seuls peuvent faire la Haute-Volta. Or nous, CSP*, nous sommes convaincus que les 7 millions de Voltaïques représentent 7 millions d'hommes politiques capables de conduire ce pays».

Dès son avènement, le 4 août, la révolution burkinabé s'attelle à démonter le pouvoir des élites urbaines, civiles et militaires. L'appareil administratif est restructuré. L'objectif de la réforme : rendre l'administration moins bureaucratique, moins budgétivore, plus efficace et plus adaptée aux réalités du pays.

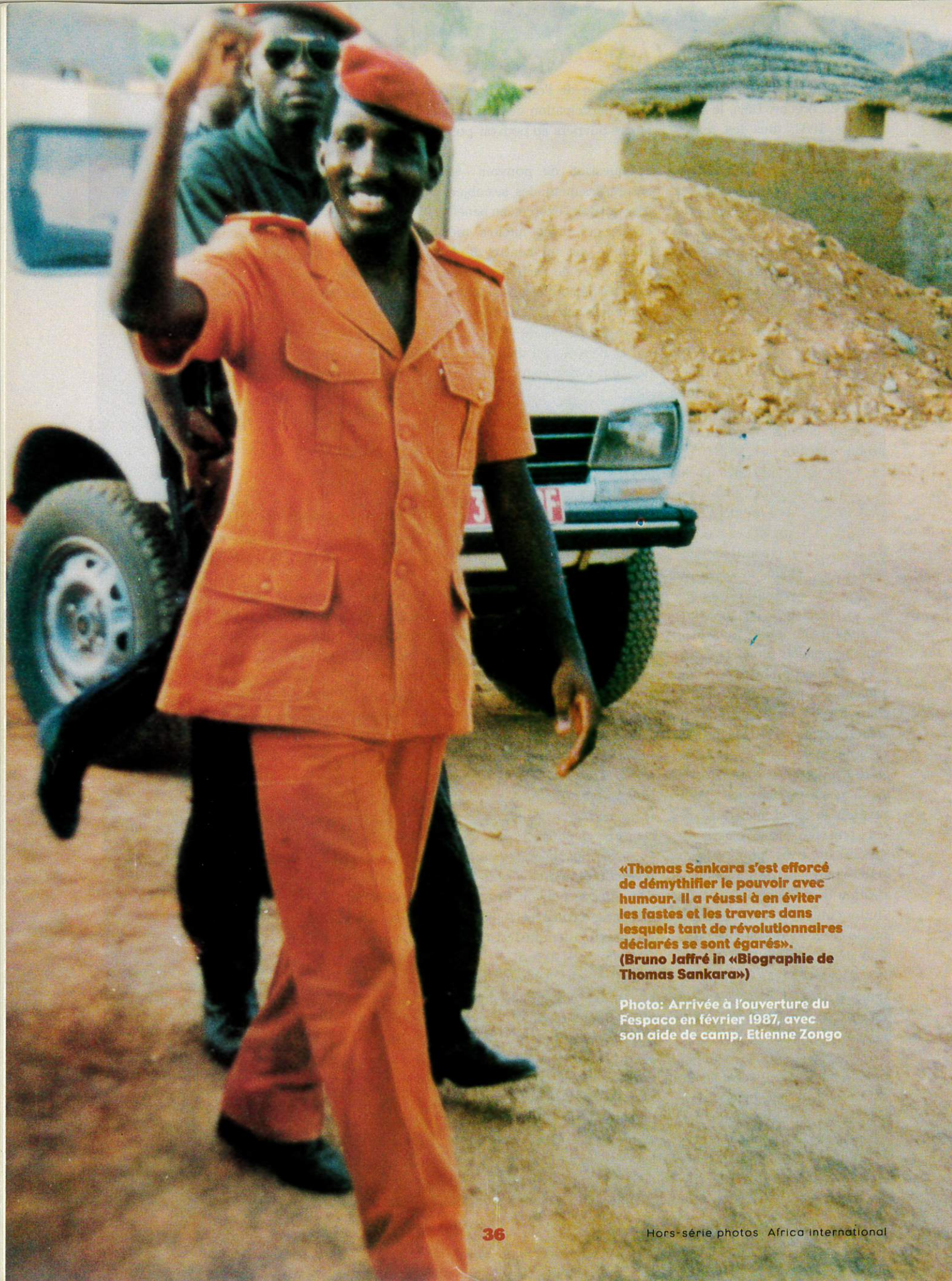
Les fonctionnaires sont invités à s'enfoncer plus dans le corps du peuple que dans les diagrammes et les statistiques. Les salaires les plus importants sont ramenés à 150 000 Fcfa (1FF = 50 Fcfa), tandis que les plus bas

restera l'instauration des Tribunaux populaires de la révolution (TPR) pour traquer la corruption. Les TPR ? Une grande salle publique ouverte à tout le monde, où les dirigeants viennent rendre compte de leur gestion au peuple. Plus de magistrat en toge noire et perruque blanche sous les tropiques, plus de langage ésotérique, plus de justice rendue selon le droit romain et le talent oratoire d'un avocat chèrement payé ! Non au droit bourgeois, oui à la justice populaire ! dit Sankara à l'ouverture des premières assises des TPR le 3 janvier 1984 :

«Tant qu'il y aura l'oppression et l'exploitation, il y aura toujours deux justices et deux démocraties : celle des oppresseurs et celle des opprimés, celle des exploités et celle des exploités. La justice sous la révolution démocratique et populaire sera toujours celle des opprimés et des exploités contre la justice néo-coloniale d'hier, qui était celle des oppresseurs et des exploités».

Un indice pour mesurer la popularité des TPR : dans certains pays d'Afrique occidentale, les cassettes des procès des TPR





«Thomas Sankara s'est efforcé de démythifier le pouvoir avec humour. Il a réussi à en éviter les fastes et les travers dans lesquels tant de révolutionnaires déclarés se sont égarés». (Bruno Jaffré in «Biographie de Thomas Sankara»)

Photo: Arrivée à l'ouverture du Fespaco en février 1987, avec son aide de camp, Etienne Zongo

radiodiffusés rivalisent sur le marché avec celles de reggae et d'autres musiques.

« Faire assumer le pouvoir au peuple », l'idée rythme toute la pensée de Sankara. Il n'y a pas un de ses discours, pas une de ses interviews où on ne retrouve pas ce thème. Sa force, sa popularité, son originalité, Sankara les tire de cette conviction : la révolution ne saurait être une affaire de messie, de rédemption, mais l'œuvre de tout un peuple. « La révolution pour le peuple, avec le peuple, par le peuple ». L'appel lancé par Thomas le 4 août 1983 au peuple, pour « qu'il constitue partout des Comités de défense de la révolution », traduit cette conviction.

Leur mission : « L'organisation du peuple tout entier en vue de l'engager dans le combat révolutionnaire. Le peuple ainsi organisé acquiert non seulement le droit de regard sur les problèmes de son développement, mais aussi participe à la prise de décision et à son exécution ».

Autrement dit, les CDR doivent remplir le rôle d'instrument d'expression populaire, de démocratie directe, d'apprentissage et de gestion populaire du pouvoir.

Lors de leur première Conférence nationale, le 4 avril 1986, Sankara, dans un dialogue intense, vibrant avec un public enthousiaste, en dresse un bilan largement positif : « Tout ce que nous avons réalisé au Burkina Faso sous la révolution, nous l'avons réalisé grâce aux CDR, en premier lieu ».

Dans le même discours, Sankara n'oublie pas de relever les faiblesses organisationnelles et les manquements politiques, tel l'opportunisme, qui rongent les

CDR et la révolution. Un an plus tard, le 4 août 1987, il revient plus en détail sur ces problèmes :

« L'opportunisme, nous l'avons connu et nous l'avons vu à l'œuvre. Il travaille sous diverses formes à la renonciation de la lutte révolutionnaire, à l'abandon de la défense intransigeante des intérêts du peuple au profit d'une recherche frénétique d'avantages personnels et égoïstes ».

Pour combattre ces maux, Sankara propose le 2 octobre 1987 à

qu'il fait le 8 mars 1987 à Ouagadougou en présence de milliers de femmes de tous âges, venues de toutes les provinces du Burkina Faso. L'analyse est lucide, précise, le vocabulaire puissant et les images d'une intensité admirable.

Après avoir fait une analyse historique de l'oppression des femmes en se basant sur les travaux de Friedrich Engels, Sankara met en lumière, dénonce les différentes facettes de l'oppression des femmes. Il conclut : « Camarades, après la libéra-

Un indice pour mesurer la popularité des TPR : dans certains pays d'Afrique occidentale, les cassettes des procès des TPR radiodiffusés rivalisent sur le marché avec celles de reggae et d'autres musiques.

Tenkodogo l'arbitrage des structures populaires : « Désormais, nul ne pourra être nommé responsable à quelque niveau que ce soit si préalablement nos CDR et nos autres structures n'ont pas eu à se prononcer sur ce camarade. Périodiquement, nous retournerons à la base pour savoir si tel camarade est un bon militant ». Dans ces trois discours, c'est Sankara le pédagogue, toujours soucieux d'expliquer, d'éduquer, de convaincre qui s'exprime : « Lénine disait une chose que nous oublions souvent : "A l'origine de toute révolution, il y a la pédagogie". Ne l'oublions jamais ».

Une cause est très chère à Thomas : la libération de la femme. Pas pour une question de charité : on ne peut prétendre vouloir construire une économie indépendante, un pouvoir populaire, changer la société tout en maintenant hors du pouvoir plus de 50 pour cent de la population. L'un des meilleurs discours de Sankara reste sans doute celui

tion du prolétaire, il reste la libération de la femme. Il n'y a de révolution sociale véritable que lorsque la femme est libérée. Que jamais mes yeux ne voient une société où la moitié du peuple est maintenue dans le silence. J'entends le vacarme de ce silence des femmes, je pressens le grondement de leur bourrasque, je sens la furie de leur révolte. J'attends et espère l'irruption féconde de la révolution dont elles traduiront la force et la rigoureuse justesse sorties de leurs entrailles d'opprimées ».

Pour l'émancipation des femmes, diverses mesures sont prises sous la révolution : interdiction de l'excision, réglementation de la polygamie, élaboration d'un code de famille, lutte contre la prostitution, accession à des postes élevés, participation à la vie politique, instauration d'un jour de marché pour les hommes pour qu'ils se rendent compte du coût de la vie et projet de « salaire vital » (ni plus ni moins que le versement



d'une partie du salaire des fonctionnaires à leurs épouses).

« De mémoire de femme, réagissait une Africaine à l'assassinat de Sankara, peu d'hommes, politiques ou pas, se seront jamais souciés autant que Thomas du sort des femmes ».

Changer la société, c'est changer ses structures de production, de pouvoir, les rapports sociaux — mais aussi les esprits, les habitudes, les mentalités. C'est remettre en cause des concepts, des théories, l'idéologie hérités de la société bourgeoise de consommation. Telle est la conviction de Sankara : « Il faut proclamer qu'il ne peut y avoir de salut pour nos peuples que si nous tournons radicalement le dos à tout les modèles que tous les charlatans de même acabit ont essayé de nous vendre 20 années durant. Il ne saurait y avoir pour nous de salut en dehors de ce refus-là. Pas de développement en dehors de cette rupture-là ».

Ce refus catégorique de Sankara de modèles de développement imposés, extravertis, inadaptés, conçus par quelques experts dans des laboratoires de Washington, Paris et Londres, en cache un autre : celui des modes de consommation, importés, élitistes, mimétiques. « La plus grande difficulté rencontrée, explique Sankara à un journaliste des Etats-Unis, est constituée par l'esprit de néocolonisé qu'il y a dans ce pays. Nous avons été colonisés par un pays, la France, qui nous a donné certaines habitudes. Et pour nous, réussir dans la vie, avoir le bonheur, c'est essayer de vivre comme en France, comme le plus riche des Français. Si bien que les transformations que nous voulons opé-

rer rencontrent des obstacles, des freins ».

Il faut donc travailler à décoloniser les mentalités, à briser ces chaînes d'aliénation culturelle qui conduisent toujours à préférer ce qui est importé, auréolé de la supériorité du Blanc, à ce qui est produit sur place. L'auto-suffisance alimentaire est à ce prix. Sankara : « Nos paysans ne gagneront pas la bataille de leur libération tant que nous, consommateurs des villes, ne serons pas disposés à boire des boissons produites à partir de leurs récoltes ».

Le ton pour la lutte contre les vestiges coloniaux et pour la

fermeture aux courants universels. Profondément Burkinabé, Sankara est aussi profondément panafricaniste, internationaliste et lié aux luttes du tiers monde. Sankara a conscience d'une chose : les problèmes du Burkina sont ceux de l'Afrique. Mieux encore : la révolution burkinabé ne pourra survivre à long terme que dans le cadre d'une Afrique libre et unie.

Le panafricanisme de Sankara procède de trois arguments :

— tracées arbitrairement en 1885, à Berlin, loin de l'Afrique et contre l'Afrique par les puissances colonialistes, les frontières interafricaines ne sont que des « démarcations admi-

L'ambition : ranimer la confiance du peuple en lui-même en lui rappelant qu'il a été grand hier et donc peut l'être aujourd'hui et demain. Fonder l'espoir.

régénération des valeurs culturelles nationales est donné le 4 août 1984 : la Haute-Volta est rebaptisée. Sankara explique pourquoi, le 2 octobre 1984, à Harlem (New York) : « Nous avons voulu tuer la Haute-Volta pour faire renaître le Burkina Faso. Pour nous, la Haute-Volta symbolise la colonisation ».

Si Sankara fait appel aux valeurs nationales, ce n'est point pour célébrer sans nuances le passé, mais pour en faire une évaluation critique en vue d'en tirer des valeurs mobilisatrices.

L'ambition : ranimer la confiance du peuple en lui-même en lui rappelant qu'il a été grand hier et donc peut l'être aujourd'hui et demain. Fonder l'espoir. L'insistance de Sankara pour la création, l'émergence de valeurs nouvelles et endogènes n'est pas non plus synonyme de

nistratives ». Par conséquent, dit Sankara lors d'une conférence de presse en août 1984, « l'esprit de liberté, de dignité, de compter sur ses propres forces, d'indépendance et de lutte anti-impérialiste [...], doit souffler du Nord au Sud, du Sud au Nord et franchir allègrement les frontières. D'autant plus que les peuples africains pâtissent des mêmes misères, nourrissent les mêmes sentiments, rêvent des mêmes lendemains meilleurs. »

— économiquement, les micro-Etats actuels ne pèsent pas lourd en termes de rapports de forces sur le marché mondial. Ils subissent ainsi, impuissants, la loi des monopoles et la baisse constante des cours des matières premières.

— enfin, face au régime d'apartheid, il faut opposer une Afrique militante, unie.



« Notre révolution est et doit être permanentement l'action collective des révolutionnaires pour transformer la réalité et améliorer la situation concrète des masses de notre pays. Notre révolution n'aura de valeur que si en regardant derrière nous, en regardant à nos côtés et en regardant devant nous, nous pouvons dire que les Burkinabé sont, grâce à la révolution, un peu plus heureux, parce qu'ils ont de l'eau saine à boire, parce qu'ils ont une alimentation abondante, suffisante, parce qu'ils ont une santé resplendissante, parce qu'ils ont des logements décents, parce qu'ils ont l'occasion de jouir de plus de liberté, de plus de démocratie, de plus de dignité. Notre révolution n'aura de raison d'être que si elle peut répondre concrètement à ces questions ». - **Thomas Sankara**

Ce portrait, réalisé par un artiste burkinabé, s'étale sur toute la façade du siège de l'Association Thomas Sankara (ATS) que dirige Thibaut Nana à Ouagadougou.



La lutte contre l'apartheid, Sankara la porte dans son cœur :

— octobre 1983. En pleine famine, un avion rempli de viande part de Ouagadougou

pour l'Angola. Sankara : « *Nous avons faim, mais nos camarades d'Angola vivent pire. Ils sont envahis par les racistes Sud-africains* ».

— en 1986. Du haut de la tribune de l'Organisation pour l'unité

africaine (OUA), Sankara offre symboliquement dix fusils au Congrès national africain (ANC). Une façon de dire aux autres chefs d'Etats africains : nous avons trop parlé, agissons maintenant.

— novembre 1986. Le président français François Mitterrand fait escale à Ouagadougou. Sankara l'interpelle sur les récentes visites en France de l'Angolais Jonas Savimbi et du président sud-africain Pieter Botha :

« *Nous n'avons pas compris comment [ils] ont eu le droit de parcourir la France si belle et si propre. Ils l'ont tâchée de leurs mains et de leurs pieds couverts de sang. Et tous ceux qui leur ont permis de poser*

ces actes en portent l'entière responsabilité ici et ailleurs, aujourd'hui et toujours ».

— du 8 au 11 octobre 1987, quelques jours avant l'assassinat de Sankara, le premier forum international pour des actions concrètes contre l'apartheid tient ses travaux à Ouagadougou. C'est la conférence Bambata.

Panafricaniste militant, Sankara porte avec autant de ferveur les luttes du tiers monde. Le 4 octobre 1984, dans un discours à la trente-neuvième session de l'Assemblée générale des Nations unies, Sankara revendique l'appartenance du Burkina Faso au tiers monde au nom « *d'une solidarité spéciale* » qui « *unit ces trois continents d'Asie, d'Amérique latine et d'Afrique dans un même combat contre les mêmes trafiquants politiques, les mêmes exploiters économiques* ».

En 1986, une motion pour l'indépendance du peuple Kanak est déposée au comité de décolonisation de l'ONU. Elle est parrainée par le... Burkina Faso.

La dette est, selon Sankara moralement indéfendable, politiquement inacceptable, mathématiquement impayable.

Le Nicaragua d'Augusto Sandino et de Carlos Fonseca, Sankara en est un frère d'armes. Le 8 novembre 1986, à Managua, il prend la parole devant plus de 200 000 personnes : « *Nous disons que la lutte du peuple nicaraguayen doit être soutenue par chacun de nous à travers le monde. Nous devons soutenir le Nicaragua parce que si le Nicaragua était écrasé, ce serait une brèche créée dans le bateau des autres peuples.* »

Une autre lutte est fondamentale : la révolution cubaine.

Pour Sankara, la révolution cubaine est une sorte de silo de forces, de réserve de foi où les peuples vont puiser le courage de changer leur destin, de s'assumer eux-mêmes. « Il y a des exemples positifs comme le vôtre », déclare Sankara le 25 septembre 1984 à La Havane, qui relèvent le moral des moins décidés, confortent les convictions révolutionnaires des autres et poussent le peuple à lutter contre les foyers de famine, de maladie et d'ignorance qui subsistent dans notre pays ».

Mées dans des espaces et des temps différents, la révolution cubaine et la révolution burkinabé se rejoignent sur un principe fondamental : l'association, la participation du peuple à la gestion de son destin, seule garantie de la durée et de la bonne orientation de toute révolution.

Le combat tricontinental de Sankara englobe aussi le front économique. A propos de la dette, sa position est catégorique : il ne faut pas payer.

Son argumentation est claire : ce ne sont pas les peuples qui ont contracté ces dettes. Ils n'en ont d'ailleurs pas bénéficié. Conseillée, imposée par « les fabricants de la famine », par « les marchands de misère » aux pays du Tiers-monde, la dette est selon Sankara moralement indéfendable, politiquement inacceptable, mathématiquement impayable. Donc il faut l'annuler. Il n'y a qu'une seule voie pour obtenir cette annulation : la lutte solidaire des pays endettés. Le 29 juillet 1987, Sankara propose la création d'un Front uni contre la dette aux pays africains réunis à Addis-Abeba :

« Nous entendons parler de Clubs—Club de Rome, Club de

Paris, Club de Partout. Nous entendons parler du Groupe des Cinq, des Sept, du Groupe des Dix, peut-être du Groupe des Cent. Que sais-je encore ? Il est normal que nous ayons aussi notre club et notre groupe. Faisons en sorte que, dès aujourd'hui, Addis-Abeba devienne également le siège, le centre d'où partira le souffle nouveau du Club d'Addis-Abeba. Nous avons aujourd'hui le devoir de créer le Front uni d'Addis-Abeba contre la dette ».

Pour Sankara, l'annulation de la dette du Tiers monde ne saurait en aucun cas nuire aux intérêts des peuples européens. Au contraire, affirme-t-il dans le discours d'Addis-Abeba, « les masses populaires en Europe ne sont pas opposées aux masses populaires en Afrique. Ceux qui veulent

L'impact international de Sankara, je l'ai vécu en sillonnant divers pays pour promouvoir l'édition anglaise de mon livre.

exploiter l'Afrique sont les mêmes qui exploitent l'Europe. Nous avons un ennemi commun ».

Burkinabé, Africain, enfant du Tiers-monde, Sankara se sentait par-dessus tout citoyen du monde : « Parce que de toutes les races humaines, nous appartenons à celles qui ont le plus souffert, nous nous sommes jurés de ne plus jamais accepter sur la moindre parcelle de cette terre le moindre déni de justice ».

Sankara se veut l'héritier de tous les gestes hardis et courageux pour changer le monde qui ont jalonné l'histoire de l'Afrique et de l'humanité.

Des géants qui ont marqué l'histoire de l'Afrique, qui ont porté les espérances des démunis de tout, partout sur le continent

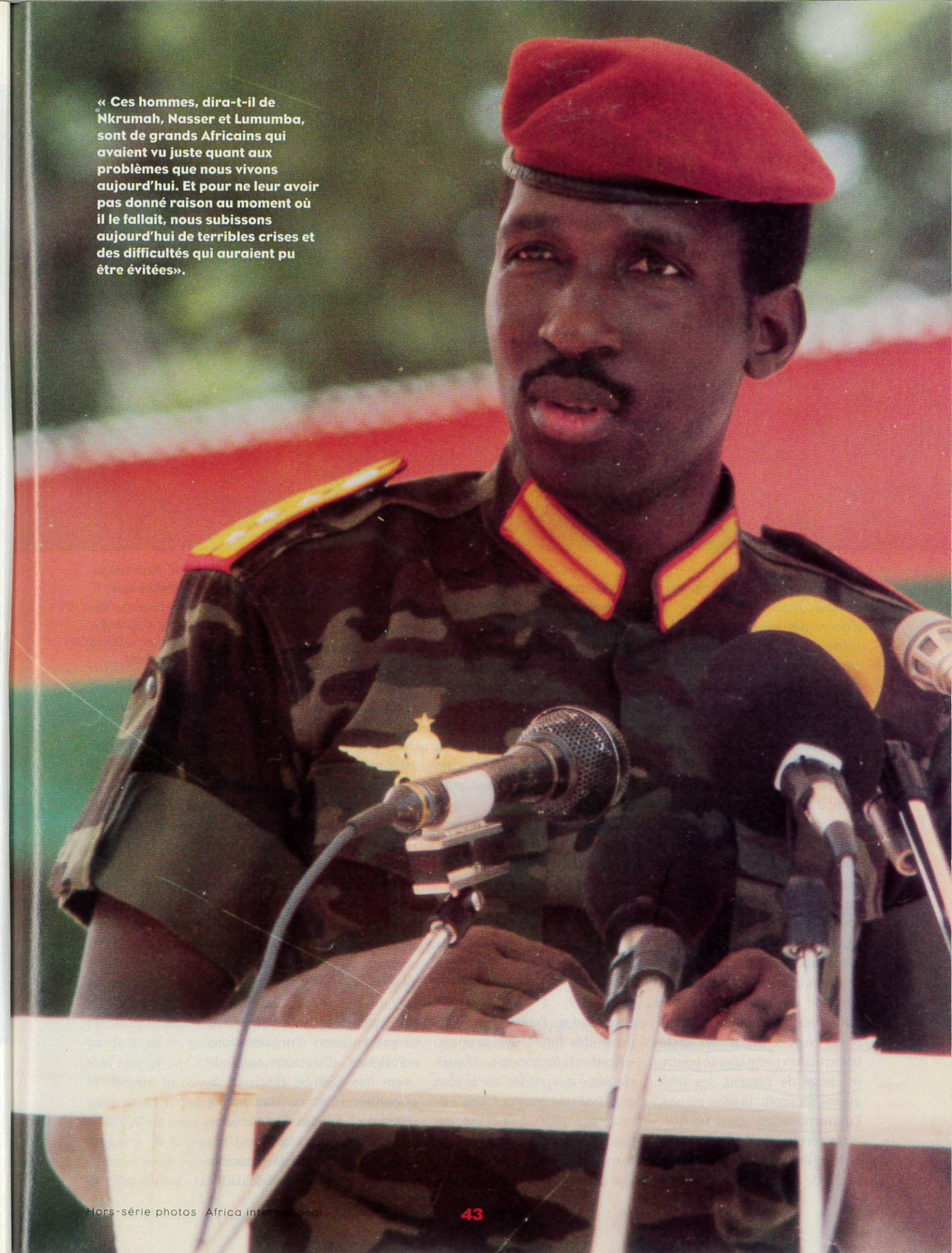
— de Shaka, Menelik, Bambata à Um Nyobé, Luthuli, Steve Biko, Lumumba, Nkrumah, Cabral, Machel et tant d'autres — Sankara a incontestablement appris, s'est inspiré : « Ces hommes, dira-t-il de Nkrumah, Nasser et Lumumba, sont des valeurs pour l'Afrique. De grands Africains qui avaient vu juste quant aux problèmes que nous vivons aujourd'hui. Et pour ne leur avoir pas donné raison au moment où il le fallait, nous subissons aujourd'hui de terribles crises et des difficultés qui auraient pu être évitées. Nous tentons avec peine de repartir sur leurs traces et d'entreprendre ce qu'ils auraient pu faire avec plus de bonheur ».

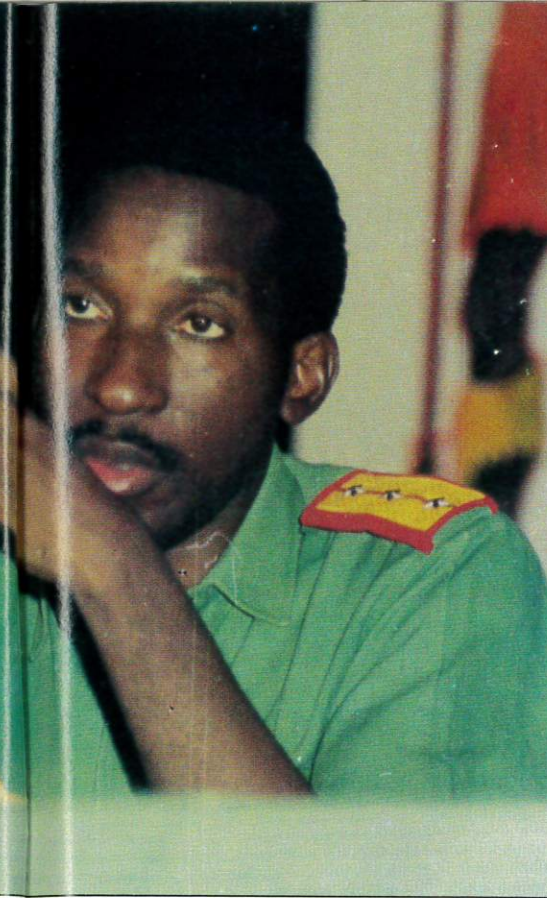
Bien au-delà de l'Afrique cependant plongeait les racines qui ont nourri, soutenu la pensée et

la pratique de Sankara : « Nous sommes à l'écoute des grands bouleversements qui ont transformé le monde. Nous tirons des leçons de la révolution américaine les leçons de sa victoire contre la domination coloniale et les conséquences de cette victoire [...] La révolution française de 1789, bouleversant les fondements de l'absolutisme, nous a enseigné les droits de l'homme alliés aux droits des peuples à la liberté. La grande révolution d'octobre 1917 a transformé le monde, permis la victoire du prolétariat, ébranlé les assises du capitalisme et rendu possibles les rêves de justice de la Commune française ».

A un journaliste qui lui demande en août 1987 comment s'était faite sa rencontre avec le mar-

« Ces hommes, dira-t-il de Nkrumah, Nasser et Lumumba, sont de grands Africains qui avaient vu juste quant aux problèmes que nous vivons aujourd'hui. Et pour ne leur avoir pas donné raison au moment où il le fallait, nous subissons aujourd'hui de terribles crises et des difficultés qui auraient pu être évitées ».





xisme, Sankara alors répond : « D'une façon très simple, à travers des discussions et l'amitié avec certains hommes. Mais cela a également été le résultat de mon expérience sociale. J'entendais ces hommes discuter, proposer des solutions aux problèmes de la société de façon logique et claire. Ainsi, progressivement, grâce également à des lectures très diversifiées et à des discussions avec des marxistes sur la réalité de notre pays, je suis arrivé au marxisme ».

Le marxisme de Sankara, comme celui d'Ernesto Che Guevara, ce n'est pas ce dogme figé, ce mensonge religieux, autoritaire, érigé en langage, en moyen, en système de pouvoir par des nomenklatura dans certains pays. Non. C'est plutôt cette insurrection permanente contre le clergé de l'argent, les Intégristes du profit, la mise au pas, l'uniformisation des esprits ; cette certitude qu'entre la servitude et la liberté, il ne saurait y avoir de compromis. C'est ce

projet radical profondément humaniste de changement global de la société, cette ferme conviction que, contre et pour un monde égalitaire, fraternel, libertaire, il y aura toujours des femmes et des hommes qui se lèveront. C'est cette mémoire vivante, ouverte sur l'avenir, des victoires et des défaites des humbles contre les possédants, contre les maîtres.

A la coalition des maîtres de ce monde, à l'impérialisme, Sankara propose d'opposer la syn-

tance contre l'oppression ». Durant les quatre ans de la révolution Ouagadougou était devenue la capitale, la Mecque de tous les combattants de la dignité humaine.

L'impact international de Sankara, je l'ai vécu en sillonnant divers pays pour promouvoir l'édition anglaise de mon livre. La première réunion a eu pour cadre une salle de Harlem à New York, la capitale des luttes des Afro-américains. Autour de la table pour célébrer la sortie de

Vif, expressif, ironique et toujours prêt à un trait d'esprit. Sankara tel qu'en lui-même...

« Oui, j'ai vu Sankara le 3 octobre 1984, dans cette même salle. Je m'en souviens comme si c'était hier. Ce frère-là, c'était quelque chose. »

chronisation, l'unité sans sectarisme des luttes des peuples : « Pendant longtemps, l'impérialisme a organisé sur le plan mondial une internationale de la domination et de l'exploitation. Mais il n'y a pas une internationale de la révolution, une internationale de la résis-

ce livre, des personnalités, des représentants d'organisations d'origines, d'horizons aussi divers que Elombe Brath de la Coalition Patrice Lumumba, Ricardo Espinoza de l'ambassade du Nicaragua aux Etats-Unis, David Abdulah de la puissante centrale syndicale de Trinidad et

Tobago (OWTU); Michel Prairie, directeur de la revue Lutte ouvrière publiée au Québec; Helmut Angula, représentant de la SWAPO à l'ONU; Rosemarie Mealy de l'Alliance nationale des journalistes du Tiers Monde; Utrice Leid, editrice de l'hebdomadaire noir City Sun de New York, Sam Manuel, directeur de la Murale Pathfinder; Marina Dini, représentante de Mervyn Dymally, ancien président du caucus des parlementaires noirs. Dans l'audience, des représentants des missions angolaise, vietnamienne et cubaine à l'ONU; des artistes, des militants U.S., haïtiens et d'Afrique.

Parmi les nombreux messages reçus, celui de Waubun Inini, militant pour les droits du peuple amérindien : « Quand je regarde dans les yeux de cet enfant martyr de l'Afrique, je vois la chaleur, la compassion, l'amour et la fermeté révolutionnaire. Nous nous souviendrons toujours de Thomas Sankara comme nous nous souvenons de Bug-o-nay, Geshig Crazy

Horse, Sitting Bull, Tecumseh, Che [Guevara], Patrice [Lumumba] et Samora [Machel] ». A la fin du meeting, un vieux militant noir m'a raconté le passage de Sankara à Harlem : « Oui, j'ai vu Sankara le 3 octobre 1984, dans cette même salle. Je m'en souviens comme si c'était hier. Ce frère-là, c'était quelque chose. Depuis Malcom X, je n'avais plus vu un politicien noir de cette dimension, de cette taille ».

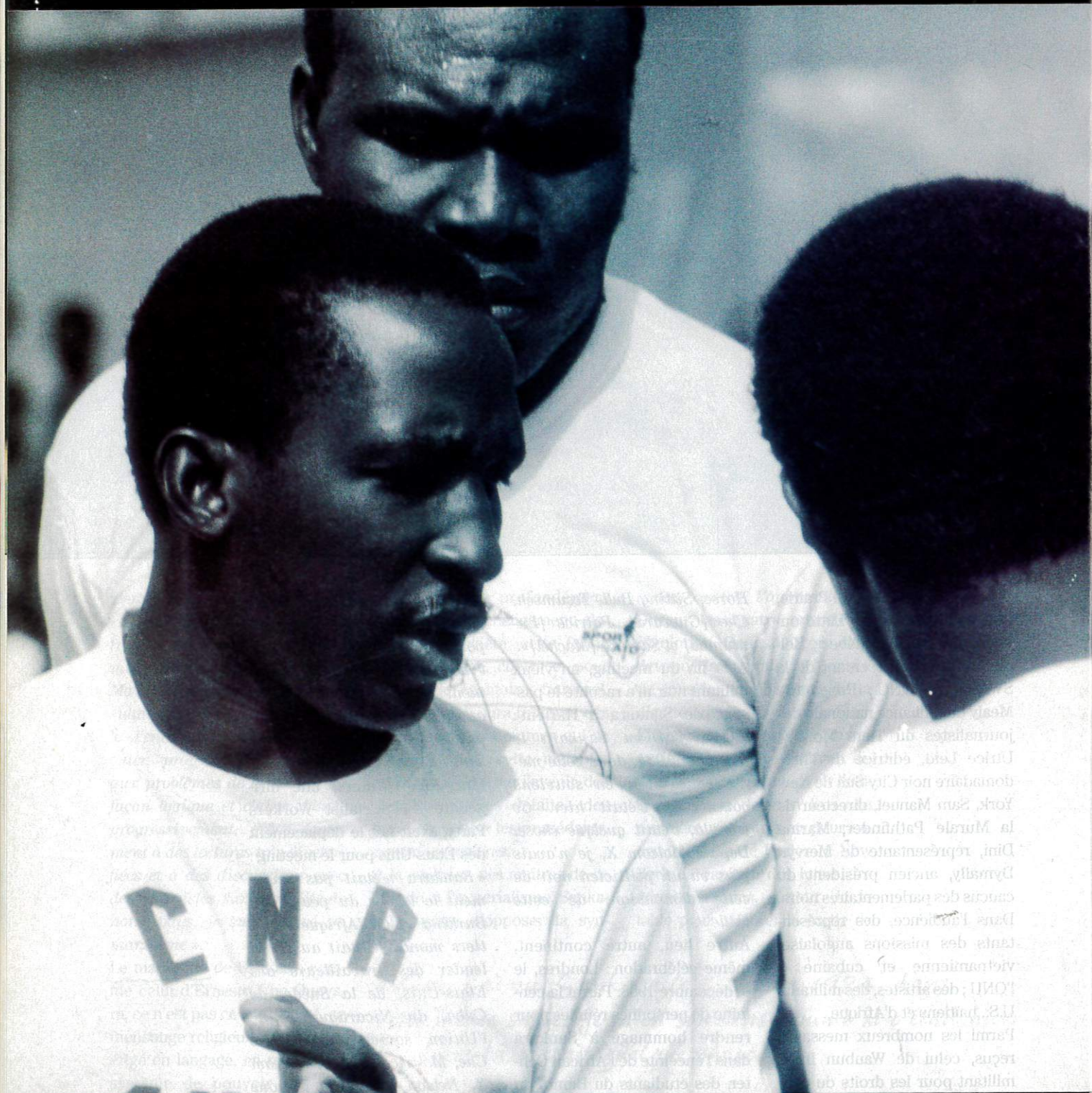
Autre lieu, autre continent, même célébration : Londres, le 3 décembre 1988. Parmi la centaine de personnes réunies pour rendre hommage à Sankara dans l'enceinte de l'African Center, des étudiants du Bénin, du Mozambique, du Kenya, des mineurs et des ouvriers britanniques, des jeunes Jamaïcains de Brixton.

La voix de Sankara avait porté jusqu'aux confins de la Suède. Des paroles éloquentes, à ce propos, du représentant du peuple Samic au meeting orga-

nisé à Stockholm : « Du point de vue du peuple indigène, pour lequel la lutte pour la vie, l'indépendance et le développement culturel est un objectif quotidien et à long terme, les paroles et l'action de Sankara sont une référence ».

Mary-Alice Waters, une dirigeante du Socialist Workers Party, avait fait le déplacement des Etats-Unis pour le meeting : « Sankara n'était pas seulement le leader du peuple du Burkina ou de l'Afrique ou du tiers monde. C'était aussi un leader des travailleurs des Etats-Unis, de la Suède, de Cuba, du Nicaragua et de l'Union soviétique. Comme Che, Maurice Bishop, Malcom X, Nelson Mandela, il nous appartient à tous. »

Des jeunes activistes aborigènes d'Australie jusqu'aux syndicalistes anglais en passant par les résistants maoris de Nouvelle-Zélande, les Samics de Suède, les jeunes Africains de Cotonou, de Harare ou de Paris, les communistes des



De lui même, Sankara exige beaucoup. Encore plus que de ses collaborateurs. Il ne boit pas une goutte d'alcool et se nourrit de bouillie et de tô, comme le commun des Burkinabé. Pour lui, un révolutionnaire n'est pas un coureur et ne fréquente pas les boîtes de nuit. Il est par contre très sportif.

Etats-Unis, le message de Sankara est passé.

Parce qu'il avait proclamé l'unité des souffrances et des révoltes de tous les peuples du monde et la nécessité d'opposer la fraternité des peuples à l'impérialisme.

Parce qu'il avait pris position, corps et âme, pour les humbles qui sont l'immense majorité de notre humanité; pour la vie et contre la loi marchande.

Parce qu'il n'a pas seulement pointé le doigt sur les maux qu'engendrent le développement du capitalisme, la perpétua-

tion des rapports précapitalistes mais aussi démontré que d'autres voies, modes d'organisation plus respectueux de l'homme et qui ne se limitent pas à des déclamations de slogans vides sont possibles, matérialisables.

Chaque année de la révolution Burkinabé a en effet signifié :

— des millions d'enfants gagnés à la vie. En 1984, en 15 jours, 2,5 millions d'enfants sont vaccinés par les CDR contre la rougeole et la fièvre jaune. Des mères des pays voisins se déplacent pour faire vacciner leurs enfants.

— des millions de paysans gagnés à l'éducation. Le taux d'alphabétisation est porté de 16 à 22 pour cent en quatre ans.

— des dizaines d'écoles, de postes de santé, de retenues d'eau et de logements construits; des milliers d'arbres plantés; des milliers d'hectares de terre gagnés à la culture.

— des millions d'êtres humains restaurés dans leur dignité, resuscités.

A l'assassinat de Sankara, un Ivoirien de réagir: « Avant la venue de Sankara, les travailleurs immigrés voltaïques en Côte d'Ivoire, nous les appe-

lions les "Mossi" avec mépris. Mais depuis l'arrivée de Sankara, nous disions avec admiration: voilà des Burkinabé ».

Enfin, parce qu'il ne croyait pas que l'homme n'est qu'un être cruel qui n'avance qu'attiré par l'argent ou sous le bâton. Comme les jeunes de Soweto, les enfants de l'Intifada, les paysans El Salvador, comme Fidel Castro, Nelson Mandela, Malcolm X, Karl Marx, il croyait en l'homme.

Et puis il y a eu ce jeudi 15 octobre 1987: des rafales de mitraillettes, du sang, des morts. Les victimes: Thomas Sankara et 12 de ses compagnons. Les exécutants de l'assassinat: un commando militaire. En quête d'une légitimité populaire, le nouveau régime appelle aussitôt la population à défilé dans la rue pour lui apporter son soutien. La réaction des Burki-

Il ne croyait pas que l'homme n'est qu'un être cruel qui n'avance qu'attiré par l'argent ou sous le bâton.

nabé est éloquent: des milliers de personnes partent plutôt se recueillir sur la tombe de fortune où le corps de Thomas a été hâtivement enterré. Sur les visages et sur les écriteaux, la colère se lit: « Thomas Sankara, assassiné par des traîtres ». Mais aussi l'espoir: « Nous sommes tous des Sankara ».

Même réaction en Afrique et ailleurs. Tout le monde a compris: ce coup d'Etat, l'assassinat de Sankara, c'est l'assassinat d'une expérience qui avait suscité de nombreux espoirs à travers l'Afrique et le monde: la révolution Burkinabé.

A un journaliste suisse qui en 1985 lui avait demandé l'image qu'il aimerait laisser, Sankara répondit: « Je souhaite simplement que mon action serve à

convaincre les plus incrédules qu'il y a une force, qu'elle s'appelle le peuple, qu'il faut se battre pour et avec ce peuple. Laisser la conviction aussi que, moyennant un certain nombre de précautions et une certaine organisation, nous aurons droit à la victoire, une victoire certaine et durable. Je souhaite que cette conviction gagne tous les autres pour que ce qui semble être aujourd'hui des sacrifices devienne pour eux demain des actes normaux et simples. Peut-être, dans notre temps, apparaîtrons-nous comme des conquérants de l'inutile, mais peut-être aurons-nous ouvert une voie dans laquelle d'autres demain s'engouffreront allègrement, sans même réfléchir, un peu comme lorsqu'on marche, on met un pied devant l'autre sans jamais se poser de questions, bien que

tout obéisse à une série de lois complexes touchant à l'équilibre du corps, à la vitesse, aux rythmes, aux cadences. Et notre consolation sera réelle à mes camarades et à moi-même, si nous avons pu être utiles à quelque chose, si nous avons pu être des pionniers ».

« Les faibles ne se battent pas, disait le poète. Les moins faibles peut être une heure se battront. Ceux qui sont plus forts se battent des années. Mais les plus forts de tous luttent toute leur vie. Et ceux-là sont indispensables ».

Sankara a été, est et restera indispensable. ■

(*) Oser inventer l'avenir. La parole de Thomas Sankara. Présenté par David Gakunzi. Ed. L'Harmattan. 1991.



Sankara, l'homme de parole

Premier ministre, il fut arrêté par le président de l'époque, Jean-Baptiste Ouédraogo. Aussitôt, des milliers de jeunes descendirent dans la rue pour réclamer la libération de celui qu'ils surnommaient le "Capitaine Peuple".



Dr Fidel Moungar*

Il est des héros qu'on n'oublie pas. Comme Nasser, Nkrumah et Lumumba, Sankara reste et restera présent dans nos cœurs.

Un digne fils de l'Afrique

La jeunesse africaine toute entière porte son deuil comme une cicatrice indélébile. Ce paragraphe est le titre du numéro spécial publié en 1988

par Perspectives, le journal de notre parti l'ACTUS (Action Tchadienne pour l'Unité et le Socialisme).

Dix ans plus tard, que nous inspire encore à moi et à mes camarades le nom de Thomas Sankara ?

Cette question nous est posée alors que nous avons nous-même accru notre expérience, par la participation à la gestion des affaires de notre pays. Elle nous est posée alors que l'Afrique a connu des bouleversements que même François Mitterrand, président visionnaire de la France n'avait pas prévu, quand il regardait, dubitatif, ce jeune homme de 35 ans exprimer avec assurance et fougue, l'aspiration des peuples africains à être gouvernés autrement, la nécessité d'une redéfinition des termes des échanges euro-africains.

Lorsque vous regardiez ce jeune homme aux yeux à la fois profonds et à fleur des paupières, vous sentiez monter en lui et en vous cette passion sans laquelle rien de grand ne peut se faire. Maintenant, je ressens comme un moignon douloureux dans mon âme qu'on aurait amputée du lobe de la conscience. Oui, Thomas Sankara était la cons-

cience de l'âme noire, celle de notre jeunesse africaine qui se reconnaissait dans ce chef d'Etat dynamique, intègre et accessible malgré la hauteur de ses fonctions.

Ma modeste connaissance de quelques hommes qui ont gouverné ou qui gouvernent me permet d'affirmer que Sankara était le contraire de ce que l'on observe par-ci, par-là dans la gestion des problèmes de l'Afrique.

C'était un homme intègre.

Cela concerne le fond comme la forme des choses. Il a montré que les états africains peuvent

Il a ainsi appris aux Burkinabés à compter sur eux-mêmes. Je me souviens encore des réductions drastiques du train de vie de l'Etat qui ont mécontenté certains, sans pour autant lui attirer la sympathie des sacrosaintes institutions de Bretton Woods; Sankara apparaissait comme un précurseur en la matière, mais pour des objectifs autres que l'ajustement structurel contre son peuple. Il est vrai qu'un chef d'état africain qui trouve tout seul qu'il faut travailler plus, dépenser moins et mieux, maîtriser nos moyens et nos forces de production en les

Maintenant, je ressens comme un moignon douloureux dans mon âme qu'on aurait amputée du lobe de la conscience.

être gouvernés autrement que par la corruption et le népotisme.

Sous Sankara, le langage révolutionnaire était le parler vrai, aussi bien avec les masses populaires burkinabées qu'avec les hôtes illustres du Burkina.

Mes frères et camarades burkinabés parleront certainement mieux que moi de ses réalisations intérieures, mais je pense quant à moi que pendant son exercice, il a essayé de trouver des solutions originales aux problèmes de son pays en tournant le dos aux simplifications excessives et paternalistes du néocolonialisme ambiant.

orientant préférentiellement vers nos besoins prioritaires, "ça vous en bouchait un coin" à plus d'un expert du FMI et de la Banque Mondiale, vecteurs de ces pays riches qui n'avaient pas encore imaginé une politique alternative au néocolonialisme grossier qu'ils pratiquaient et pratiquent encore.

Sankara a développé sur le plan extérieur un tiers-mondisme conséquent. Il a commencé à engendrer le sentiment national africain. Il se sentait concerné par les problèmes de paix et de développement dans les autres pays africains. Les hommes politiques tchadiens savent ce

**Le Dr Fidel Moungar, chirurgien, a été Premier ministre au Tchad*



Une lueur d'espoir s'est éteinte certes, mais comme un feu follet, l'esprit de la dynamique Sankara poursuit son œuvre en Afrique : c'est ainsi que ces dernières années, des responsables africains ont, ici et là, voulu gouverner autrement leur pays.

qu'il a fait pour rapprocher les points de vue des protagonistes des guerres inter-tchadiennes. Pendant que des Africains étaient chassés d'autres pays africains, Sankara nous a permis d'éprouver le sentiment d'être chez nous au Burkina parce que nous sommes en terre africaine. C'est ainsi qu'un soir en flânant dans Ouagadougou, après un entretien avec lui, je me suis mis à repenser rêveur : aux trois glorieuses d'août 1963 de Brazzaville; à la soixante-huitarde de Dakar; à la dignité africaine des débuts de Sekou Touré. Héraut pressé du panafricanisme et de la révolution sociale africaine, Sankara a-t-il voulu

Sankara nous a permis d'éprouver le sentiment d'être chez nous au Burkina, parce que terre africaine

renverser l'ordre des choses à un rythme peut-être trop rapide, dans une Afrique où les forces du conservatisme et du statu-quo pro-impérialiste étaient plus fortes ?

Le colonel Kadhafi m'a posé cette question lors d'un entretien à Tripoli en 1993, soit six ans après la mort de Thomas.

Dans un anglais assez maladroit, je lui ai répondu par l'affirmative, mais je lui ai dit aussi que tout espoir n'est pas perdu pour autant. Une lueur d'espoir s'est

éteinte certes, mais comme un feu follet, l'esprit de la dynamique Sankara poursuit son œuvre en Afrique : c'est ainsi que ces dernières années, des responsables africains ont, ici et là, voulu gouverner autrement leur pays. Il n'ont pas pu et ne peuvent pas toujours le faire mais cela viendra inéluctablement, car il faut du temps pour que les choses mûrissent, c'est une loi de la nature. Camarade Président, je salue ta mémoire. ■



Dix ans que Thomas Sankara est mort, dix ans que notre espoir d'Africain porte la blessure de ta mort, Thomas.

Une parole, une action pour demain

Par Julius-Amédée Laou*

Avec ce 10^e anniversaire coïncide le 30^e de la mort du Che. On ne peut qu'être fasciné au constat de la similitude de vos destinées : les mêmes aspirations, mêmes combats, hommes charismatiques, le même don de soi. En Justes vous avez vécu, en Justes vous demeurerez pour des siècles dans la mémoire des Hommes. Vos existences nous ont prouvé, à notre profond étonnement, que l'Homme pouvait être dans le don, sublime, grand. Vos vies accidentées se sont confrontées à la brutalité de ce monde et votre générosité entière, absolue, majestueuse a été votre seule réponse. Vos vies ont reflété le plus beau de ce que peut être l'Homme. Vous êtes des Justes, des exemples pour l'humanité, pour les générations futures; tous deux vous avez vécu en hommes au courage immense, intègres et épris de justice. Tous les deux vous êtes morts assassinés, morts à 20 ans et 3 jours de distance au même âge : 39 ans. Dix ans après ton départ Thomas, notre place de dernier des peuples de la planète s'est encore plus accentuée, ceux non-blancs asiatiques qui auparavant nous précédaient de près s'éloignent aujourd'hui heureusement vers leur souveraineté, leur prospérité. Pour l'Africain,

les génocides ont succédé aux famines, les famines aux catastrophes naturelles, les catastrophes naturelles aux épidémies, les épidémies aux guerres, les guerres aux génocides, les génocides aux famines... depuis "les indépendances" tous les "fléaux" l'un après l'autre tombent et tournent sans fin sur le destin de l'Afrique Noire. Ces "fléaux" qui ont pourtant toutes les apparences de la fatalité respectable, en sont-ils vraiment ? Thomas, tu le savais, toi, et tu le clamais : derrière ces "fléaux" il n'y a, intrigante, que la seule main malveillante des hommes sans conscience, cupides et cyniques, des mains sales d'hommes prêts à vendre leur peuple, leur

"C'est con pour vous les Africains ! Vous êtes sur le continent le plus riche de la planète et non seulement vous n'êtes pas nombreux mais en plus vous êtes des nègres ! L'avenir va être dur pour vous les mecs !".

mère, tuer leur terre, l'Afrique, pour quelques Mercedes, palais d'Europe et autres putes de luxe. Ils affament, assassinent l'Afrique uniquement pour remplir leurs misérables petits comptes suisses. Dans ce commerce de l'horreur, face aux mains sales, petites, africaines, qui vendent, il y a celles puissantes, étrangères, occidentales

qui achètent, organisent.

C'est Mao Tsé Toung qui avait déclaré en 1964 à une délégation africaine en visite à Pékin, il leur tint à peu près ce discours : « C'est con pour vous les Africains ! vous êtes sur le continent le plus riche de la planète et non seulement vous n'êtes pas nombreux, mais en plus vous êtes des nègres ! l'avenir va être dur pour vous les mecs ! ». Mao Tsé Toung n'était pas Nostradamus, tout juste un monsieur qui connaissait les intérêts des puissants et les rapports de force en jeu, un monsieur qui avait un sens très ordinaire de ce qui fait la politique, l'Histoire...

Tu étais le seul, Thomas, à dénoncer l'agression, cette abomination historique. Le seul à

tenter de faire appel à la conscience de l'Africain pour le mobiliser. Les autres t'appelaient "une expérience", toi le seul qui réellement défendait la dignité de l'Africain, la vie, les Hommes, la justice, l'Afrique. De ton vivant Thomas, tu élevais très haut la dignité de l'Homme africain, par ta présence, tes nobles aspirations, ton combat,

* Julius Amédée Laou, né en Martinique, est écrivain et dramaturge.



Sankara quelques jours avant son assassinat. L'Africain est en danger de mort, il ne pourra survivre dans le prochain millénaire qu'investi entier dans ton combat Thomas, investi dans ta droiture, dans ta parole, ta rigueur, il disparaîtra sinon... mais cela il ne le sait pas encore... il commence à peine à l'entrevoir..

ta parole, ton honnêteté, tes principes. Ton image restera pour toujours celle d'un homme majeur, droit, ton charisme celui d'un homme du peuple, simple, honnête, fier, un seigneur fustigeant les corrompus et les comprometteux. Dans cette assemblée d'analphabètes rampants, minables vassaux corrompus, présidents veules, lâches et serviles avec leurs maîtres, tyrans cruels, sanguinaires avec leurs peuples, tu détonnais merveilleusement Thomas... tu détonnais Thomas... Aujourd'hui la plupart des anciens tristes bouffons, marionnettes-tyrans sont morts, leur marionnettiste est mort aussi. Dans les ruines

chaudes de l'Afrique Noire dévastée, pillée, exsangue, assassinée, sont apparus ici et là des visages éclairés faiblement par de fragiles lueurs d'espoir. De l'Afrique d'agonie d'aujourd'hui des noms se sussurent pour la survie... mais encore la continuité du règne des marionnettes-tyrans se joue... Des lueurs qui nous viennent aussi pour beaucoup avec Mandela... L'Africain est en danger de mort, il ne pourra survivre dans le prochain millénaire qu'investi entier dans ton combat Thomas, investi dans ta droiture, dans ta parole, ta rigueur, il disparaîtra sinon... mais cela il ne le sait pas encore... il commence à peine à l'entrevoir... Les

autres ont voulu réduire ton action en "expérience", elle sera demain la réalité fondatrice de l'Histoire de l'Afrique, pour tous les Africains. Intégrité, dignité, fidélité, courage, dévouement, détermination, solidarité, rigueur, respect de l'Homme, telles sont les valeurs avec lesquelles tu as vécu à l'extrême Thomas, celles que tu as défendues jusqu'à ta mort et qui feront seules que l'Afrique survivra à ce 20^e siècle des dévastations. Demain, riche de ton enseignement existera une Afrique souveraine et pacifique qui prospérera par son travail et ses richesses, un jour elle existera comme elle le doit. ■

J'étais en terminale et comme beaucoup d'Ivoiriens, je venais tenter le Bac au Burkina Faso, fuyant le probatoire de la Côte d'Ivoire.

Ils ont enterré Sankara comme un chien

Par Tikisha-T. Digbeu*

Le 15 octobre 1987, vers 16 h, (un jeudi), je me suis rendue en ville pour faire des achats scolaires. Je roulais paisiblement sur mon "Char" dans le quartier de Koulouba. J'avais rendez-vous avec une amie au carrefour de Boulougou Bar, c'est-à-dire en plein centre de la capitale. J'étais accroupie sur ma mobylette lorsque j'ai entendu une grosse déflagration et automatiquement j'ai vu des gens qui couraient dans tous les sens. Je n'ai pas fait le lien entre la panique et l'explosion qui venait d'avoir lieu du côté de la présidence. Cependant, je me demandais intérieurement ce qui poussait les gens à être si pressés. En réalité, les Burkinabés étant habitués aux coups d'état (le 5^e) ont compris spontanément qu'il se tramait quelque chose vers la présidence en cet après-midi de sport de masse. Quant à moi, toujours ignorante, j'attendais mon amie. Les mobylettes circulaient à une vive allure. Chacun était pressé de rentrer chez soi. Quelques instants plus tard, un voisin qui passait par là, me crie : « *Eh, toi, l'Ivoirienne, tu ne vois pas qu'il y a un coup d'état? Démarre et fiche le camp très vite.* » Je ne me suis pas fait prier. Je tremblais de tous mes membres. Comment conduire

dans cette panique avec la poussière qui vous brouille la vue. Je ne sais pas comment je suis arrivée à Wemtinga dans mon quartier. Ma compatriote, avec laquelle, je partageais ma villa, m'attendait devant le portail avec le poste de radio. Apparemment, elle était contente de me voir. A la radio, que des chansons militaires entrecoupées de com-

résonnaient dans toute la ville. Toute la nuit, les militaires n'arrêtaient pas de déambuler dans les rues avec des coups de mitraillettes par-ci et par-là. A Wemtinga, j'habitais non loin du cimetière. Durant la nuit, les chiens n'ont pas arrêté d'aboyer à cause des voitures militaires qui ne cessaient d'aller et venir. Il devait se passer sûrement quelque chose dans le cimetière.

On ne savait pas encore que Sankara était mort. Nous sommes quasiment parmi les premiers arrivés sur les lieux.

muniés parlant du coup d'état et traitant le Capitaine Sankara de tous les noms. Je me souviens des mots comme mégalo-mane, traître, lâche, paranoïaque et que sais-je encore qui revenaient à tout bout de champ. A cet instant, on ne savait pas encore que c'était Blaise Compaoré, Lingani et Zongo qui avaient fait le coup parce que la voix qui insultait Tom "Sank" n'était pas la leur. C'était la voix d'un général ou d'un colonel qui avait un accent "Foufouldé". Il parlait de couvre-feu et demandait aux hommes intègres de rester chez eux pour fêter la victoire car, disait-il, nous venons d'être libérés de Satan. Vers 18 h, les rues étaient vides et les "kalachs"

Le lendemain, vers 6 h 30, j'ai vu des petits groupes qui se dirigeaient vers le cimetière. Je les ai suivis. On ne savait pas encore que Sankara était mort. Nous sommes quasiment parmi les premiers arrivés sur les lieux. C'est là, à cet instant, que j'ai compris : Tom "Sank" n'était plus de ce monde. Il y avait 14 ou 15 semblant de petites tombes. Elles étaient vraiment toutes petites. Dans tous les cas, ce n'était pas un cercueil qui était à l'intérieur. La tombe de Sankara était devant et les autres alignées à l'horizontale derrière elle. Sur elles toutes, il y avait écrit sur du papier blanc le nom de chaque occupant. Un caillou était placé sur chaque feuille pour ne pas qu'elle s'en-

*Tikisha-Digbeu, Ivoirienne, était lycéenne à Ouagadougou



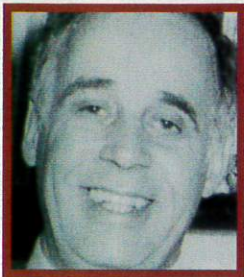
Cérémonie dans une localité rurale; lancement d'une campagne de vaccination

« Ils ont enterré Tom "Sank" dans un sac de riz ». Je suis convaincue que s'il avait plu ce jour là, la pluie aurait tout emporté.

vole. Sur la tombe de Sankara, il était écrit "le camarade Thomas Sankara". Je me souviens que j'étais choquée parce qu'on n'avait pas écrit le "Capitaine Thomas Sankara". Non loin, j'ai vu une paire de baskets ensanglantées et une grosse touffe de cheveux. Il y avait juste à côté une flaque d'eau rouge où ceux qui ont enterré les morts se sont lavés les mains. Ça sentait du sang frais comme dans les blocs opératoires. Les gens arrivaient de plus en plus en masse. A force de piétiner les tombes, des espèces de sacs de riz sont apparus : Ce sont des sacs de 100 kg qu'on utilise également pour transporter les cacaos ou les cafés dans les villages. En fait, Sankara a

été enterré dans un sac de riz. Ou du moins ce qui restait de son corps était dans le sac. Son "sac" et celui de son idéologue Paulin Bamouni étaient là devant moi. Quelqu'un a dit en moré : « *Ils ont enterré Tom "Sank" comme un chien* ». Je suis convaincue que s'il avait plu ce jour là, la pluie aurait tout emporté. Vers 9 h 30, personne n'osait plus s'approcher du cimetière. Des militaires armés jusqu'aux dents montaient la garde. Les nombreux curieux étaient refoulés. Je suis quand même resté éloignée jusqu'à midi. Tous les jeunes présents pleu-

raient, comme s'ils venaient de perdre un proche parent. Je consolais ma copine très émotive et nous sommes entrés dans un bar pour nous rafraîchir. Le vieux propriétaire nous a demandé pourquoi on pleurait et quand nous le lui avons expliqué, il a dit sur un ton nerveux : « *Vous pleurez pour quelqu'un qui a fait tomber les affaires du pays ? Yik bé* » (sortez en moré). Je n'ai rien compris. Sankara était adoré par les jeunes mais les vieux et les hommes d'affaires le haïssaient. D'ailleurs, ce barman a mis la musique à fond toute la journée. ■



Par Jean Ziegler*

« Mort à 39 ans. Arriverai-je à 39 ans ? »

Ensemble, nous avons rendu hommage à Che Guevara

Je me souviens d'une nuit fraîche et claire de septembre 1987 à Addis Abeba. Thomas Sankara y était en visite d'Etat en Ethiopie... Nous nous étions croisés par hasard l'après-midi dans l'hideux palais du peuple. Sankara visiblement était mal à l'aise dans cette atmosphère pompeuse. Ce n'était pas son monde. Il me demanda de venir le voir dès la nuit tombée dans sa villa d'hôte. Quatre personnes dans ce petit salon munis de sofas rouges et de rideaux poussiéreux : Sankara, son aide de camp, ma compagne et moi. Nous formions un petit cercle amical et chaleureux tel que Sankara l'aimait. Nous discussions, buvions de la limonade. Sankara jouait de la guitare. Les heures avançaient. Tout à coup je me souviens d'une date d'anniversaire que, dès l'après-midi, je voulus communiquer à Sankara. Celle du 20e anniversaire de la mort de Ché Guevara (9 octobre 1987). Sankara brusquement devint sérieux, fébrile. « Mais il faut que les Burkinabès en soient informés. Il faut faire une veillée, une manifestation pour le Che. C'était notre grand frère. » En pleine nuit, il dépêcha son aide de camp vers une villa voisine perdue dans les arbres d'eucalyptus où résidaient les délégués cubains. Il voulut tout de suite, sur-le-

champ, des documents, des photos, des textes se rapportant au Ché. A moi, il demanda de rédiger sur la petite table quelques notes sur l'assassinat intervenu le 9 octobre 1967 à la Higuera. Je me mis au travail. Trente minutes plus tard je lui tendis mes feuilles. Il les lit lentement avec gravité. Puis, songeur, il dit : « Mort à 39 ans. Arriverai-je à 39 ans ? »

Les tueurs de Blaise Compaoré abattirent Sankara moins d'un mois plus tard, le 15 octobre 1987. Sankara avait 38 ans et demi.

En quatre ans et trois mois, Sankara et les siens ont vaincu la corruption, assuré l'autosuffi-

peut se contenter d'une existence sans hantise ni utopie. Un peuple est d'abord une mémoire². » Thomas Sankara et ses camarades du CNR appartenaient à la génération des jeunes dirigeants africains qui avaient observé durant leurs années de formation une double perversion. La première : celle de la corruption rapidement croissante, de la déchéance, de la perte de crédibilité de l'immense majorité des régimes née de la décolonisation des années 60. Presque partout en Afrique francophone et anglophone, le transfert de souveraineté organisé par la métropole a donné naissance à des classes diri-

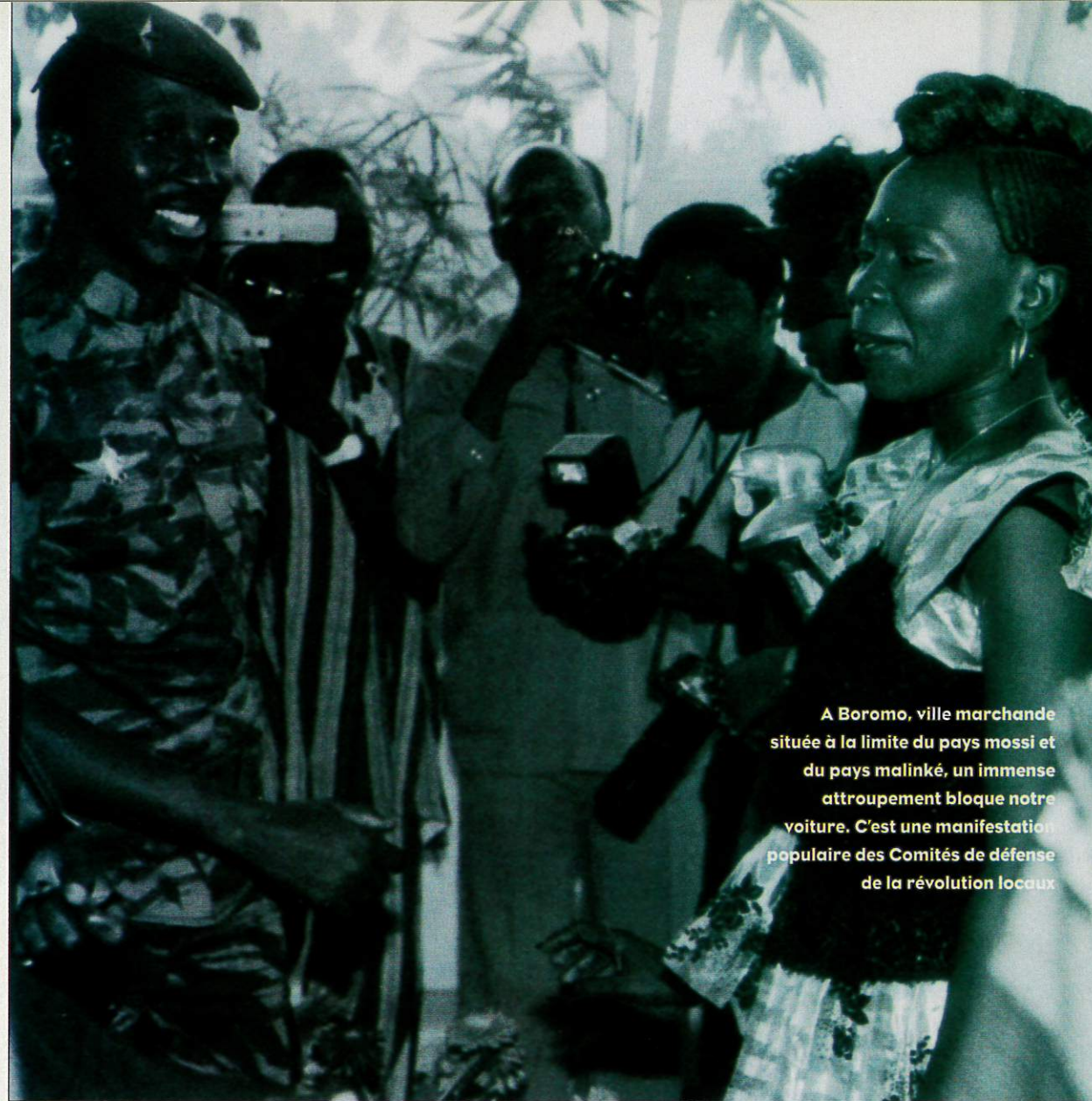
Thomas Sankara disait : « Il ne faut pas vaincre le peuple — mais le convaincre », allant inlassablement de village en village, de ville en ville, discutant, arguant, organisant, réfléchissant. Sankara était un prophète en mouvement.

sance alimentaire et rompu avec le lamentable et pervers système du néocolonialisme français. J'ai analysé ailleurs les victoires et les défaites, les réalisations étonnantes et les hésitations du gouvernement Sankara¹.

« Les hommes ont besoins d'un sens de l'histoire comparable au sens de l'orientation des oiseaux migrateurs. Quelles que soient les circonstances conjoncturelles, l'homme ne

geantes amoraux, à des gouvernements néocoloniaux finançant par les plus-values prélevées sur les paysans leur mode de vie parasitaire et dispendieux. Presque partout, le pacte colonial est resté intact : le pillage des ressources, minières, la surexploitation du travail autochtone par le capital financier métropolitain s'est intensifié depuis l'indépendance au Sénégal, en Côte-d'Ivoire, au Gabon, au Cameroun, au Kenya, au

*Jean Ziegler, citoyen suisse, est professeur de sociologie à Genève



A Boromo, ville marchande située à la limite du pays mossi et du pays malinké, un immense attroupement bloque notre voiture. C'est une manifestation populaire des Comités de défense de la révolution locaux

Soudan... Dans tous ces pays, la misère la plus effroyable, l'humiliation, le désespoir affligent le plus grand nombre. L'Etat bureaucratique, parasité par un fonctionnariat pléthorique et largement incapable, est devenu l'ennemi des travailleurs urbains et des paysans. Les villas de fonction, Mercedes ministérielles, les ambassades somptueuses et toute la risible guilde des courtisans profiteurs (autochtones et étrangers) dont s'entourent tant de chefs d'Etat sont payés par les larmes, la sueur, souvent le sang des plus pauvres. Quelques très rares exceptions mise à part, il n'existe nulle part en Afrique franco-

ou anglophone un gouvernement populaire, démocratique, nationaliste, digne de ce nom : d'où aujourd'hui — 10 ans après l'assassinat — le rayonnement à travers l'Afrique du souvenir de Sankara, cet homme ironique, joyeux, intransigeant, propre. Autre souvenir, autre lieu : un après-midi brûlant de soleil, durant la saison sèche de 1984, dans le sud du pays : le plateau mossi, sec, sans herbes, constellé de cases isolées, où habitent les clans (les Mossi de connaissance pas de villages) s'étend à perte de vue. La terre est grise. Aucune récolte n'a eu lieu cette année-là. Notre voiture roule vers le sud, sur la route qui, de

Ouagadougou, part vers Bobo-dioulasso et la frontière avec la Côte-d'Ivoire. A Boromo, ville marchande située à la limite du pays mossi et du pays malinké, un immense attroupement bloque notre voiture. C'est une manifestation populaire des Comités de défense de la révolution locaux. Au milieu d'un cercle de spectateurs, une troupe de danse d'une centaine de jeunes filles et de garçons chante la révolution et exécute des pas de danse endiablés. Ils portent dans leurs bras tendus la houe mossi pour bien marquer qu'ils chantent la gloire des paysans. Devant le micro : un animateur en blue-jean délavé.

Autour de lui, assis sur des fauteuils amenés du restaurant tout proche, les officiers au béret rouge, le haut-commissaire, les responsables des CDR. Lorsque la danse s'arrête, la voix de l'animateur se lève, passionnée, au débit hâché et en français :

« A bas l'impérialisme ! » La foule : « L'impérialisme à bas » L'animateur : « A bas... les fantoches ! les bourgeois ! les valets locaux ! A bas ! Honneur au peuple ! Gloire au peuple ! Tout le pouvoir au peuple ! La patrie ou la mort- Nous vaincrons ! »

Paroles incantatoires qui sentent bon leur héritage missionnaire. Pourtant l'atmosphère est bon enfant. Les Burkinabé ne sont pas portés sur le dogmatisme ! L'humour affleure partout. Parfois, l'animateur se trompe dans sa litanie. Il dit : « A bas le peuple », tout le monde éclate

interminable bâton de pasteur. Plus loin encore, tout autour de la place, des femmes sont accroupies devant leurs légumes, leurs piments, leurs fruits, offerts aux acheteurs sur de belles nattes dressées à même le sol. Ces marchandes sont parfaitement indifférentes au rituel enflammé qui se célèbre sur la place ! Elles sont même carrément fâchées de ce qu'elles considèrent comme une perturbation du marché. Dans le restaurant ombragé au bord de la grande route, une noce est installée : tout le monde y est convié, même nous, les passants d'un jour. La merveilleuse hospitalité burkinabé ne change pas avec les régimes. Les hommes, les femmes, les enfants – les Bobos, les Djoula, les Peuls, les Senoufo, les Lobis, les Dafing – tout ce peuple bigarré et sympathique où, dans une même chaleur humaine et com-

traditionnelles du pays. La masse paysanne, elle, reste, en attente : elle aime Sankara, le jeune héros sorti de ses rangs, mais elle attend pour voir, gardant, face aux initiatives, aux promesses, une prudente instruite par l'expérience des siècles. Ce qui frappe dans la cérémonie, comme dans toute l'expérience politique burkinabé, c'est la gaieté, la soif de vie, la chaleur humaine, mais aussi la fragilité.

Sankara se refusait à construire un appareil de contrainte. Il refusait la police secrète, la glorification du chef, le parti unique. Même l'Etat lui inspirait de la méfiance. Sankara misait sur le mouvement social, sur la conscience collective en éveil, sur le peuple en marche.

Naïveté ? Peut-être. Mais naïveté lumineuse. Chacun et chacune dans sa lumière se sentait plus digne, plus libre.

Bien sûr, le pouvoir français ne pouvait tolérer cette indépendance, cette parole libre. Son allié dans la sous-région, Félix Houphouët-Boigny, non plus. Ils armèrent, guidèrent la main assassine de Compaoré.

Thomas Sankara disait : « Il ne faut pas vaincre le peuple – mais le convaincre », allant inlassablement de village en village, de ville en ville, discutant, arguant, organisant, réfléchissant. Sankara était un prophète en mouvement.

A la tombée de la nuit du jeudi 15 octobre 1987, dans l'enclos de l'Entente de Ouagadougou, les tueurs abattirent un homme qui, pour des millions d'hommes, incarnait l'espoir d'une vie plus digne, plus juste, plus libre. ■

(1) Cf. Jean Ziegler, *La victoire des vaincus*, édition du Seuil, 1992.

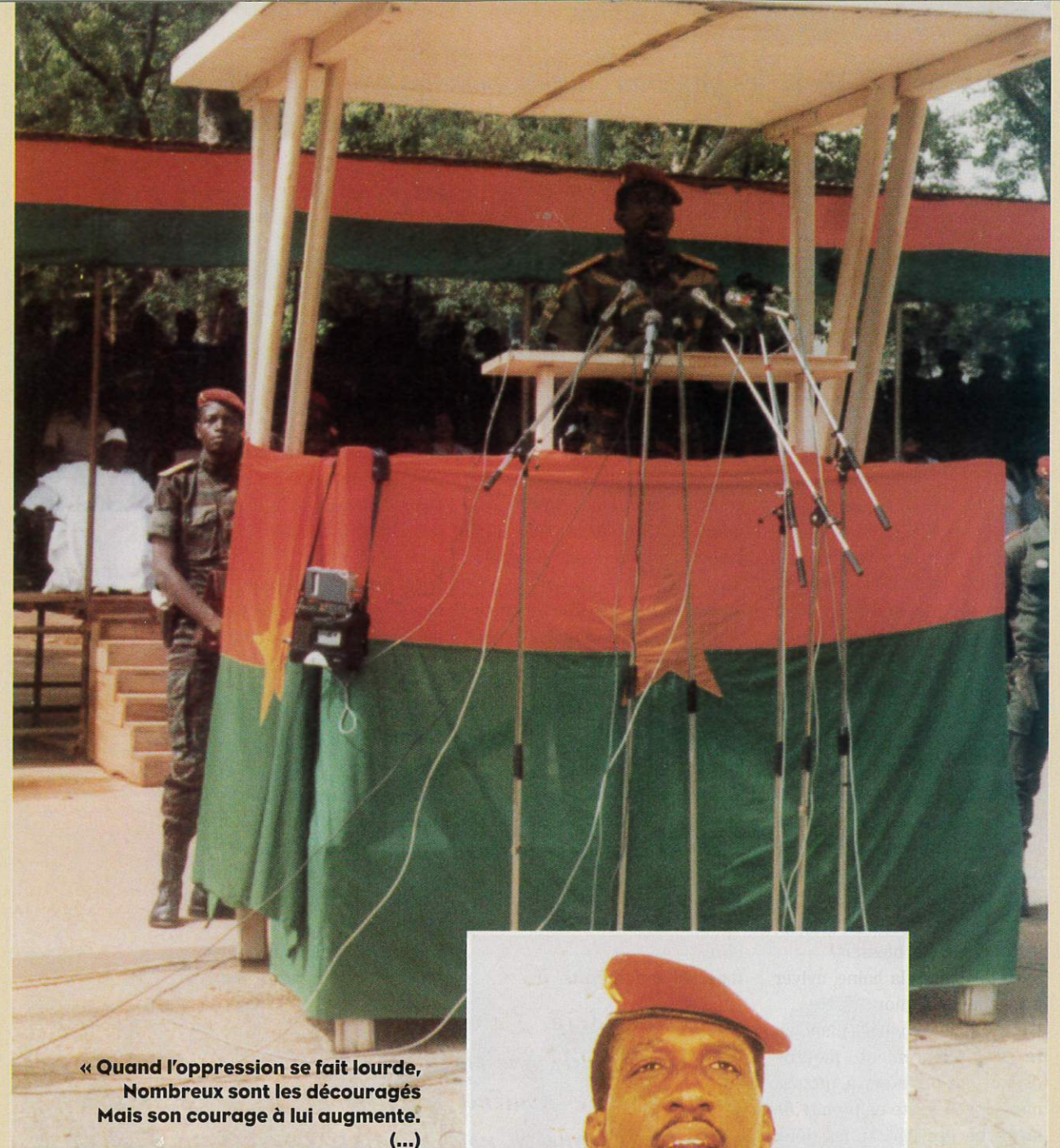
(2) Régis Debray, dans sa préface aux *Carnets de Victor Serge*, Paris, Actes sud, 1985.

La masse paysanne, elle, reste, en attente : elle aime Sankara, le jeune héros sorti de ses rangs, mais elle attend pour voir, gardant, face aux initiatives, aux promesses, une prudente instruite par l'expérience des siècles.

de rire, y compris les responsables – très jeunes pour la plupart. Après chaque applaudissement, l'animateur – telle une star du music-hall (gauchiste) – s'exclame : « Merci camarades ! ».

A quelque distance de la foule bruyante, les vieux dignitaires musulmans – grands gaillards secs et élancés, aux visages graves – suivent attentivement les cérémonies révolutionnaires. Ils échangent à voix basse leurs commentaires, appuyés dignement sur leur

municative, se mêlent les races, les religions, les âges, les métiers, va et vient entre la place poussiéreuse du marché et les vastes jardins du restaurant. La cérémonie de Boromo résume parfaitement toutes les contradictions, toute la fragilité, mais aussi toutes les espérances du présent régime burkinabé : la révolution de 4 août 1983 jouit de l'adhésion enflammée de la jeunesse. Elle rencontre la distance sceptique des vieux dignitaires de toutes les multiples et très riches sociétés



« Quand l'oppression se fait lourde, Nombreux sont les découragés Mais son courage à lui augmente. (...)

**Il organise son combat
Pour quelques sous, pour l'eau du thé.
Pour le pouvoir d'Etat.
Il demande à la propriété :
D'où viens-tu ?
Il demande à chaque idée
Qui sers-tu ?
Là où l'on se tait toujours,
Il parlera.
Là où l'oppression règne et où l'on parle
De destin,
Il citera des noms (...)
Quand on l'expulse, là où il va
Va la révolte. »**

Bertolt Brecht,
Eloge du révolutionnaire
(Edition de l'Arche)





Par Cuy Delbrel

Pour les paysans oubliés, pour les femmes méprisées, pour les jeunes, Thomas Sankara a vécu jusqu'à en mourir.

Ma rencontre avec un homme remarquable

R

encontre avec un homme remarquable. Parti malgré nos recommandations et tes promesses

te précipiter dans un guet-apens que tu savais tendu, tu allais tomber, ce 15 octobre 1987, sous les balles de kalachnikov de tueurs encore anonymes mais parfaitement connus de toi et de nous tous.

Depuis, bien que souvent sollicité comme tu le sais, je n'écris jamais une ligne sur cette tragédie qui est au moins autant la notre que la tienne.

Pouvait-on écrire sans mentir, sans faillir, sans blesser ?

Sans déchaîner la haine, aviver les instincts de mort ?

Dix ans déjà. Le village planétaire s'est bigrement modifié depuis que tu nous a quittés, mais ta voix reste empreinte de la même gravité car les deux questions essentielles que tu nous a laissées en partant demeurent.

Sur la première, celle de ton assassinat, tu le sais, il est encore tôt pour prendre le risque de réveiller les (mauvaises) raisons de trop d'États qui nous sont chers.

Sur la seconde, celle des messages de ta magistrature, l'histoire à déjà répondu. A la demande du FMI et de la Banque Mondiale, presque tous les États de ta chère Afrique ont choisi comme tu le demandais

de se serrer la ceinture, de consommer ce qu'ils savent produire, de faire de la place aux jeunes, aux femmes et aux paysans.

Tu le vois, même tes adversaires d'hier profitent de ton absence pour faire du Sankarisme. Bien sûr, beaucoup ont oublié l'essentiel : lutter contre la corruption et défendre la liberté, apprendre la dignité et rechercher l'équité. Mais il s'agit là de valeurs tellement moins subventionnées par l'aide internationale...

Thomas Sankara parlait comme il vivait, en homme libre.

Il parlait haut et fort.

pour l'homme noir.

Dans l'intégrité et la dignité. La sobriété et le travail.

La solitude.

Il refusait les classements, les blocs, les tiroirs préfabriqués, les statistiques, les diktats d'où qu'ils viennent.

Les théories du communisme et du capitalisme pouvaient l'une et l'autre par certains aspects, le séduire.

Mais que l'un ou l'autre des deux systèmes prétendent domestiquer l'Afrique, ça non. Il le refusait. D'où ses alliances jugées incongrues et ses amitiés incomprises.

D'où la nécessité d'inventer,

Montrer qu'une autre politique

Dix ans déjà. Le village planétaire s'est bigrement modifié depuis que tu nous a quitté, mais ta voix reste empreinte de la même gravité car les deux questions essentielles que tu nous a laissées en partant demeurent.

Parce que l'enfant Thomas avait côtoyé l'injustice et connu l'humiliation, le Président Sankara, n'avait cessé de rechercher la chose juste. L'équité était son horizon, son obsession.

Son comportement n'était pas irréprochable, loin de là, son exigence était absolue, son cynisme bien acéré.

Mais de tous, par son humanisme, il forçait le respect.

Pour les siens, pour l'Afrique,

est possible. Démontrer que l'indépendance n'est pas qu'un mot, que l'asservissement de l'Afrique n'est pas une fatalité, que l'arrogance des puissants se nourrit aussi de nos faiblesses. De nos erreurs. De notre ignorance surtout.

Mon combat, disais-tu, n'a d'autre but que d'obliger l'autre à nous respecter.

Persuader les grands que les petits peuvent aussi apporter à

**Guy Delbrel, Français, était un ami proche de Thomas Sankara*



En octobre 1991, Danielle Mitterrand a accueilli Mariam Sankara dans sa fondation "France Libertés" pour célébrer le souvenir de Thomas Sankara. Ci-dessus, avec Sennen Andriamirado et Guy Delbrel. Ci-dessous, avec Guy Delbrel, Thomas Cakunzi, Augusta Conquiglia, Danielle Mitterrand



Hors-série photos Africa International

l'édifice de la paix et de la connaissance sur la terre.

Ma seule arme, martelais tu toujours : « expliquer et convaincre ». Parfois, à coup de pied au cul et ça faisait mal.

Expliquer que seul un peuple libre, digne et responsabilisé peut affronter le développement économique.

Expliquer au monde que la liberté, la dignité et le courage de « mon » peuple ne menacent en rien l'humanité,

Que l'identité retrouvée de la femme, de l'homme, du jeune et du continent Africain contribuent au contraire à son équilibre.

A son épanouissement.

Je te connus lieutenant, puis capitaine, ministre, premier ministre et chef de l'état.

Nous fîmes un bout de route ensemble. Un grand privilège.

Tu disais que j'étais ton compagnon de lutte, la formule me paraissait naturelle. Évidente. J'en suis encore fier et ému.

Plus qu'un ami, Thomas tu étais une référence.

Tu étais celui qui ose.

Ta magistrature connut naturellement son lot d'erreurs, tu en souffrais comme d'une blessure que tu porterais à vie.

Tu aimais en parler et nous en parlâmes souvent.

Tout comme nous parlâmes de la France, de la Révolution, des insurgés de la Bastille.

De De Gaulle, de Mitterrand et de Chirac. De Diouf, de Rawlings et de Bongo. De Khadafi, l'incompris. De Lumumba et de Nkrumah. De Mandela que tu évoquais avec tant de respect.

De l'Algérie, porteuse d'espoir, de déchirements et de quelques mensonges. De l'Espagne qui te fascinait.

De la révolution confisquée en URSS et dans tout le bloc communiste qui te donnais froid dans le dos, plus encore, disais tu, que le vent glacial de Sibérie.

De l'Afrique écrasée, que tu voulais voir debout.

Cette Afrique que tu refusais de voir écartelée entre le levant et le couchant.

Nous parlâmes du pouvoir, si difficile à conduire,

Des hommes, si faibles pour

épouse, Mariam et de Philippe et Auguste, tes enfants.

Tu me questionna sur ma vie, c'était tellement inhabituel,

Tu voulais tout savoir,

Nous te savions menacé, c'était notre secret. Nous nous séparâmes les yeux rougis et la

Thomas Sankara,

comme tout ce qui est essentiel,

Je t'ai connu par hasard.

Homme de conviction,

tu aimais les mots et choisisais les plus justes

Pour parler de ton pays que tu servais et de tes frères qui souffraient.

Tu exigeais beaucoup des autres et plus encore de toi-même.

Tu étais toujours disponible pour écouter,

Disponible pour entreprendre, inventer, contester.

A ceux qui venaient te parler de famine, de misère,

Tu répondais honneur et bonheur, dignité et travail.

De la caste militaire,

tu avais gardé le costume, la rigueur et le goût de l'effort,

Mais en refusait la force et l'arrogance.

Je te connus simple et révolté et c'est ainsi que tu mourûs.

A tous, tu disais la même chose: la vérité. Ta vérité.

Le bonheur ni le malheur, jamais, n'entamèrent ta détermination.

Toute ta vie, tu sus rester ce que tu étais :

un homme qui doute, un homme qui souffre.

Toute ta vie tu sus le cacher.

Pour ne montrer que ta rage de vaincre, souvent excessive.

Mais tu le faisais avec chaleur, avec émotion, amitié et un immense respect de l'autre.

A cela, je compris que quels que soient tes défauts, tu en revendiquais beaucoup,

Thomas tu étais un chef.

Un grand de ce monde, mais le monde ne le savait pas. — Guy Delbrel

l'exercer. Des progrès de l'humanité, si ambigus. Des amis, si rares.

Nous parlâmes de tout, des nuits entières.

Des nuits étoilées, belles comme la révolte et noires comme la misère léguée par quatre siècles de renoncements et de dominations contre lesquels tu t'insurgeras jusqu'à la fin. Le 29 septembre 1987, 16 jours avant ton assassinat, car disons le c'est fut un, nous eûmes une dernière rencontre.

Tu portais grave. Pour la première fois, tu me parla de ton

gorge nouée.

j'étais d'une tristesse infinie.

En me donnant l'accolade, tu me murmura à l'oreille: « si un jour je dois mourir, ne cherche pas l'identité de la balle qui m'abattrà, elle ne sera que fille de la haine et du pouvoir. C'est peut-être le prix à payer pour que la révolution renaisse débarrassée de toutes nos erreurs ».

J'étais bouleversé, de rage et d'impuissance.

Le 15 octobre 1987, nous cessâmes de parler puisque tu n'étais plus là. Tu n'avais pas 38 ans. ■



Adolescent,
à Bobo-
Dioulasso,
avec un ami



Ernest Nongma Ouedraogo, secrétaire général du Bloc socialiste burkinabé et président du Front sankariste, a connu l'incarcération et la résidence surveillée pour sa fidélité sans faille à l'ancien président du Faso. Il fut son ministre chargé de la sécurité et, à ce titre, dut parfois le protéger contre son gré.

Ernest Nongma Ouedraogo

Sankara refusait les diktats

Propos recueillis par T. Tiego

Pour vous, le Sankarisme, c'est quoi ? une théorie, une pensée ? une doctrine ? ou une idéologie ?

Ernest Nongma Ouedraogo : Peut-être bien un peu de tout cela. C'est une théorie en ce sens que c'est un ensemble d'idées originales qui ont constitué la trame de notre mouvement. C'est aussi une pensée qui rompt avec les méthodes de développement tentées avant le déclenchement de la révolution. Le Sankarisme peut également être considéré comme une doctrine ou une idéologie puisqu'il s'agit des idées politiques économiques et sociales d'un homme. Il est dommage qu'on ne lui ait pas laissé l'opportunité de consigner tout cela quelque part. Néanmoins, une étude appro-

fondie de l'oeuvre de Sankara révèle un tout cohérent auquel on donnera l'appellation qu'il conviendra. C'est ce à quoi nous voulons parvenir quand nous souhaitons des assises sur l'oeuvre de Thomas Sankara.

● **Que reste-t-il du sankarisme aujourd'hui ?**

E.N.O. : Qu'en reste-il ? Mais tout ! Au point de vue de l'idéal, plus que jamais les peuples africains, et particulièrement le peuple burkinabé, sentent le vide créé par la mort de Thomas Sankara. On se rend compte chaque jour mieux que c'est lui qui avait raison. Tenez, par exemple lorsqu'il disait de consommer burkinabé en portant le Faso Danfani; ses successeurs l'ont dénigré après leur forfait du 15 octobre 1987. Les voici aujourd'hui, en train de demander que les Burkinabé con-



somment ce qu'ils produisent.

● **Pourquoi les sankaristes n'arrivent-ils pas à réaliser l'unité ?**

E.N.O. : Les partis politiques se réclament du sankarisme n'ont

pas tous la même perception du sankarisme. Peut-être cela est-il dû au fait qu'il n'existe pas de référence. Au Bloc socialiste Burkinabé, nous disons : seule l'unité par consensus réel est viable. De toutes les façons, pourquoi s'étonner qu'il soit difficile de faire l'unité autour du nom de Sankara ? Pourquoi ne s'étonne-t-on pas du manque d'unité des marxistes, des nkrumaïstes, ou mieux encore des chrétiens et des musulmans alors même que ceux-ci ont la Bible et le Coran pour référence ?

● **Votre fiasco aux dernières législatives, comment l'aviez-vous ressenti ?**

E.N.O. : Vous devez être le seul à considérer le score du B S B comme un fiasco. Nous avons reçu des témoignages de soutien et des messages d'encouragement dont certains sont vraiment élogieux. Pour notre part, nous en sommes fiers, en égard à la magouille monstre qui a présidé à l'organisation des élections, eu égard aux moyens indécents déployés par le pouvoir se maintenir.

A présent, la plupart des Burkinabé regrette à haute voix de s'être laissés corrompre par quelques billets de banque ou quelques tines de riz.

● **Le fait d'être contre tout, le président, le gouvernement, l'Assemblée, ne vous marginalise-t-il pas ? Ne prêchez-vous pas dans un désert ?**

E.N.O. : Nous ne nous sentons pas du tout marginalisés puisqu'à mesure que nous avançons dans le temps, les ralliements se font plus massifs. Nous ne prêchons pas dans le désert du moment que le peuple comprend de mieux en mieux.

● **Les populations ne vivent pas de slogans et d'idéalismes. Qu'est-ce que vous proposez concrètement ?**

E.N.O. : Ce que nous proposons n'est pas du tout une chimère.

C'est du concret. Ceux à qui nous nous adressons sont des contemporains de Sankara, qui l'ont vu à l'oeuvre, qui l'ont entendu et apprécié. Ce sont les

dévaluation, expliquez-nous comment ?

E.N.O. : Sankara n'était pas homme à accepter ce genre de diktat. Vous savez qu'il avait



méthodes de gestion de la chose publique, les voies et moyens de développement expérimentés par Sankara que nous proposons au peuple.

● **Que voulez-vous aujourd'hui : une révolution ou un changement de mentalités ?**

E.N.O. : Comment imaginez-vous une révolution sans changement de mentalités et vice-

refusé le chantage du FMI et de la Banque Mondiale qui voulaient le contraindre à conduire le Burkina dans un PAS. Il l'avait rejeté et gérât correctement les ressources du pays. Mais lorsque vous avez détourné les derniers publics pour aller les cacher en Europe ou en Amérique, que les bailleurs de fonds voient comment vous soignez votre

Sankara avec un autre E. Ouedraogo, ancien chef des CDR, qui sera éliminé à la grenade par un tueur sur une route en dehors de Ouaga sous le régime de Blaise Compaoré. Sankara portait le survêtement rouge de la photo au moment de sa mort.

Comment imaginer une révolution sans changement de mentalité ?

versa ? Nous voulons reprendre l'oeuvre de Thomas Sankara là où elle a été interrompue à la date du 15 octobre 1987.

● **Croyez-vous la population acquise au Sankarisme ?**

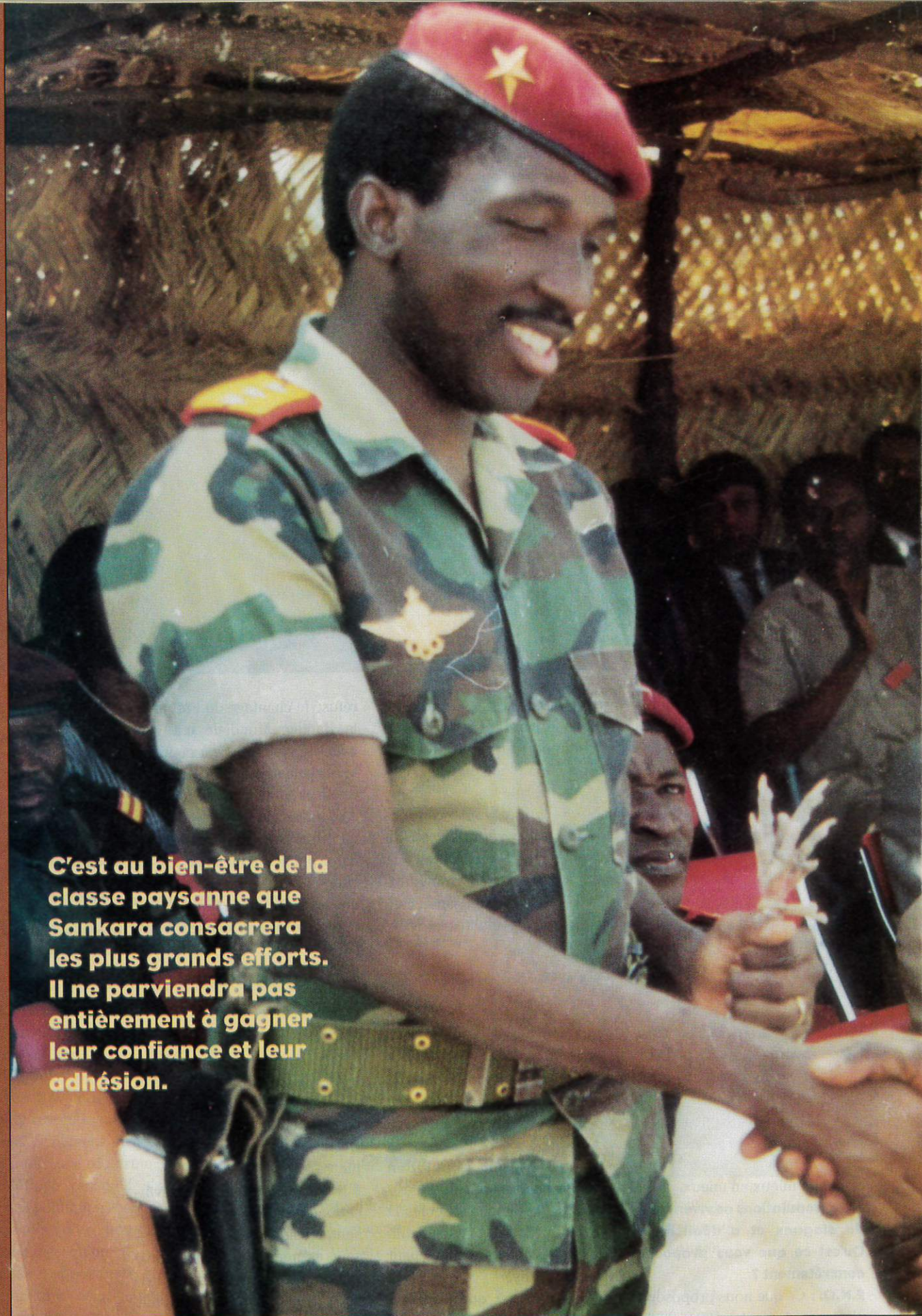
E.N.O. : Absolument ! seules la corruption et les menaces utilisées par le pouvoir l'empêchent de s'extérioriser.

● **Vous affirmez que Sankara n'aurait jamais accepté la**

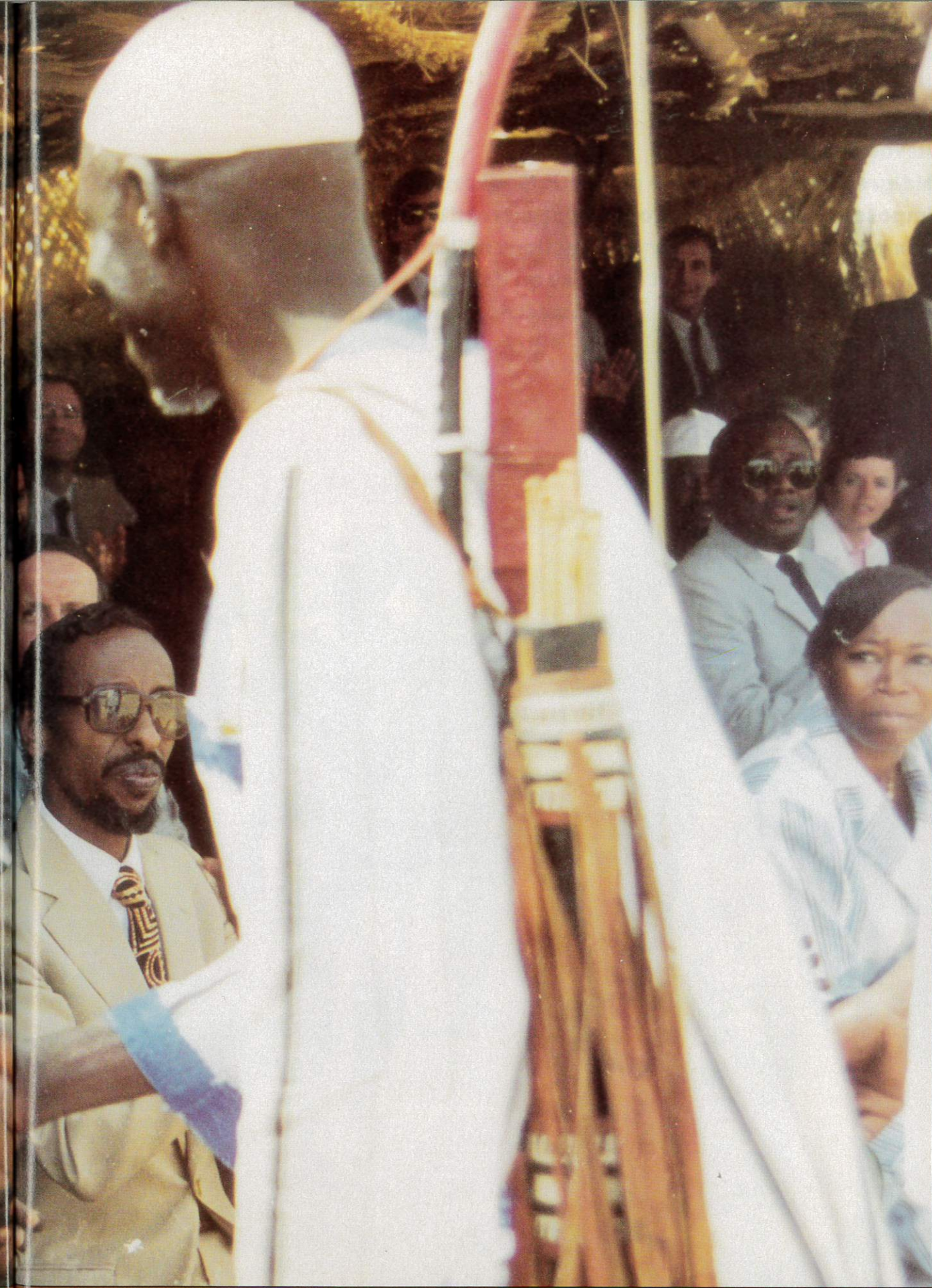
peuple, ils ont raison sur vous et peuvent vous contraindre à subir tous leurs desiderata.

● **Etes-vous confiant en l'avenir ?**

E.N.O. : Absolument ! Les civilisations éclosent et s'épanouissent, ensuite elles s'évanouissent et meurent. A plus forte raison les régimes politiques. Nous sommes tout-à-fait confiants. ■



C'est au bien-être de la classe paysanne que Sankara consacrera les plus grands efforts. Il ne parviendra pas entièrement à gagner leur confiance et leur adhésion.



Revue des troupes.

Malgré l'absence de signe distinctif, Sankara est un chef né qui impose le respect à ses troupes par sa rectitude morale et sa compétence reconnue sur les questions militaires. C'est un homme qui dit ce qu'il fait et fait ce qu'il dit. Jusqu'au bout et contrairement à ses pairs, il refusera de monter en grade pour rester le «Capitaine».



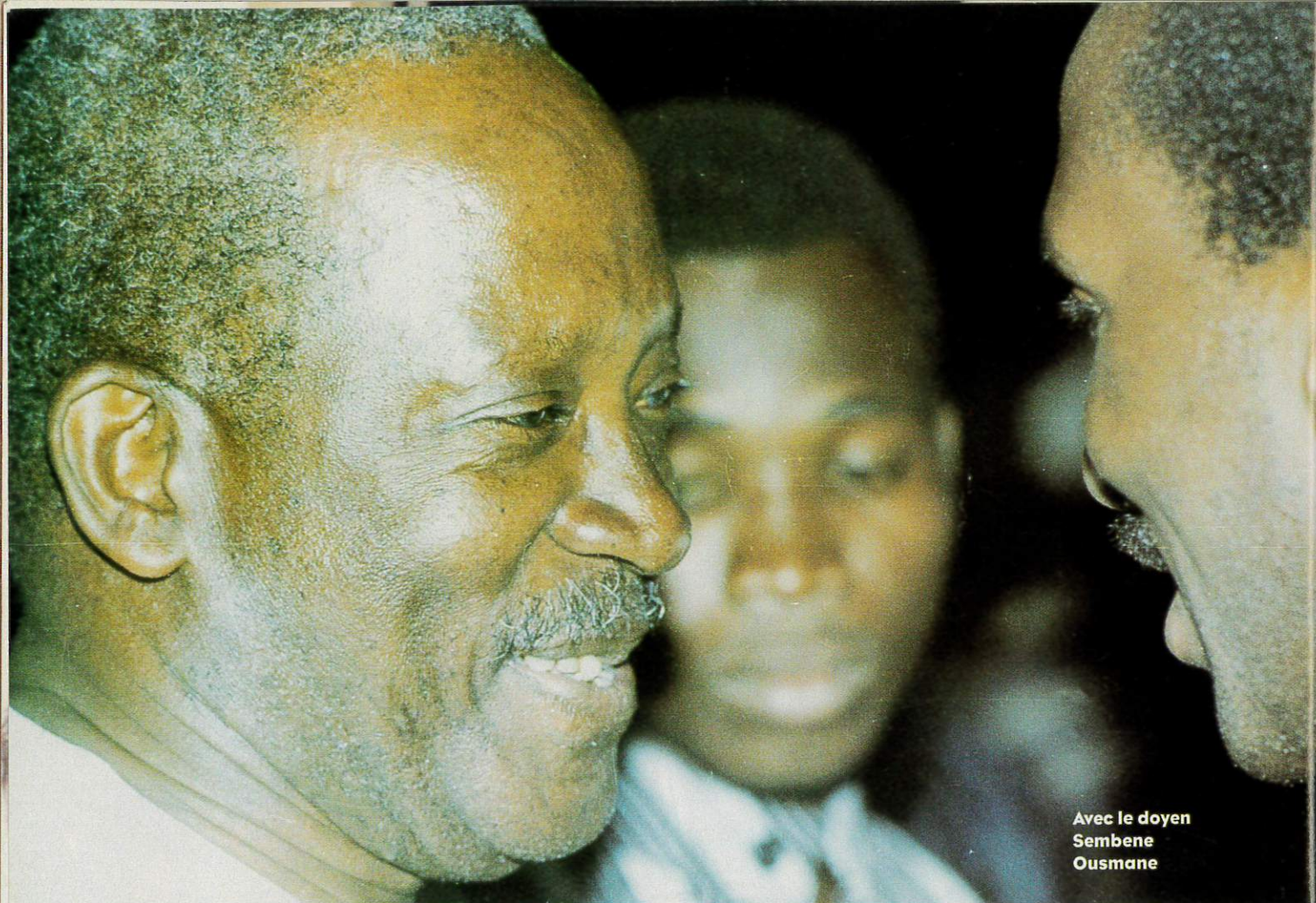
Sankara, son aide de camp, le pilote Etienne Zongo (à sa droite) et à l'extrême gauche sur la photo, Blaise Compaoré



Sous Sankara, Ouagadougou était devenu la capitale africaine de la culture. Le Fespaco, Festival du cinéma, a connu un engouement particulier, attirant les Afro-Américains et toute la diaspora noire. Le projet d'un Institut des peuples noirs y vit le jour, mais fut abandonné par ses successeurs. Sur la photo, entre autres : Le joueur de Kora Fode Camara, Miriam Makeba (également en médaillon), Antoinette Konan, Nayanka Bell, Mpongo Love, Tshala Mwana...



Brochette de stars au féminin



Avec le doyen
Sembene
Ousmane

Tom' Sank' et les cinéastes : une histoire d'amour

Une relation particulièrement forte s'était développée entre le président du Faso et le monde du cinéma noir et africain. Fondé bien avant lui, le Festival panafricain du cinéma à Ouagadougou (Fespaco) s'est réellement envolé sous Thomas Sankara. Pendant deux semaines, la capitale burkinabé vivait au rythme de l'imagination, du débat et de l'optimisme. Sankara, chaleureux et communicatif par nature, se trouvait particulièrement à l'aise au milieu de ceux qui défendaient une certaine image de l'Afrique. Une image positive et valorisante, riche et aux mille facettes. Il assistait sans cérémonie aux projections et se gardait ensuite de faire connaître son avis sur les films en compétition. On a pu savoir, néan-

moins, qu'il avait beaucoup aimé en 1987 le tout premier long métrage du Malien Cheick Oumar Cissoko, *Nyamanton* (La leçon des ordures). Sa grande année fut la dernière: 1987. Sous son impulsion, le Burkina Faso est devenu un vivier de réalisateurs dont certains jouissent d'une renommée internationale, comme Idrissa Ouédraogo et Gaston Kaboré. Sankara a particulièrement su attirer la diaspora noire. Du Brésil, des Etats-Unis ou des Antilles, on a vu arriver des personnalités du monde culturel qui gardent à jamais dans leur cœur le souvenir de jours heureux à Ouagadougou. Pour sceller les liens entre l'Afrique et sa diaspora, un Institut des Peuples noirs aurait dû voir le jour. Les rafales de mitraillettes

du 15 octobre 1987 ne lui en ont pas laissé le temps. Le monde du cinéma a été pétrifié par l'annonce de sa mort; dégoûtés et indignés, beaucoup se sont abstenus de toute participation au Fespaco qui, pendant les années qui ont suivi, a vu sa survie menacée. Le choc était profond même au-delà des mers. Puis il s'est dégagé un consensus: Sankara n'aurait jamais souhaité la fin du plus grand événement culturel du continent. Les cinéastes se sont donc résolus à y participer, partant du principe, comme l'a exprimé le réalisateur sénégalais Moussa Sene Absa, que le festival de Cannes a survécu à des dizaines de régimes en France et que c'était de leur devoir de perpétuer cette œuvre africaine...

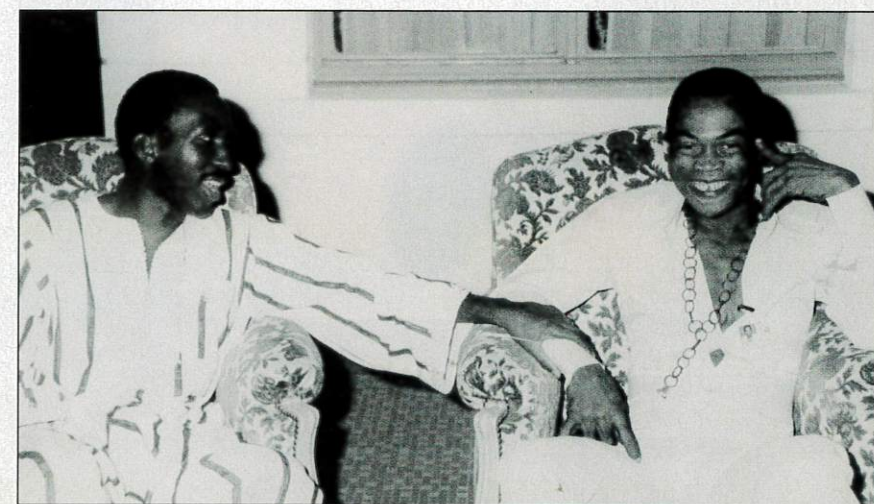


Avec l'autre doyen
Tahar Cheriaa

*Fondé bien avant
Sankara, le
Fespaco va
renforcer avec lui
sa dimension
internationale et
acquérir un éclat
inoubliable.*

A Ouagadougou, depuis, des films en hommage à Sankara, comme celui du Congolais (ex-Zairois) Balufu Bakupa Kayinda, sont régulièrement projetés au Fespaco. ■

Deux pionniers. Avec Fela Anikulapo Kuti, lors du même Fespaco. Entre les deux hommes, ce fut le coup de foudre. Fela est mort cette année à Lagos





Le président mélomane

Sankara jouait de la guitare et n'hésitait pas à la sortir quand survenait un coup de « spleen ». Depuis sa mort, plusieurs chansons lui ont été dédiées par des artistes de différentes origines,

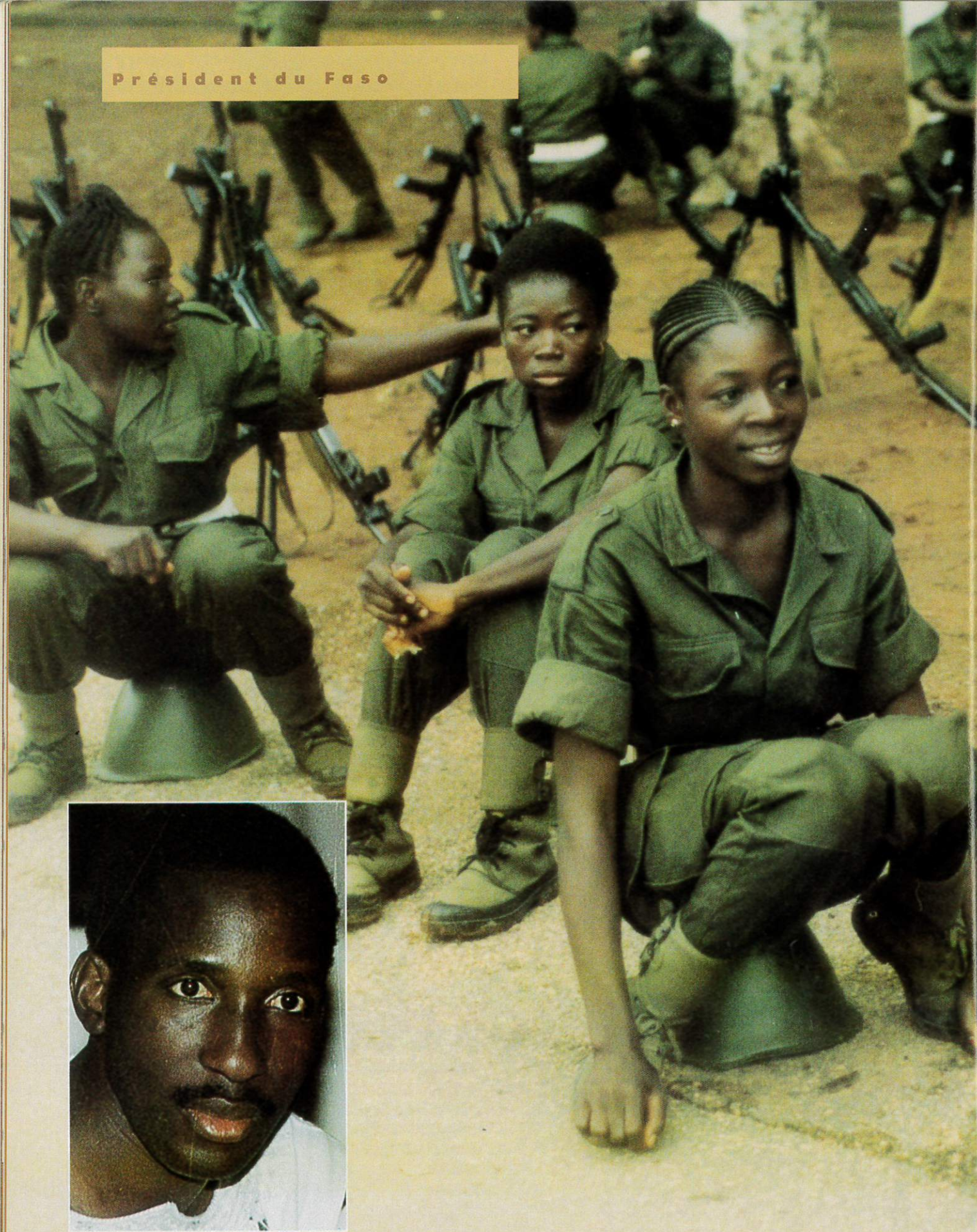
notamment de l'ex-Zaïre, du Cameroun, du Gabon, de Centrafrique, de Côte d'Ivoire, du Congo, d'Afrique du Sud, du Mozambique, du Zimbabwe, d'Angola, du Sénégal, du Tchad,

du Mali, de Martinique, de Guadeloupe, des Etats-Unis...

Des concerts du souvenir sont également organisés en hommage au leader burkinabé. Sans fausse note...

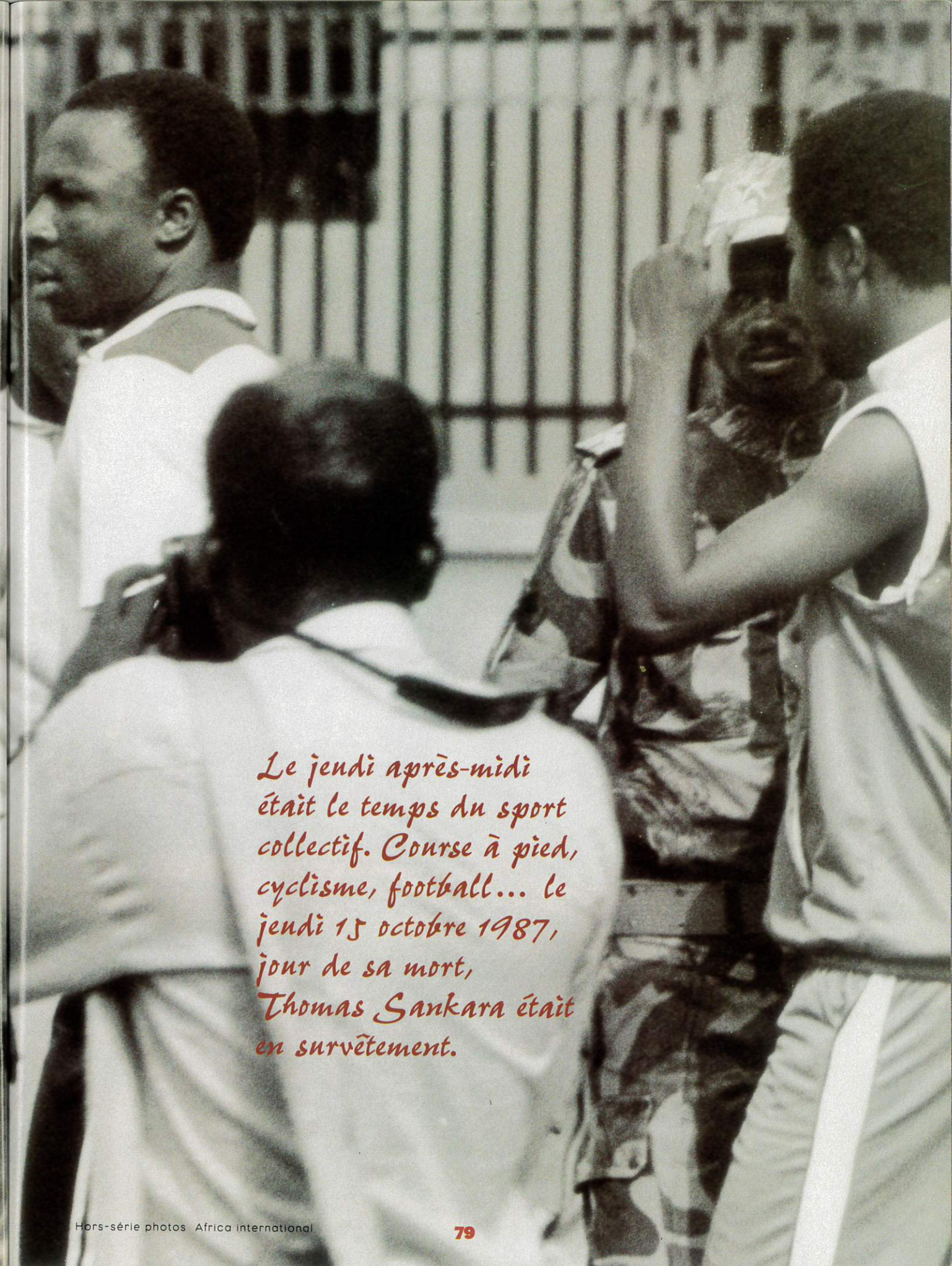


Avec ses invitées, Thomas Sankara improvise un mini-concert avec un Joueur de kora, des chanteuses célèbres et lui-même à la guitare. Miriam Makeba a confié qu'elle gardait cet instant précieusement gravé dans sa mémoire.

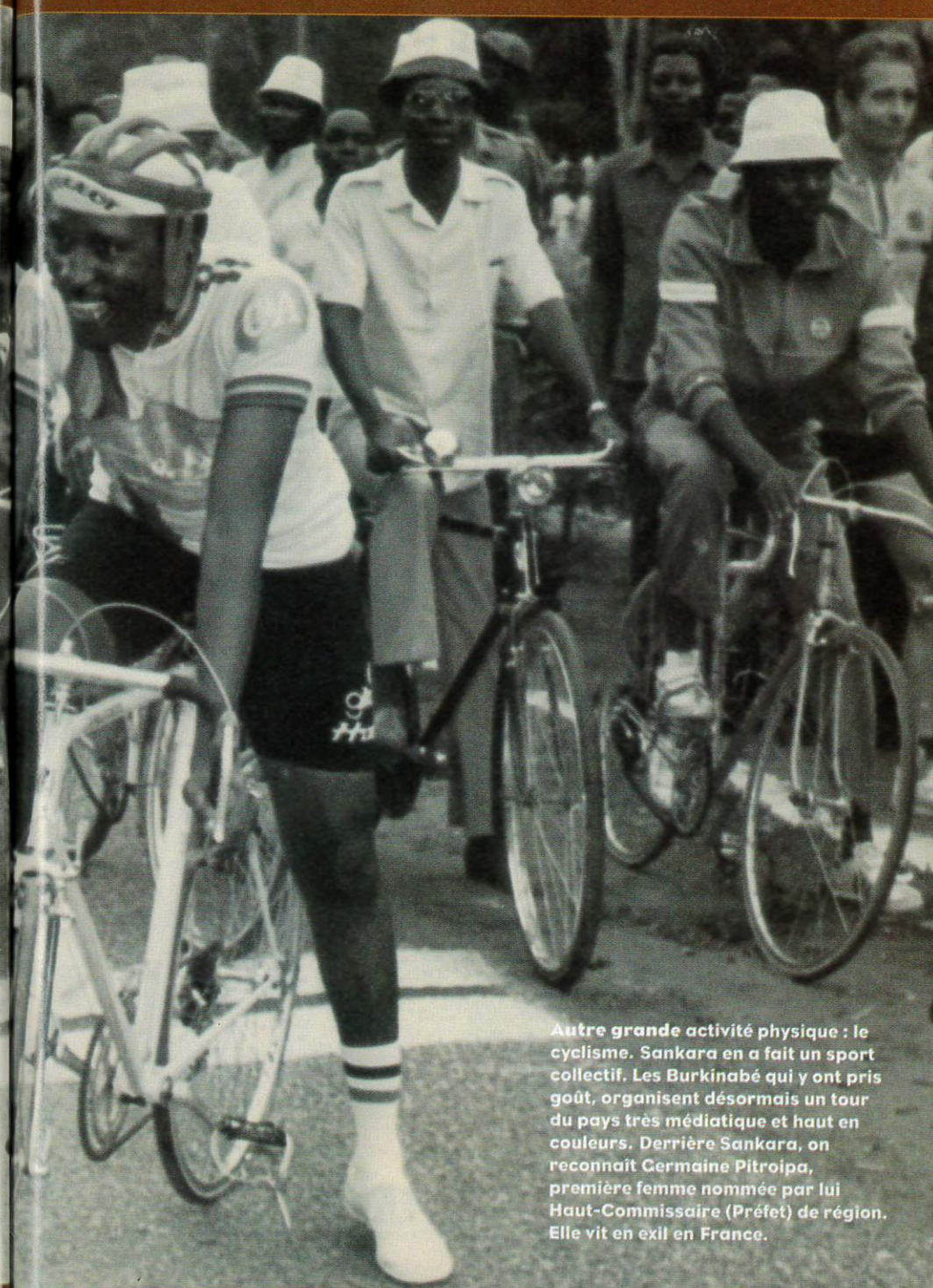


Service militaire pour les filles. Considérées comme aptes aux mêmes tâches que leurs compatriotes masculins, les femmes burkinabé étaient au cœur des préoccupations de Thomas Sankara qui a beaucoup été marqué par sa mère Marguerite. Il fut le premier à leur confier des ministères «sérieux». Lors de la journée mondiale des femmes le 8 mars 1987, Sankara a prononcé un de ses plus beaux discours sur leur rôle.





*Le jeudi après-midi
était le temps du sport
collectif. Course à pied,
cyclisme, football... le
jeudi 15 octobre 1987,
jour de sa mort,
Thomas Sankara était
en survêtement.*

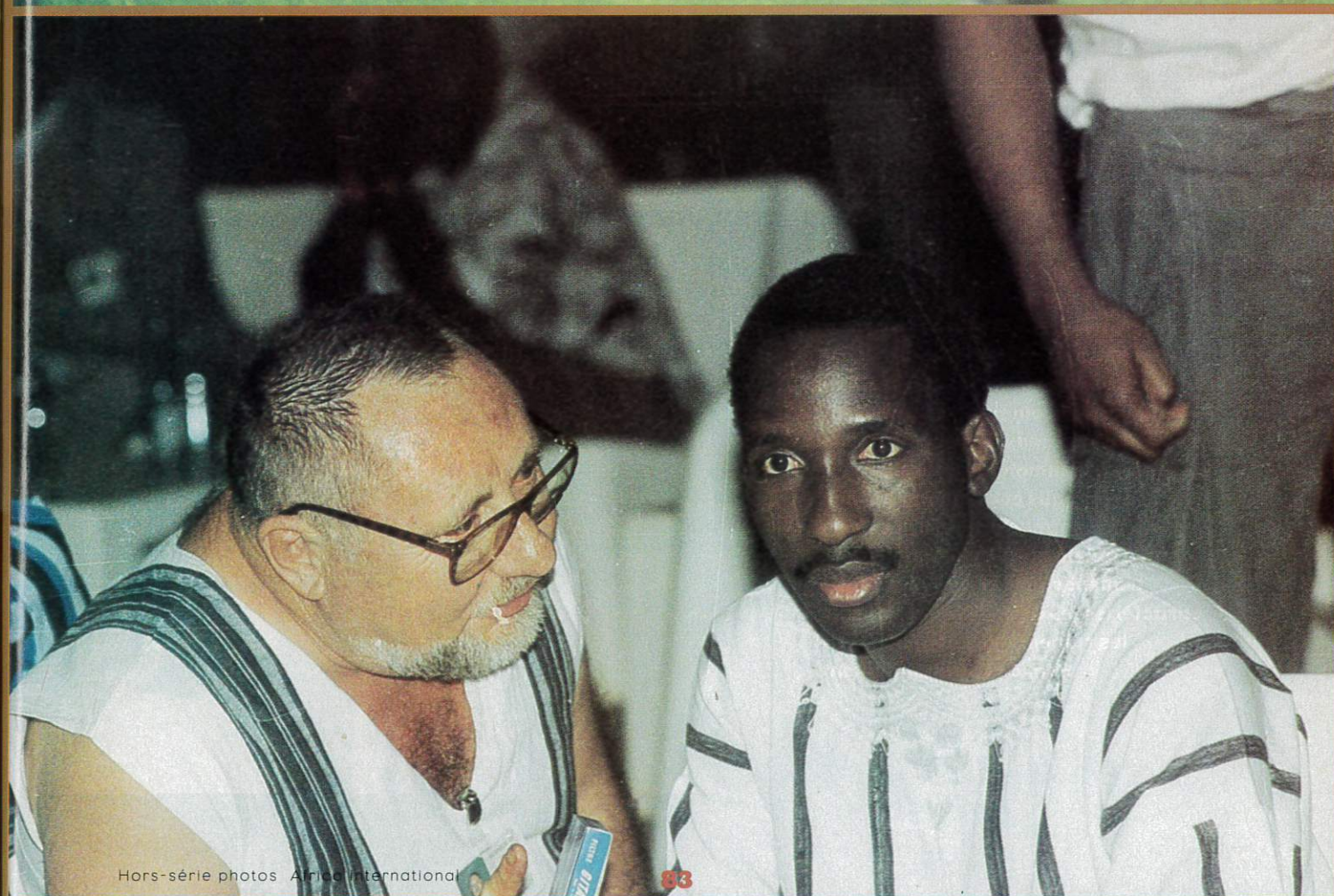


Autre grande activité physique : le cyclisme. Sankara en a fait un sport collectif. Les Burkinabé qui y ont pris goût, organisent désormais un tour du pays très médiatique et haut en couleurs. Derrière Sankara, on reconnaît Germaine Pitroipa, première femme nommée par lui Haut-Commissaire (Préfet) de région. Elle vit en exil en France.



Le Congolais Jean-Claude Ganga, ancien responsable de la Confédération africaine du football (à la gauche de Sankara) a arbitré un match entre ministres et autres responsables burkinabé. Un grand moment...

De passage à Ouaga, plusieurs personnalités étaient invitées à prendre part aux activités sportives



Le climat devient tendu



Militaire jusqu'au bout, Thomas Sankara aimait la vie et la discipline de l'armée qui formait à la rigueur et au dépassement de soi. Il n'aurait jamais troqué son uniforme contre un costume civil, comme son successeur. Parce qu'il se considérait comme «en mission commandée pour mettre le pays sur les rails et gagner la bataille du développement». Sur ces deux photos qui datent de septembre 1987, transparait le climat lourd qui a caractérisé les derniers mois, lorsque les rumeurs de complot contre Sankara se multipliaient.



L'homme condamné.
Le 2 octobre à Tenkodogo, Sankara, parfaitement informé de ce qui se tramait contre lui, serre les poings. Mais sa décision est irrévocable: jamais il n'agira contre son «meilleur ami» Blaise Compaoré et ses partisans. Il préférera mourir.



Avec la France, des relations turbulentes

Peu après sa prise de pouvoir en août 1983, Thomas Sankara négocie un nouvel accord de coopération avec la France et demande que les textes classiques, que l'on utilisait, à quelques différences

près, à travers toute l'Afrique francophone, soient modifiés pour parler d'«assistance mutuelle». Si son pays ne pouvait pas faire de dons matériels à la France, on pouvait considérer les immigrés africains qui balayent les rues de Paris pour des salaires de misères comme des "coopérants"...

Quand la France coupa toute aide au Burkina, le pays ne s'effondra pas, comme certains le prédisaient, parce que Sankara appliquait sa politique d'"apprentissage de l'autonomie".

Les problèmes avec la France avaient commencé lorsque Sankara était le Premier minis-

tre de Jean-Baptiste Ouédraogo, le dernier président de la "Haute-Volta". A la mi-mai 1983, plusieurs "coïncidences" ne manquent pas d'être relevées. C'est sous la pression populaire que le président de l'époque avait été contraint de nommer Sankara chef de son gouvernement. Contre l'avis de certains "réseaux" français qui faisaient courir le bruit rédhibitoire que Sankara s'entourait de "conseillers libyens"... Comme par hasard, des manœuvres militaires conjointes

franco-togolaises se déroulent à la frontière. Au même moment, le 15 mai, Guy Penne, conseiller de Mitterrand pour les affaires africaines, est en visite à Ouagadougou. Et le jour de son arrivée, la présidence a fermement conseillé aux journalistes de ne pas rendre à l'aéroport... Dans la soirée du 16, raconte notre confrère Sennen Andriamirado, le Premier ministre joue au père de famille, après avoir avalé sa bouillie de mil, et discute avec Mariam. Il ne dormira pas longtemps ce

soir-là : vers 4 heures du matin, un commando le "cueille" chez lui et le conduit en détention. Ses camarades Henri Zongo et Jean-Baptiste Lingani subissent le même sort. Seul Blaise Compaoré échappe de justesse à l'arrestation. Guy Penne est en ville. En l'honneur du "Monsieur Afrique" de Paris, l'ambassadeur de France offre une réception à l'hôtel Silmande. Guy Penne a l'air parfaitement à l'aise et passe d'un groupe d'invités à l'autre avec des grands sourires ... Des journa-



Visite officielle de François Mitterrand en 1986 à Ouaga. Si Sankara lui exprime ouvertement des critiques virulentes, il ne lui en organise pas moins un accueil très protocolaire. Tenue d'apparat et banquet officiel. A la table d'honneur, de droite à gauche; Ernest Nongma Ouédraogo, ministre de l'Intérieur; Michel Aurillac, ministre français de la Coopération, Chantal Compaoré, future première dame, Blaise Compaoré, Danielle Mitterrand, Thomas Sankara, François Mitterrand.

listes "voltaïques" soutiendront l'avoir entendu dire à leur adresse: « Messieurs, vous venez de vivre un moment historique pour la Haute-Volta. » Et de lever son verre. Guy Penne niera toujours avoir proféré une telle énormité le jour de l'arresta-

tion de l'homme le plus populaire de Ouagadougou. Cette phrase, Sankara lui-même la commentera ainsi: « On peut effectivement en conclure que des éléments français ont participé à ce qui fut considéré comme une giflette par le peuple voltaïque. M. Guy Penne avait d'ailleurs contacté des journalistes français pour leur dire qu'on allait régler son compte au capitaine Sankara »... Guy Penne est considéré comme l'un des acteurs proches de la chute brutale de Sankara, quatre ans plus tard.

Si les réseaux élyséens s'acharnent contre le révolutionnaire de Ouagadougou, Sankara a toute la sympathie de Danielle Mitterrand, épouse du chef d'Etat français. Militante tiers-mondiste, hostile

aux manifestations crapuleuses de la "raison d'Etat", elle est sensible au pragmatisme de son action envers les zones rurales, les femmes et les jeunes. Elle apprécie aussi la chaleur et l'enthousiasme qui se dégage de ce jeune leader nationaliste. En visite avec son époux présidentiel en 1986, elle écoutera avec un sourire approbateur les reproches virulents que Sankara adressera à Mitterrand concernant sa politique de compromission avec l'apartheid. Mais Danielle reviendra seule, l'année suivante, pour le Fespaco et, une fois Sankara assassiné, s'impliquera personnellement pour faire sortir sa veuve Mariam du pays car les hommes de Compaoré la persécutaient. ■





Entre les deux premières dames naît une grande sympathie

Danielle Mitterrand rencontre Mariam Sankara lors de la visite officielle du président français à Ouagadougou en novembre 1986. Présidente de France-Libertés, Danielle Mitterrand

ouvrira les portes de sa fondation à Paris pour une cérémonie commémorative de Sankara, à la demande de l'Association internationale Thomas Sankara et en présence de Mariam



Mariam Sankara accompagne Danielle Mitterrand pour la visite d'un hôpital à Ouaga. Derrière elle, le visage partiellement caché, Jean-Christophe Mitterrand, fils du président français et conseiller aux Affaires africaines. A g. l'ambassadeur de France et son épouse.

Première dame du Burkina

Mariam Sankara, née Sermé, a longtemps continué à exercer sa fonction à la Compagnie bur-

kinabé des chargeurs, une entreprise privée où elle gagnait plus que son mari. Détestant autant le luxe et les mondanités que le président, elle se rendait à son travail, faisait ses courses ou allait à la messe – elle s'est

convertie à la religion catholique de son époux en 1984 – dans une vieille voiture japonaise qui ne démarrait que poussée par des passants. Belle femme ayant les pieds sur terre, Mariam était peut-être moins

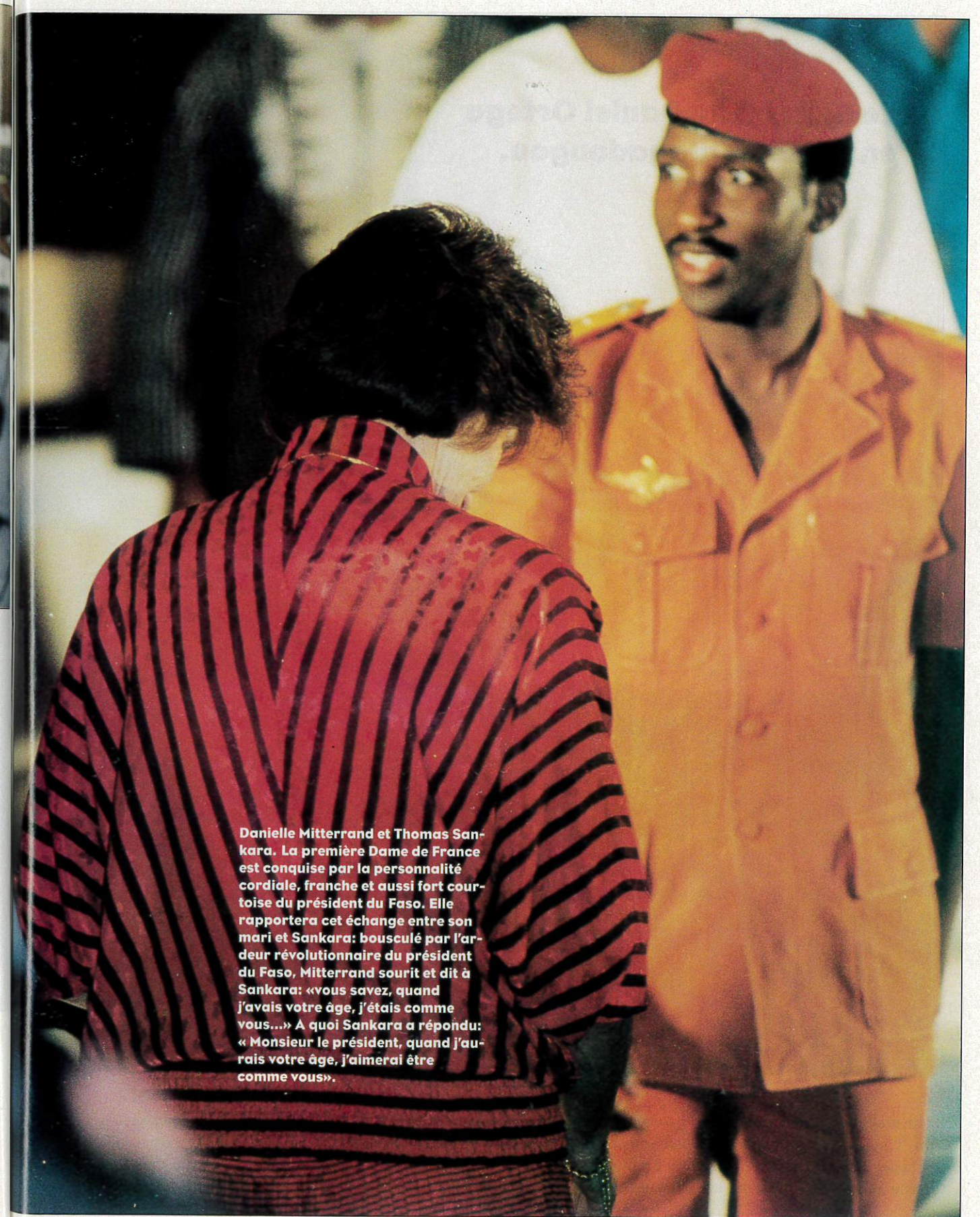


idéaliste que son mari, mais partageait son souhait d'animer une révolution prônant l'intégrité morale et l'amour de l'intérêt public. Elle devait être nommée, en 1986, directrice générale de sa société. Elle avait, de l'avis général, la compétence et l'expérience nécessaires. Mais Sankara n'a pas voulu de cette promotion pour ne pas se faire suspecter de népotisme et, partageant son point de vue, elle l'a soutenu.

A Ouagadougou, une autre femme est réputée entretenir de très mauvais rapports avec Thomas Sankara ; il s'agit de l'épouse de son second, Chantal Compaoré, née Terrasson de Fougère. Métisse originaire de Bobo-Dioulasso, elle brave manifestement la consigne de « consommer burkinabé ».

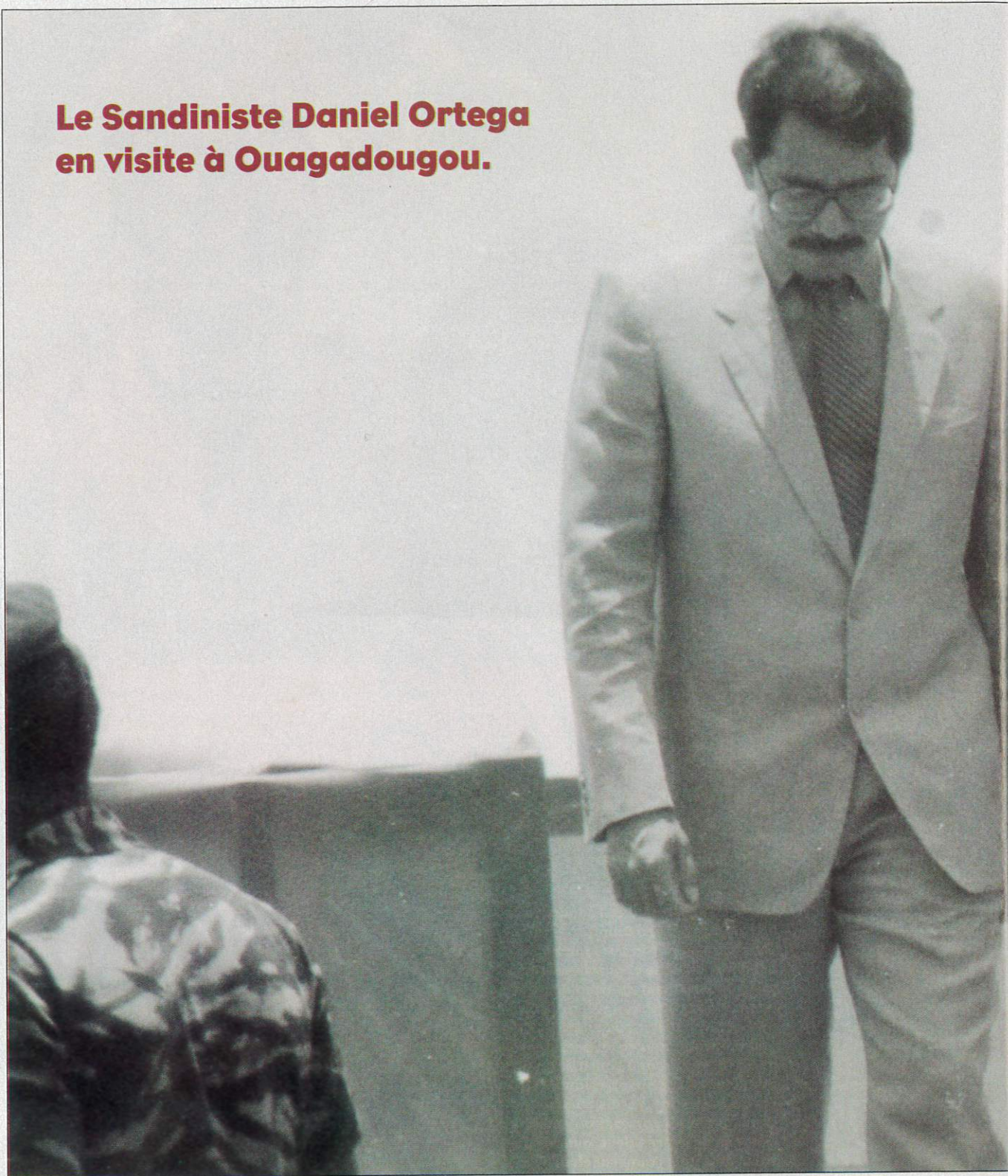
« Jusqu'à la rencontre avec sa future femme, écrit Bruno Jaffré, *Blaise Compaoré venait déjeuner tous les jours chez les Sankara et semblait épouser les habitudes de simplicité en vigueur dans le foyer: consommation de bouillie et de soda (Sankara ne buvait pas d'alcool), peu de viande, nourriture simple.* » Chantal Terrasson faisait partie du protocole d'Etat ivoirien lorsqu'elle fut présentée à Blaise au cours d'une réception à l'ambassade du Burkina à Abidjan. Les usages d'opulence en cours dans la bourgeoisie ivoirienne tranchaient avec l'austérité affichée des dirigeants politiques burkinabé. Blaise Compaoré modifie peu à peu son comportement. Mme Compaoré se plaint de son côté

de ne pas être bien acceptée, ce dont se défend le couple Sankara. Elle ne manque d'ailleurs pas de se vanter des véritables penchants de son mari pour les bonnes choses de la vie. Ce qui étonne ceux qui croyaient connaître Blaise... De plus, Mme Compaoré est présentée comme une proche de la famille du président Houphouët-Boigny, alors que ce dernier est l'un des dirigeants de la région les plus farouchement opposés à la révolution burkinabé. Des contradictions qui joueront leur rôle. Les efforts de Thomas Sankara pour détendre les relations resteront vains. Sans doute pour des raisons aujourd'hui évidentes : Mme Chantal Compaoré n'hésitait pas à exprimer tout haut des ambitions pour son mari... ■



Danielle Mitterrand et Thomas Sankara. La première Dame de France est conquise par la personnalité cordiale, franche et aussi fort courtoise du président du Faso. Elle rapportera cet échange entre son mari et Sankara: bousculé par l'ardeur révolutionnaire du président du Faso, Mitterrand sourit et dit à Sankara: «vous savez, quand j'avais votre âge, j'étais comme vous...» A quoi Sankara a répondu: « Monsieur le président, quand j'aurais votre âge, j'aimerais être comme vous ».

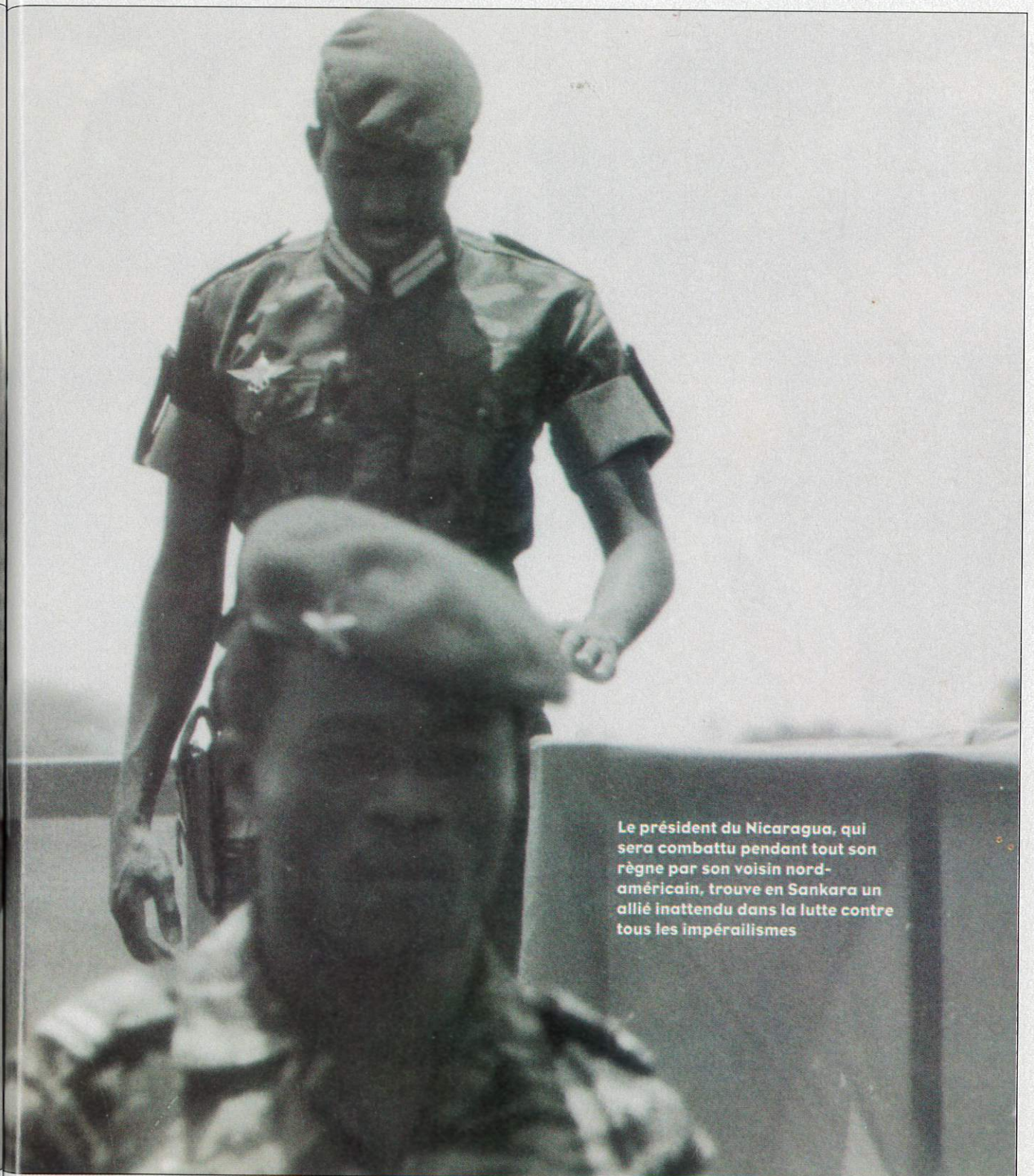
Le Sandiniste Daniel Ortega en visite à Ouagadougou.



En novembre 1986, en réponse à l'invitation du président Daniel Ortega, Sankara se rend au Nicaragua et prend la

parole à Managua pour le 25^e anniversaire de la fondation du Front sandiniste de libération nationale et le 10^e anniver-

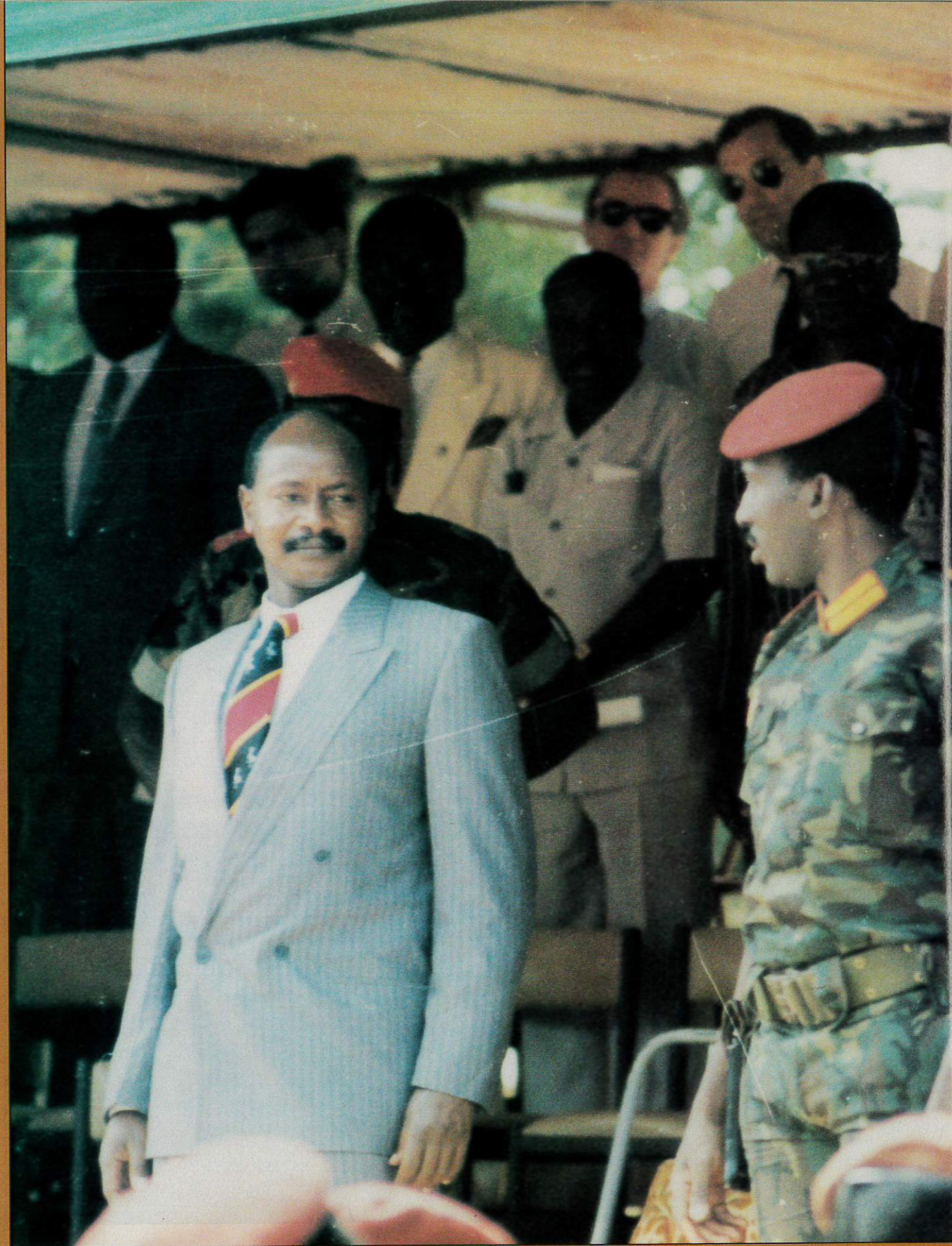
saire de la mort au combat de son principal fondateur Carlos Fonseca. Sankara parle au nom des 180



Le président du Nicaragua, qui sera combattu pendant tout son règne par son voisin nord-américain, trouve en Sankara un allié inattendu dans la lutte contre tous les impérialismes

délégations étrangères présentes. La foule, composée de plusieurs dizaines de milliers de personnes, lui fait une ova-

tion gigantesque. Aujourd'hui encore, les Nicaraguayens s'en souviennent.



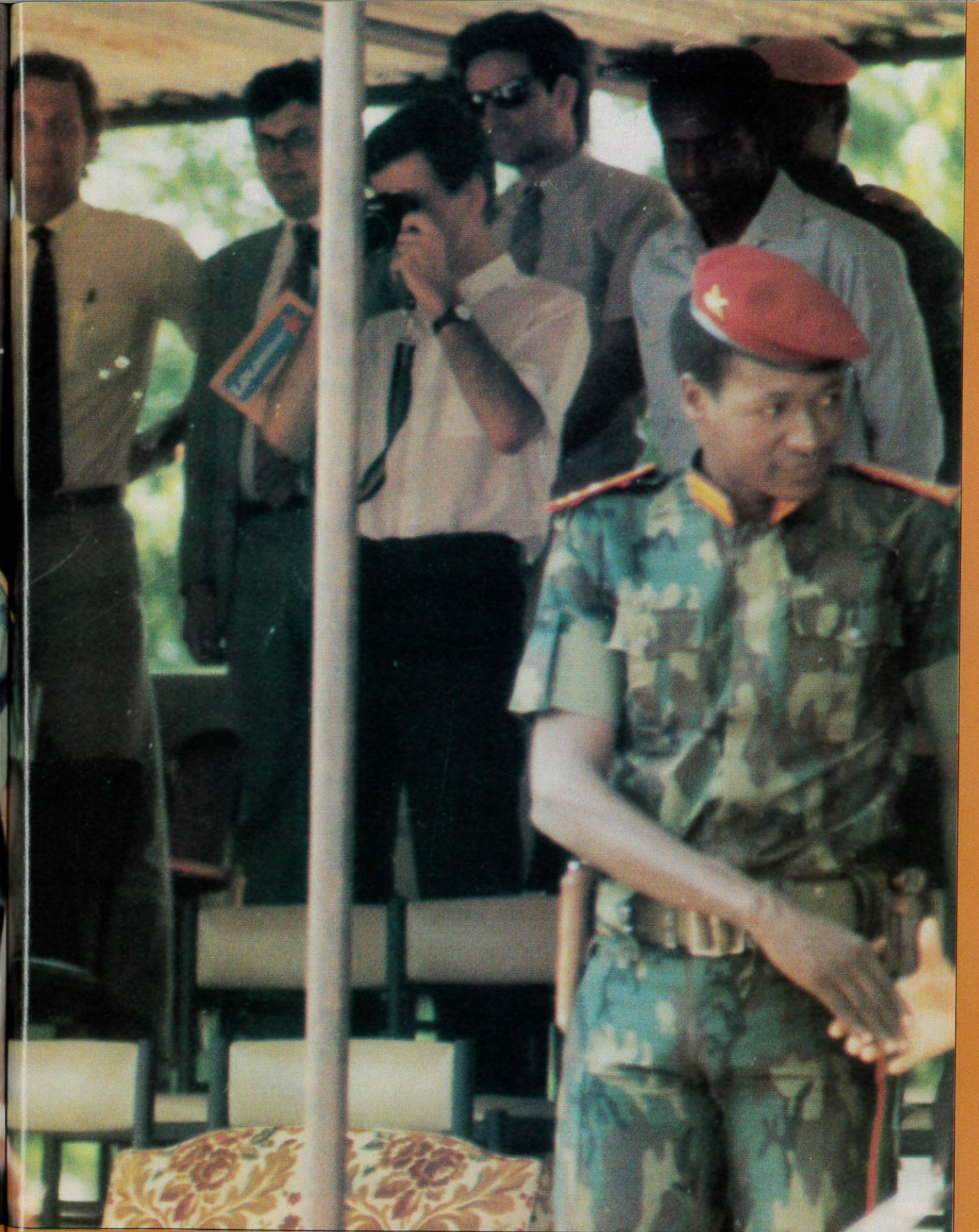
Peu après son accession au pouvoir en janvier 1986, l'Ougandais Yoweri Museveni qui, de son maquis,



a entendu parler d'un jeune révolutionnaire ouest-africain lui rend visite. Ils sympathisent.



Peu après son accession au pouvoir en janvier 1986, l'Ougandais Yoweri Museveni qui, de son maquis,



a entendu parler d'un jeune révolutionnaire ouest-africain lui rend visite. Ils sympathisent.

Rawlings & Sankara : le binôme de choc



Les deux hommes ne pouvaient que s'entendre. Tous deux militaires formés à l'école de la rigueur, nourrissant pour leurs pays respectifs les plus hautes ambitions, ils ont formé jus-

qu'au bout un pôle de pouvoir régional pour pousser aux changements et bousculer les servitudes. Ils ont fait ainsi bloc contre la Libye et ses fausses promesses et tenu des posi-

tions communes sur plusieurs dossiers stratégiques.

A Accra, le rond-point central s'appelle «Captain Sankara Circle» et plusieurs proches du président défunt sont réfugiés



au Ghana. C'est à la suite de fortes pressions que Jerry J. Rawlings s'est rendu en 1997 à Ouaga: le régime de Blaise Compaoré menaçait de cou-

per l'approvisionnement en eau et fourni par un barrage hydraulique situé au Burkina...

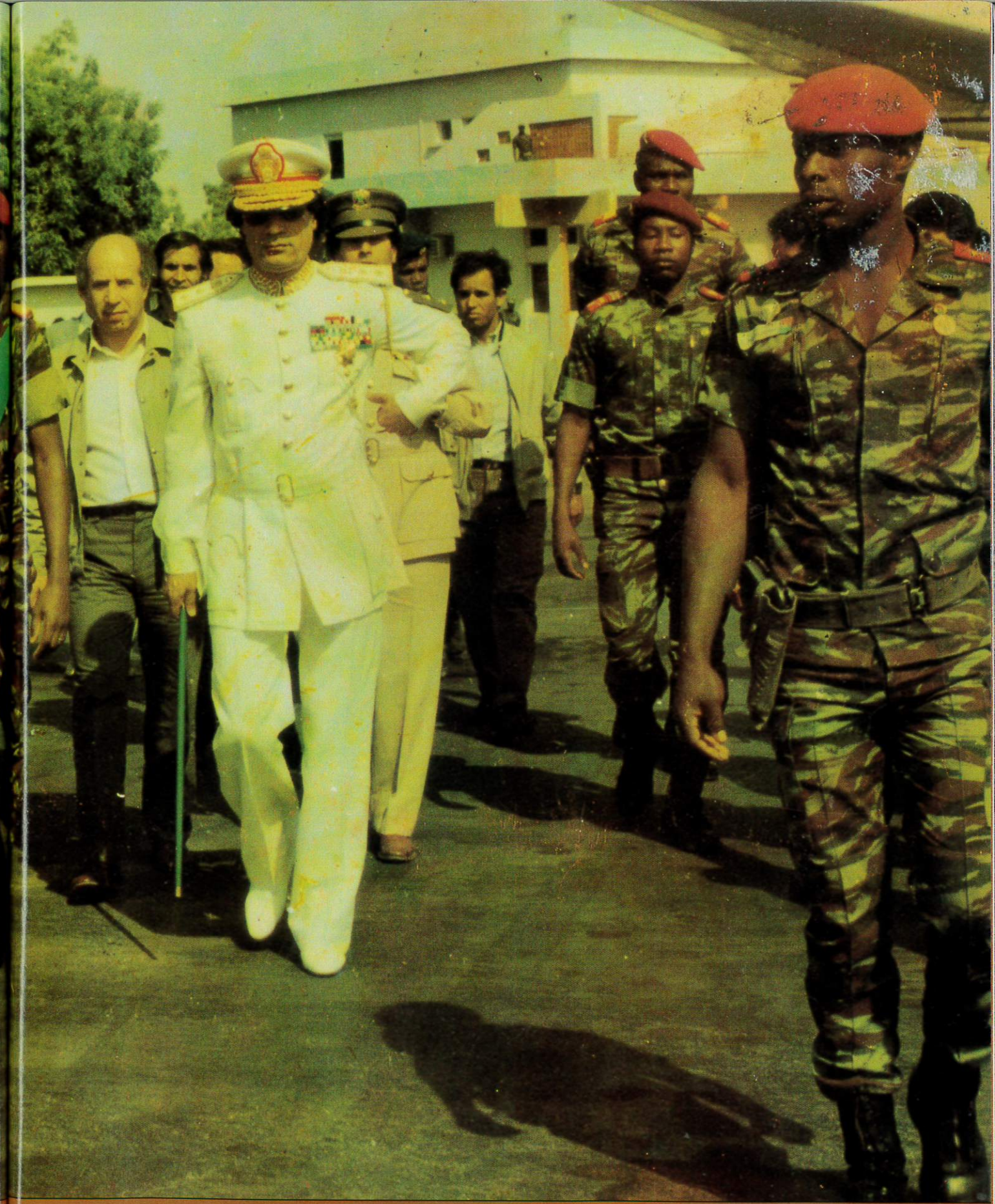


Kadhafi à Ouagadougou

Avec le leader libyen, Sankara entretiendra des relations précoces et souvent mal comprises. En effet, dès mars 1983, Sankara, Premier ministre de J.B. Ouédraogo consacre son premier voyage à l'étranger au Niger et à la Libye. Une décision qui fut difficile à prendre: refusant de paraître subir des pressions politiques extérieures et aussi pour se prémunir des attaques locales d'être taxé de de pro-libyen, Sankara avait déjà décliné par trois fois l'invitation de Kadhafi. La visite n'est prévue que pour deux jours; elle durera une semaine. Elle commencera par un tête-à-

tête de 3 heures... On peut imaginer qu'il a fallu tout ce temps pour clarifier les intentions des uns et des autres. Bon connaisseur de l'islam et de l'islam, Sankara est très curieux de rencontrer le colonel Kadhafi, cet exclu international. Reçu, en grande pompe alors qu'il n'est Premier ministre que depuis un mois et demi, Sankara n'est pas aussi manipulable que l'espérait son hôte. Il sait repousser les conseils pressants de s'inspirer du modèle libyen. Il s'intéresse aux questions d'organisations et aux réalisations concrètes. Il rentrera satisfait des nombreuses réunions d'experts et des projets

de coopération mis au point. A son tour, le 30 avril, Kadhafi, de retour du Bénin, fait escale à Ouagadougou. Il reviendra en le 9 décembre 1985. Cela n'empêchera pas le Burkina d'exprimer des divergences sur la présence libyenne au Tchad et sur un accord signé par la Libye avec le Maroc au détriment du peuple Sahraoui. Mais là aussi, Sankara, rappelant que la France, qui lui reproche ses relations avec la Libye en entretient elle-même, revendiquera la souveraineté de la politique extérieure de son pays. On attribuera néanmoins un rôle trouble à Kadhafi dans l'assassinat de Sankara. ■





La cordialité de Thomas Sankara envers ses différents visiteurs et interlocuteurs n'était pas une indication sur la nature des relations politiques entre Etats.



Sankara salue Laurent Dona Fologo, ministre ivoirien parmi les plus proches d'Houphouët-Boigny. Avec le «Vieux», il est de notoriété publique que les rapports étaient tendus. Le président ivoirien fut accusé de

connivence dans la chute brutale de Sankara. Aujourd'hui encore, les officiels ivoiriens affichent la plus grande réserve envers la révolution burkinabé et son leader.



Il voulait changer les choses et les hommes sans succomber aux charmes du pouvoir

La bonne gouvernance avant la lettre

Par Jean-Louis Moubamba Boussougou, président du Crepad

Voilà 10 ans que notre illustre panafricaniste nous a quittés sans que nous puissions valoriser concrètement ses idées. Et même de son vivant, nous n'avons pu le soutenir efficacement afin de mettre à profit sa pensée sur l'Afrique. Nous pensions sans doute que ses détracteurs avaient raison de le combattre, puisqu'ils nous ont toujours nourris de discours démagogiques et d'illusions pour notre développement.

Le Capitaine Thomas Sankara est mort prématurément pour ses idées. Il a toujours dit plus haut et très fort ce que certains d'entre nous pensions tout bas. Il avait une autre façon d'apprécier nos valeurs et de les mettre en action afin d'amorcer un véritable développement de notre continent.

Sankara était préoccupé par le sort des démunis et des marginaux, tout à l'opposé des Houphouët et Mobutu. Il cherchait surtout, comme le dit l'universitaire béninois Adotévi Spéro Stanislas « à secouer les cocotiers ». Il avait compris, à l'instar des sages du Mandé, que la main qui donne est toujours au-dessus de celle qui reçoit. Comme le souligne Joséphine Ouédraogo, l'une de ses anciens ministres, « il aurait été gêné d'avoir à faire comme les autres et de recourir constamment à l'étranger pour boucler

les fins de mois difficiles. Il invitait ses compatriotes à consommer local, à ne pas attendre leur salut d'ailleurs ». A sa manière, Sankara avait appliqué, avant tout le monde, « les préceptes de la bonne gouvernance », chère aujourd'hui, aux institutions de Bretton Woods, en appelant à la rigueur, en combattant la corruption et en encourageant la consommation des produits du crû, notam-

ment le tô, l'aloko, le faso dani. « Il voulait changer les choses et les hommes sans succomber aux charmes du pouvoir ».

Nos rêves sont pris en otage par des bureaucraties intellectuelles qui jouent avec des slogans creux et des mots d'ordre hypocrites: "ajustement", "gouvernance".

ment le tô, l'aloko, le faso dani. « Il voulait changer les choses et les hommes sans succomber aux charmes du pouvoir ».

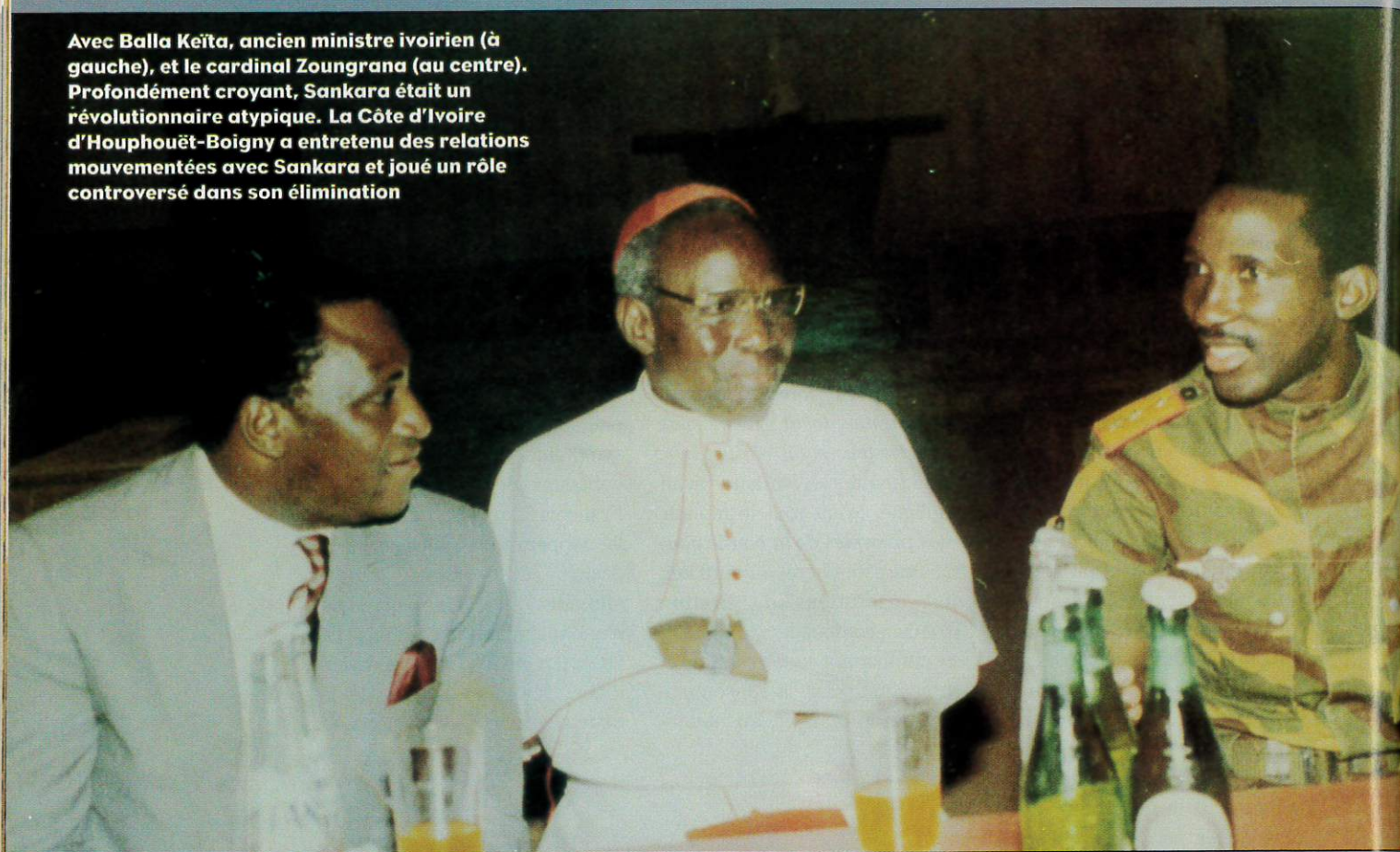
Chers panafricanistes, faisons en sortes que les générations futures puissent se souvenir de Thomas Sankara. Faute de temps, le président burkinabé disparu n'a laissé à son peuple ni "miracle économique", ni autoroute, ni basilique. Cependant, Sankara était une exception dans une Afrique marquée par l'injustice et l'indifférence des gouvernants aux besoins de leur peuple. Il a refusé la corruption érigée en principe par les dirigeants africains. Il a concrétisé le rêve d'un auto-développement en jetant les bases à travers les comités de

l'Amérique du Nord qui doivent à l'Afrique et non le contraire, répétait-il.

Thomas Sankara a tracé à la jeunesse africaine la voie qui réclame plus de liberté et de justice sociale afin de construire partout en Afrique des Etats de droit, condition essentielle à un réel développement des nos peuples.

L'Afrique d'avant-hier était celle de nos aïeux où nos parents ont été vendus pour construire la prospérité des Européens et des Américains du Nord. Celle d'hier est celle de nos parents qui ont subi la colonisation et libéré l'Europe du nazisme. Celle d'aujourd'hui est la nôtre. Tout ce qui se passe aujourd'hui sur le continent est le reflet du degré de prise de conscience

Avec Balla Keïta, ancien ministre ivoirien (à gauche), et le cardinal Zoungana (au centre). Profondément croyant, Sankara était un révolutionnaire atypique. La Côte d'Ivoire d'Houphouët-Boigny a entretenu des relations mouvementées avec Sankara et joué un rôle controversé dans son élimination



Avec Jeanny Lorgeoux, ancien maire de Romorantin (France) et proche de Jean-Christophe Mitterrand, fils du président. Après la mort de Sankara, il se rapprochera immédiatement de l'équipe de Blaise Compaoré



des intellectuels africains. A l'aube du XXI^e siècle, l'avenir de l'Afrique et celui de nos enfants dépend actuellement de nos responsabilités face à l'histoire. Tout ce qui se passe aujourd'hui sur le continent africain. A l'aube du XXI^e siècle, l'avenir de l'Afrique et celui de nos enfants dépend actuellement de nos responsabilités face à l'histoire, à notre volonté d'indépendance pour un meilleur développement de notre continent. Mais que d'espoirs déçus, lorsqu'on constate le marasme dans lequel nous vivons ! Quelle trahison ! Frantz Fanon, avec une éclatante lucidité, écrivait déjà en 1961 que « chaque génération doit dans

une relative opacité découvrir sa mission, la remplir ou la trahir. » Chers frères et sœurs africains, notre continent ne doit plus être seulement jugé ou préjugé par l'extérieur, notamment à Washington, par les fonctionnaires internationaux chargés du développement qui s'occupent de bien d'autres choses que du sort de nos pays. Comme le remarquait l'économiste camerounais Celestin Monga, « nous avons tort de compter sur eux : aucun pays diplômé du FMI ou de la Banque mondiale n'est sorti de la misère. A Paris, Londres ou Genève, la réflexion sur l'Afrique est empreinte de scepticis-

me, de cynisme, de mépris; nos rêves sont pris en otage par des bureaucraties intellectuelles qui jouent avec des slogans creux et des mots d'ordre hypocrites ("ajustement", "gouvernance", "démocratisation", "conditionnalité") ». Personne ne viendra résoudre nos problèmes à notre place. On aura beau augmenter l'aide à l'Afrique, rien ne changera tant que nous ne croirons pas en nous-mêmes. « Recréons-nous une infrastructure émotionnelle. Ceci implique une réinvention culturelle qui s'inspire du passé, sans en être l'otage. » ■ (Discours prononcé le 18/10/1997)

Avec des responsables soviétiques lors de son voyage à Moscou en 1986. En s'inspirant sans complexe du marxisme, Sankara avait entrepris de construire une politique propre, résolument orientée vers ses concitoyens auxquels il a rendu leur dignité.

Avec son "ami" Blaise Compaoré



A l'arrière-plan, Blaise Compaoré (en bleu marine), avec un air sombre, comme dans l'attente de son heure.

Une trahison entrée dans l'histoire

Par Valère Somé*

«Dès le mois de septembre 1986, la conjuration de Blaise Compaoré était devenue patente pour un observateur avisé», écrit Somé dans son livre sur Sankara dont nous publions ici le passage portant sur le dernier entretien entre les deux hommes.

Ce matin du jeudi 15 octobre 1987, je m'étais réveillé d'une humeur égale sans me douter que ce jour marquerait un tournant dans l'histoire de notre peuple. Je n'ignorais pas la tension qui existait dans nos rangs. Quel-

ques semaines auparavant, j'avais été tiré de mon lit au beau milieu de la nuit, par des camarades militants de mon organisation pour m'entendre dire: - *Va trouver ton type et dis-lui que s'il ne réagit pas, nous serons pris et égorgés comme des moutons ! Il ne fait aucun doute que les partisans du Capitaine Compaoré sont*

prêts à passer à l'offensive ! J'essayai de les rassurer : la situation n'était pas si alarmante; le PF («président du Faso») avait la situation bien en mains; il craignait plutôt que Blaise n'opte pour la fuite, sa conjuration découverte... Cependant, par acquit de conscience, le lendemain de cet entretien nocturne, j'allai



Pendant longtemps, les deux hommes étaient inséparables et apparaissaient toujours ensemble aux manifestations publiques. En bas, scène d'une complicité qui a rendu la trahison encore plus choquante à travers tout le continent. Et bien au-delà.



voir mon "type" au bureau de la présidence. Je lui rendis compte des propos de mes camarades qui n'étaient d'ailleurs pas les seuls à se préoccuper de la situation ambiante. Nombre d'officiers parmi ses fidèles éprouvaient les mêmes sentiments d'inquiétude.

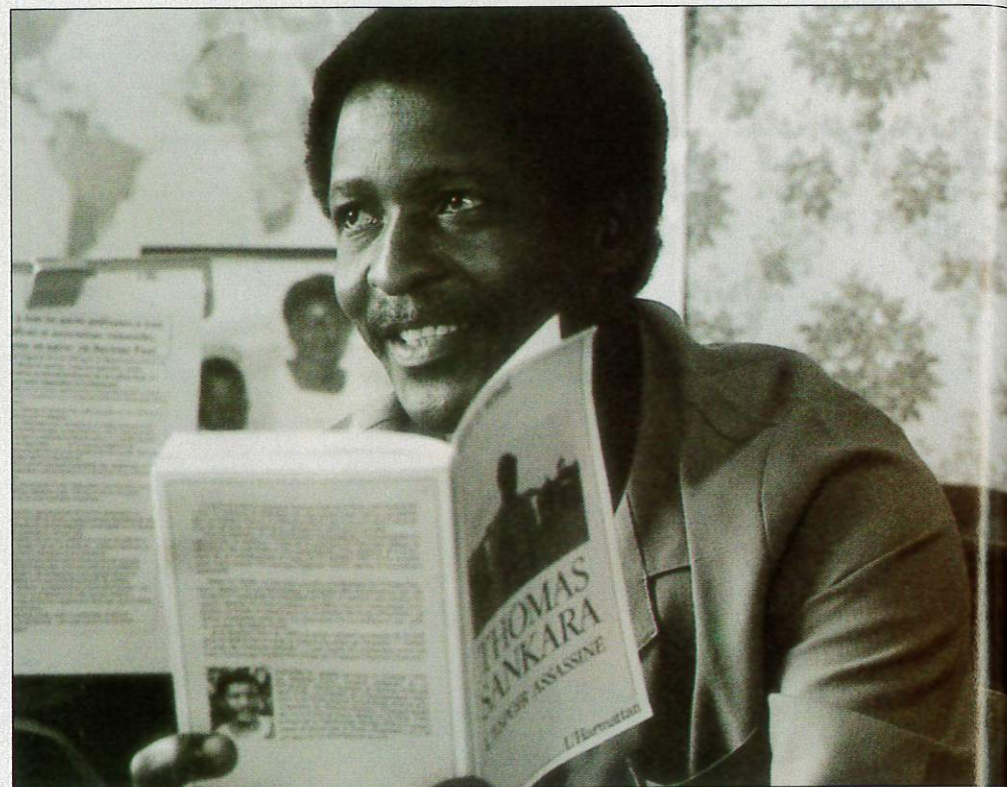
*C*e sont, dit-il, vos inquiétudes qui m'inquiètent. Blaise n'ira pas jusque-là ! Je ne l'en pense pas capable et je ne vois pas d'ailleurs comment il procèdera pour opérer un tel coup, le rapport de forces étant nettement en sa défaveur au sein des forces armées. Quant au CNR, tu le sais bien, là c'est la déconfiture complète de ses partisans ; ce sont eux d'ailleurs qui polluent l'atmosphère et alarment aussi bien Blaise que moi. C'est une période difficile à traverser. Blaise lui-même, se rendra bientôt à l'évidence qu'il est en train d'être abusé par des arrivistes ambitieux. Ce que je peux vous demander, c'est de rester calmes et confiants en ne tombant pas dans la provocation.

— Contrôles-tu au moins, lui répliquai-je, la ceinture de sécurité ? J'entends : toute la zone qui couvre le Conseil de l'Entente, la radio, le palais présidentiel et la présidence ? Les hommes postés à ces divers points sont-ils sous ton contrôle ?

Il se contenta de sourire. Sur ce, je sortis de son bureau à reculons tout en parlant :

— De toute façon, ce sont là des questions militaires et je ne peux prétendre en savoir plus que toi. Je te fais par conséquent confiance.

Il affichait un calme extraordinaire, un calme que jamais auparavant je ne lui avais connu. C'était mois de septembre 1987.



Je me rappelle aussi, que lors de nos multiples entretiens durant cette période où je lui tenais souvent compagnie, à midi à table, ou tard dans la nuit, dans sa salle de travail, il tint les propos suivants :

— Je ne pense pas que Blaise veuille attenter à ma vie. Le seul danger, c'est que si

veulent "bouffer" et je les en empêche ! Mais je mourrai tranquille : plus jamais, après ce que nous avons réussi à inscrire dans la conscience de nos compatriotes, on ne pourra diriger notre peuple comme jadis !

Il venait ainsi de rejeter toute initiative dirigée contre Blaise

Blaise lui-même, se rendra bientôt à l'évidence qu'il est en train d'être abusé par des arrivistes ambitieux

lui-même se refuse à agir, l'impérialisme lui offrira le pouvoir sur un plateau d'argent en organisant mon assassinat...

Et un jour, échangeant des points de vue quant à l'opportunité de neutraliser Blaise Compaoré, puisqu'il était évident qu'il marchait à la conquête du pouvoir, répondant ainsi à la sollicitation des puissances étrangères, le PF me confia :

— Même s'il parvenait à m'assassiner, ce n'est pas grave ! Le fond du problème c'est qu'ils

Compaoré et ses partisans. Comment aurait-il pu d'ailleurs justifier aux yeux du peuple, une quelconque arrestation de Blaise Compaoré, a fortiori son élimination physique ? Ne s'était-il pas toujours efforcé de prouver à l'opinion publique qu'aucun nuage n'entâchait ses relations avec son compagnon de route ?

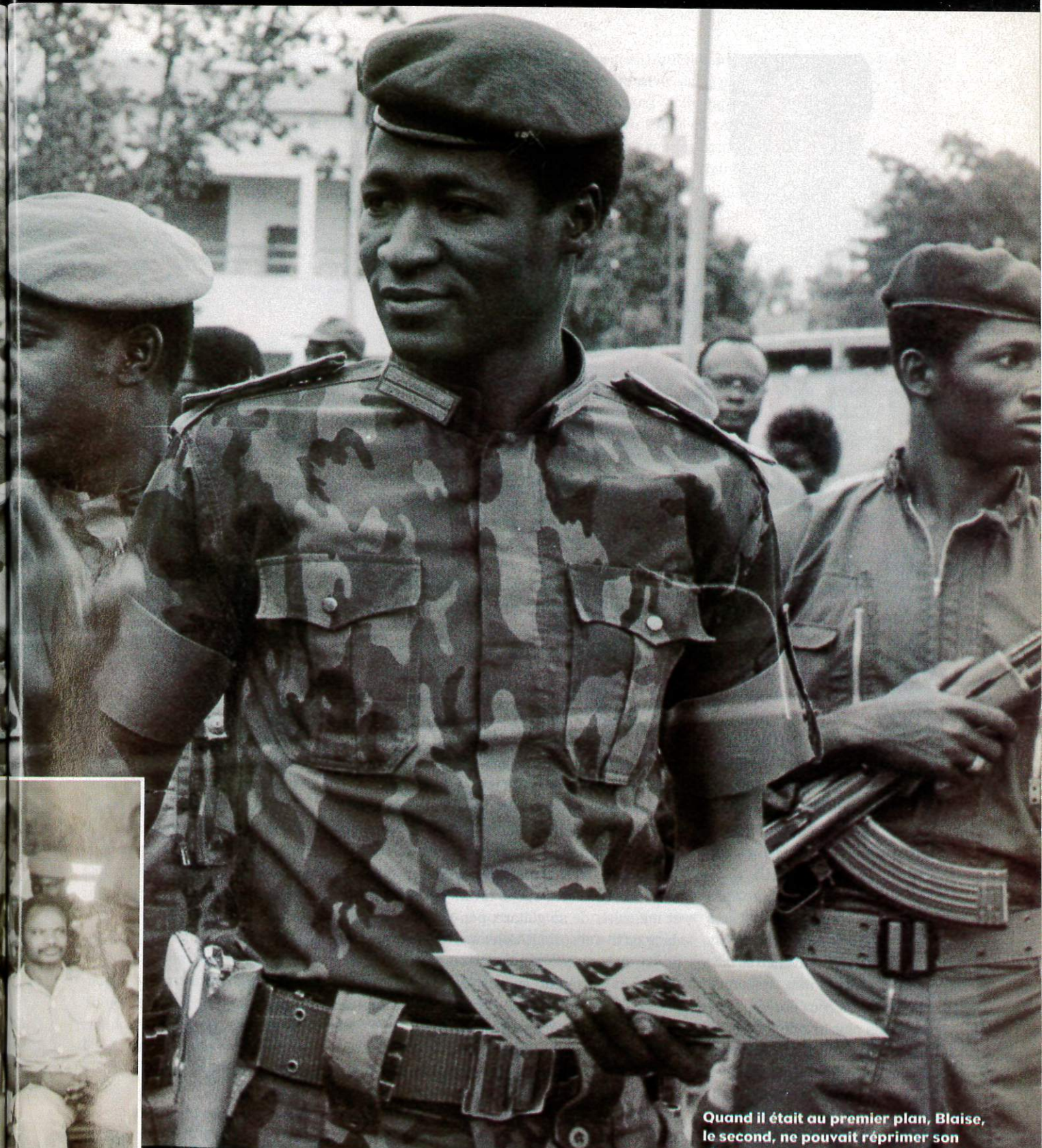
Tout cela, je le savais, lorsque le matin du 15 octobre, il envoya son chauffeur me chercher à domicile, pour lui tenir compa-



Le tandem Sankara-Compaoré. Pendant un match de football à Ouagadougou.



«Si nous réussissons le coup, je serai le président tandis que Thomas conservera le poste de Premier ministre», avait dit Compaoré à Vincent Sigué, en 1983. Une confidence qui lui suscitera une explication avec Sankara.



Quand il était au premier plan, Blaise, le second, ne pouvait réprimer son plaisir devant les acclamations de la foule. Il est arrivé à ses fins au prix d'un bain de sang. En médaillon: de g. à dr. Henri Zongo, qui sera éliminé aussi par son voisin Blaise Compaoré, Sankara.



Les deux hommes ont grandi ensemble et Blaise considérait que les parents de Thomas étaient aussi les siens

gnie dans sa résidence présidentielle.

Il était 8h environ, lorsque je pénétrai dans la pièce aménagée en salle de travail. Là, il aimait recevoir ses amis, collaborateurs et divers visiteurs étrangers. Il y restait souvent très tard dans la nuit, épluchant les dossiers ou étudiant les sujets les plus divers.

Je l'ai trouvé en survêtement de sport, assis sur le canapé, en train d'écrire sur un bloc-notes. — Que fais-tu à cette heure encore à la maison ? N'as-tu pas un bureau au Conseil de l'Entente ? Je pense qu'il faut que tu t'y rendes matin et soir comme tout bon fonctionnaire !

Ce furent là les termes de son accueil ! Sans me décontenan-

cer, je répondis que je m'étais octroyé un petit congé et que je ne serais assidu au bureau qu'il m'avait affecté qu'à partir du lundi 21 octobre (...).

Après cette brève explication, je m'assis à ses côtés sur le divan et me saisis de sa guitare, pendant qu'il s'absorbait dans ses écrits. A la suite de nos entretiens qui portèrent sur divers sujets, je sus qu'il était en train de rédiger son intervention pour la réunion de 20 heures : une réunion de l'organisation militaire révolutionnaire (OMR), convoquée pour consacrer l'entente retrouvée entre le président Thomas Sankara et Blaise Compaoré. Cette réunion devait ainsi mettre un terme à une crise qui n'avait que trop duré et qui avait fini par gagner la rue. J'ai même eu droit à la lecture

d'un passage de ce projet d'intervention. Il y écrivait (je cite de mémoire) :

« Quelles que puissent être les contradictions qui ont pu exister ou qui existent entre nous, elles doivent trouver et trouveront des solutions du fait de la confiance que nous savons établir entre nous. Aussi, travaillons-nous à instaurer et à préserver cette confiance... »

La suite allait hélas prouver le contraire.

Pour Thomas Sankara, la crise qui couvait depuis quelque temps, et qui était devenue manifeste au mois de mai 1987, venait d'être jugulée. On avait frôlé la catastrophe. Fort heureusement, tout rentrait dans l'ordre sans grand dommage. Il fallait envisager l'avenir d'un bon pied.

Lors de la réunion du 3 octobre 1987, Blaise n'avait-il pas été mis en difficulté ? N'eut été le secours du PF, n'avait-il pas perdu le privilège d'être le numéro deux du régime, et n'avait-il pas réintégré les rangs comme tout officier de l'armée ? Le président Thomas Sankara n'avait-il pas fait preu-

le capitaine Jean-Pierre Palm et d'autres membres du CNR pour s'être distingués dans la confection et la diffusion de tracts à contenu ordurier.

Je me souviens — parlant du capitaine Jean-Pierre Palm — que le président Thomas Sankara avait mis son ami Blaise Compaoré en garde sur le fait que Palm, par ses intrigues, pouvait semer la zizanie entre nous. Nous faisions alors le point et étions parvenus à éviter

regret), faut-il comprendre que l'initiative est venue de ses acolytes — le capitaine Jean-Pierre Palm en tête — ceux-ci s'étant rendus compte du recul amorcé par leur chef, et connaissant la faiblesse et l'indécision qui le caractérisent, avaient-ils décidé d'eux-mêmes de poser l'acte irréversible du 15 octobre ? Même dans ce cas, il faudrait supposer que le scénario mis en œuvre ne constituait qu'un cas de figure

"Je mourrai tranquille : plus jamais, après ce que nous avons réussi..."

ve de magnanimité — les preuves de la conjuration de Compaoré ayant été mises à nu — en le sauvant de la déchéance et de l'humiliation méritées ? Ne l'avait-il pas imposé contre la volonté de la majorité des membres de l'OMR ? Blaise Compaoré lui-même, ce jour-là, ne s'était-il pas défendu

contre les accusations de conjuration militaire contre le PF en invoquant tous les dieux du panthéon mossi et en arguant de sa parole d'officier ? Qui plus est, sorti de cette réunion, n'avait-il pas déclaré auprès d'amis communs (à lui et au PF) venus pour prôner l'entente, que son éducation mossi proscrivait la trahison ? Toujours est-il que pour cette réunion de 20h, le président du CNR préconisait un certain nombre de sanctions parmi lesquelles :

— l'exclusion du Groupe communiste burkinabè (GCB) du CNR, ses dirigeants s'étant illustrés tout au long de la crise par des intrigues sordides en vue d'opposer le numéro 2 au président du Faso.

— des mesures punitives contre

la rupture du fait des manigances dudit capitaine. Ce dernier était d'ailleurs venu m'alerter sur un prétendu projet d'homicide dirigé contre ma personne et dont le président du Faso aurait été l'instigateur ! C'était au mois de juin 1985. Parallèlement, il se rendit auprès du PF pour l'informer des inquiétudes que je manifestais concernant la « menace » planant sur ma vie ! Il reviendra ensuite me dire, qu'il avait tenu à prévenir le président qu'un attentat en préparation contre moi le désignerait, lui le PF, aux yeux de tous, comme en étant l'auteur et que, dans la mesure où le projet était connu de nombre de personnes, il valait mieux qu'il y renoncât... Ce fait méritait d'être relaté pour démontrer comment on peut semer la méfiance et la discorde.

Mais revenons à la réunion de 20 h. On peut supposer que l'action terroriste menée à 16 h 30 et qui a abouti à l'assassinat du président Thomas Sankara trouve son explication dans ces deux mesures citées plus haut.

Si, comme l'affirme le capitaine Blaise Compaoré, président du Front dit "populaire", ce qui est arrivé s'est passé à son insu (bien qu'il n'en éprouve aucun

parmi tant d'autres conçus de longue date...

On ne peut douter que Blaise Compaoré ait nourri l'ambition d'être le "Premier". Et ce, dès les derniers jours de la préparation du coup d'état d'août 1983 qui porta Thomas Sankara à la tête du pays. Il s'en était confié d'ailleurs à Vincent Sigué, pendant une mission qu'ils effectuaient ensemble, en ces termes :

Ces propos que Sigué se fit un devoir de rapporter à Thomas Sankara, nécessitèrent une séance de "clarification". Les quatre "dirigeants historiques" (Thomas Sankara, Blaise Compaoré, Boukary Jean-Baptiste Lingani et Henri Zongo) se sont retrouvés pour trancher cette question ainsi que les événements ultérieurs l'ont montré. De ce temps remonte l'inimitié de Blaise Compaoré vis-à-vis de Vincent Sigué. On se souvient qu'au lendemain du 4 août 1983, Blaise Compaoré s'est opposé à l'intégration de Sigué dans l'armée, en dépit du fait que ce dernier avait été la cheville ouvrière de la prise du pouvoir.

Dès le mois de septembre 1986, la conjuration de Blaise Compaoré était devenue patente pour un observateur avisé. ■



Chaque jour ou presque, des groupes de visiteurs continuent de venir rendre hommage à un jeune leader mort en martyr et enterré sans cérémonie dans ce cimetière jonché d'ordures à la lisière de la ville embrumée, sous la surveillance rapprochée des vautours.

Histoire d'un assassinat qui refuse d'être enterré

Par Howard French

Cela fait dix ans que le charismatique capitaine Thomas Sankara, qui avait pris le pouvoir après avoir mené une action révolutionnaire, fut abattu dans ses bureaux à 38 ans. Son second, qui lui succède comme président, Blaise Compaoré, a fait tout ce qu'il pouvait pour effacer Sankara de sa mémoire et de celles de ceux qu'il gouverne — à commencer par sa sépulture. En vain. Sankara n'a pas été oublié. Peu de dirigeants africains ont été pleurés aussi profondément dans leurs pays ou aussi largement à travers le continent depuis la période agitée des visionnaires des indépendances, dans les années 1950 et 1960, tels Kwamé Nkrumah du Ghana et Patrice Lumumba du Congo. Sans doute un symbole, l'anniversaire du 10^e anniversaire de l'assassinat de Sankara, qui a eu lieu le 10 octobre 1987, a débuté par une mystérieuse disparition et une mort qui ont soudain rappelé l'homme qui avait galvanisé ce pays enclavé. Ces deux faits ont également mis en lumière la manière dont Blaise Compaoré avait saisi le pouvoir et ses méthodes pour y rester.

Chacun s'est souvenu que Thomas Sankara et Blaise Compaoré étaient des amis inséparables lorsque le chef de la sécurité de Compaoré, Yacinthe Kafando, un homme qui inspirait la terreur, a disparu en Côte d'Ivoire en octobre de l'an dernier. Kafando n'est pas n'importe qui : il passe pour celui qui a dirigé l'escadron chargé d'abattre Sankara. Immédiatement, la

mystérieux accident de voiture, tard dans la nuit, à l'extérieur de la ville, juste quelques heures après avoir été libéré d'une détention liée à de graves remous survenus dans la garde présidentielle.

Sur un continent où l'accident de circulation est une méthode éprouvée pour se débarrasser des rivaux gênants, beaucoup de gens au Burkina Faso ont

Peu de dirigeants africains ont été pleurés aussi profondément dans leurs pays ou aussi largement à travers le continent

rumeur avait circulé que Kafando, sérieusement brouillé avec Compaoré, avait été secrètement capturé et exécuté. Interrogé à ce sujet par la presse locale, Blaise Compaoré, qui a toujours nié toute implication dans la mort de son "ami" Sankara, a appliqué la même stratégie à propos de Kafando. « Il y a tellement de choses à faire dans ce pays que cette affaire est loin de mes préoccupations ».

A la veille de Noël, un autre agent de la sécurité présidentiel, Arzouma Ouédraogo, alias "Otis", également réputé impliqué de très près dans l'assassinat de Sankara, mourait dans un

décélé une politique délibérée visant, non seulement à éliminer des concurrents politiques, mais aussi à faire taire à jamais tous ceux qui pourraient éclairer les circonstances de la mort de Sankara.

Une mort qui a donc ressurgi après la période de calme relatif qui a suivi les exécutions sommaires de deux officiers occupant les postes de n° 3 et n° 4 dans le jeune groupe dirigé par Sankara et Compaoré qui mena la révolution en 1983. Les deux officiers, Henri Zongo et Jean-Baptiste Lingani, avaient été accusés de complot visant à renverser Compaoré.

Howard French est le chef de bureau à Abidjan du célèbre New York Times où la version originale de cet article a été publiée en anglais





Au cours de ces dernières années, Compaoré a gouverné de manière conservatrice. Ce qui lui a valu des louanges de l'étranger pour la libéralisation de l'économie et, plus récemment, pour ce qui a été présenté comme une action énergique en vue de promouvoir la paix régionale, après des années d'implication à la guerre civile libérienne aux côtés de Charles Taylor, qu'il a contribué à armer. Il n'empêche que, pour certains diplomates en poste à Ouagadougou et certains observateurs locaux, le mystère entourant la

disparition de Kafando relève de ce qu'ils appellent sa "face cachée, trouble et dérangeante". « *Compaoré évolue dans deux mondes* », commente un diplomate. « *D'un côté, une foule de types plutôt durs et brutaux avec lesquels il fraye depuis longtemps, qui hantent son palais dans l'ombre; de l'autre, ceux qui présentent un visage distingué du gouvernement. Le premier groupe se réduit peu à peu et, particulièrement, ceux qui connaissent bien la période Sankara disparaissent* ».

Si les personnages du passé sombre de Compaoré peuvent s'évanouir, le moins que l'on puisse dire est que la légende de Sankara, elle, a continué à grandir.

L'une des raisons principales de l'admiration fervente qui continue à entourer le Capitaine Sankara est sa réputation d'incorruptible sur un continent pauvre aux présidents fabuleusement riches et son affirmation sans complexe envers l'Occident, une attitude que beaucoup d'Africains citent aujourd'hui comme une inspiration. Après avoir pris

Le cimetière de Dagnoen. C'est à l'ombre de ce baobab que reposent Sankara et ses camarades du 15 octobre 1987

le pouvoir à un autre gouvernement militaire en 1983, Thomas Sankara a fixé comme première priorité la volonté d'en finir avec la mentalité de dépendance. Cette année-là, lorsqu'il négocia un nouvel accord de coopération avec la France, Sankara demanda que les textes classiques que l'on utilisait, à quelques différences près, à travers l'Afrique de l'Ouest, soient modifiés pour parler "d'assistance mutuelle". Si les Burkinabé ne pouvaient pas faire de dons matériels à la France, expliqua-t-il à ses interlocuteurs français

choqués, on pouvait considérer les immigrants africains qui balayaient les rues de Paris pour des salaires modiques comme des "coopérants" apportant aussi leur aide à la France.

et la gestion des parcimonieuses ressources en eau. Néanmoins, la marque la plus profonde de Thomas Sankara est un acte qui n'est pas seulement d'ordre cosmétique. Son pays, sous l'appellation Haute-Volta, était longtemps connu comme

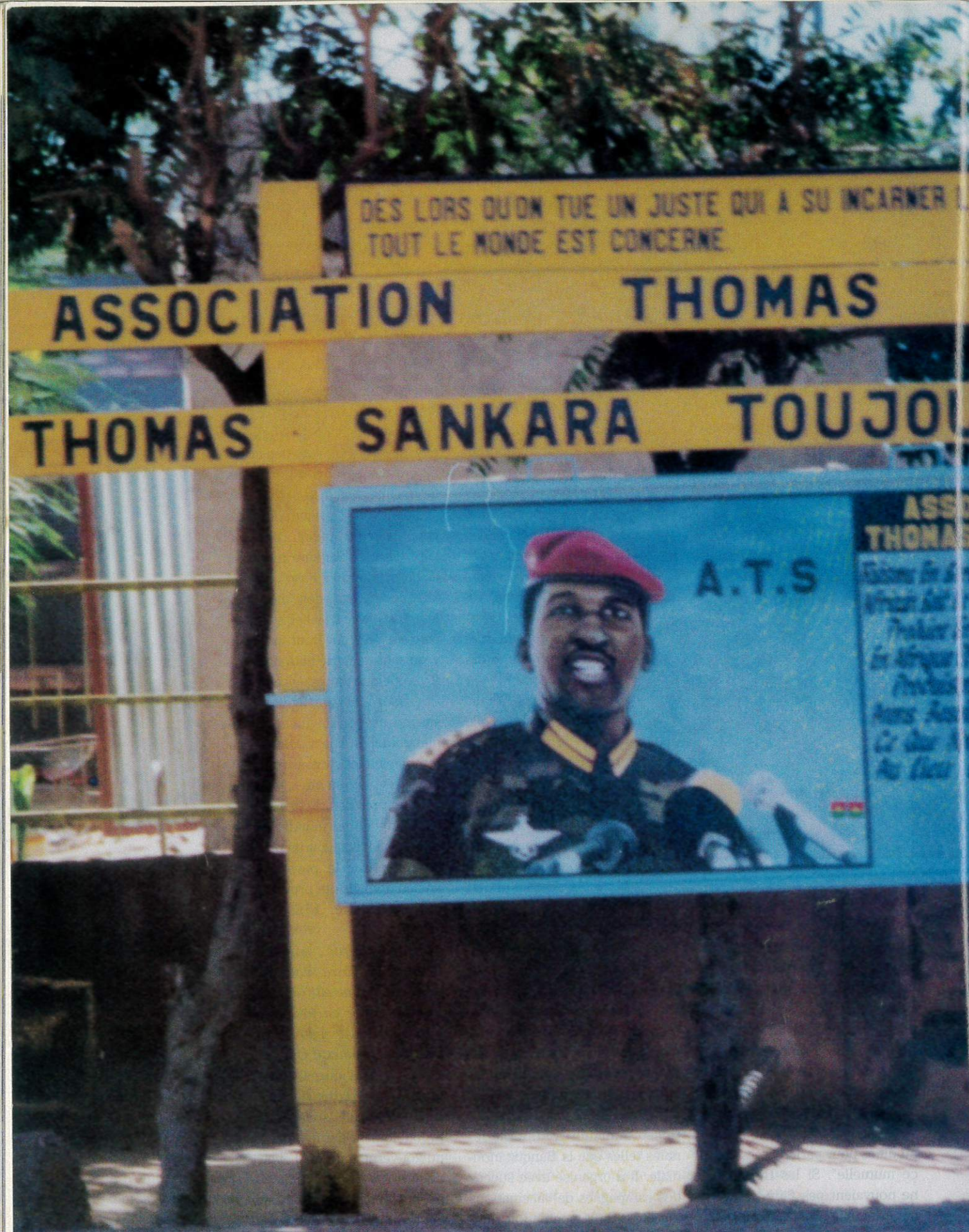
La réaction de la France ne se fit pas attendre; elle coupa rageusement toute aide à son pays

« *A l'époque, nous n'avions peur de rien* », se souvient Basile L. Guissou, qui fut son ministre des Affaires étrangères. « *Thomas était quelqu'un qui croyait profondément à ce qu'il disait et à la valeur de ce pays. Même sans argent et sans ressources minières, il était convaincu qu'avec la seule volonté nous pouvions réussir* ».

La réaction de la France ne se fit pas attendre; elle coupa rageusement presque toute aide à son pays parce qu'il secouait trop le cocotier. Beaucoup en vinrent à prédire une effondrement rapide de l'économie nationale. Mais Sankara surprit

réservoir de main-d'œuvre pour les travaux forcés sous le régime colonial français. Ses frontières étaient constamment déplacées au gré des besoins du moment, ce qui lui a valu le surnom de "Pologne de l'Afrique". Par un coup de génie politique et populaire, Thomas Sankara rebaptisa le pays "Burkina Faso", ce qui signifie "Pays des hommes intègres". Avec ce label, ses compatriotes retrouvèrent un nouveau sens de fierté nationale. Il y a quelque temps, les alliés de Compaoré au Parlement ont suscité un certain nombre d'amendements à la Constitution, remplaçant les slogans et les devises révolutionnaires, et donnant au président le droit illimité de briguer des mandats présidentiels. Mais quant ils proposèrent de rebaptiser le pays de son ancien nom, ils ont provoqué un tollé populaire. L'idée a été abandonnée.

« *Quelles que soient ses erreurs, Sankara nous a apporté une nouvelle dignité et une confiance en nous-mêmes qui n'existait pas auparavant* », dit Edouard Ouédraogo, directeur d'un journal conservateur *L'Observateur*, dont le siège fut brûlé sous Sankara, probablement par des partisans du gouvernement qu'il avait critiqué. « *L'impact de cet héritage ne doit pas être sous-estimé. Seul un fou oserait s'y attaquer* ». ■



A travers le continent, le destin de Sankara a inspiré de nombreux artistes

100 carats de diamant créatif

par Nzongo Soul, musicien congolais

Jl y a dix ans que tu nous quittas, Grand Frère, sans crier gare pour "Mpemba", le monde des ancêtres.

Nous avons gémi, gémi mais espéré. Espéré que telle la graine d'arachide qui entre en terre, se décompose mais revient par sa germination avec la force de plusieurs graines, ton œuvre par ton sacrifice allait croître.

En pays Kongo, quand la palabre est houleuse, il arrive parfois qu'un homme se lève, dise un mot ou fasse un geste qui suscite le consensus, alors l'assemblée se lève comme un seul homme et crie à l'unisson : « Laaa ! »

Le Laaa est la justesse absolue, car en Afrique la perfection est une tension, mais la justesse est à notre portée. Le Laaa, cette

justesse absolue, surprend souvent celui qui l'émet, c'est une forme d'état de grâce que l'on atteint par une ascèse de la vertu.

Il est des hommes qui émettent le "Laaa" comme Monsieur Jourdain fait de la prose : sans le savoir. Thomas, tu en as toujours fait partie; c'est pour cela que tu n'es jamais vraiment mort. Car même ceux qui t'ont combattu de ton vivant reconnaissent en ton œuvre la luminosité d'une étoile flamboyante, une sorte de météore du rêve africain dont l'éclat s'est accru au fur et à mesure que tu t'es éloigné du monde matériel.

Ta vision du Burkina-Faso, le pays de l'homme intègre, se porte bien. Est-ce parce que je m'appelle Nzongo, nom d'Afrique Centrale que l'on retrouve

également à Ouagadougou ? Mais figure-toi que mon vœu le plus cher est que toute l'Afrique, voire même la terre toute entière, soit peuplée de "Burkinabe", d'hommes intègres qui érigeraient le sanctuaire de l'humanité future sur des fondations d'équerre.

Je terminerai cette lettre que je vais confier aux mânes d'Afrique, en promettant solennellement que pour honorer ta mémoire, je resterai toujours musicalement intègre, que j'ajouterai un zéro à tes 10 ans de rayonnement pour que chaque once de pierre à la mémoire de Thomas se transforme en 100 carats de diamant créatif.

Ton petit frère dans la pensée.

Nzongo Soul a dédié une de ses plus belles chansons à Thomas Sankara





«La perfection évangélique ne conduit pas à l'empire; l'homme d'action ne se conçoit pas sans une forte dose d'égoïsme, d'orgueil, de dureté et de ruse». – Charles de Gaulle in *Le Fil de l'épée*.

Thomas Sankara au regard de l'histoire

Par Atsutse Kokouvi Agbobli*

Du Congolais Patrice Emery Lumumba à Thomas Sankara en passant le Nigérien Murtala Mohammed, nos héros légendaires ont été trop facilement fauchés à la fleur de l'âge pour que nous ne tirions pas des leçons froides de leur vie de météore. Au lieu de les idéaliser et d'en faire des modèles sans tache et sans reproche pour les générations futures appelées ainsi à suivre leur exemple sans discernement et à se laisser liquider par les ennemis redoutables des peuples africains que sont les grandes puissances, il nous faut, sans nier leur contribution inestimable à la lutte pour la grandeur de l'Afrique, en faire les portraits qui correspondent à leur nature d'êtres humains avec leurs qualités et défauts, leurs vertus et faiblesses. L'historien n'a pas le droit de les sanctifier ni de les idéaliser. Et, ce n'est pas diminuer leurs mérites que d'admettre que, comme êtres humains, en plus de leurs qualités et de leurs vertus, ils avaient aussi des défauts et des faiblesses qui, le plus souvent, ont précipité leur chute et leur mort. A ce titre, dix années après sa

sanglante disparition, nul doute que Thomas Sankara reste un héros qui mérite de l'Afrique. Il a cristallisé durant son bref passage au pouvoir les énergies et les aspirations de son peuple. Il a incarné, aux yeux des masses populaires d'Afrique et surtout

Passionné et amoureux fou du Faso, il était si emporté par la fougue de la jeunesse qu'il se montrait parfois impulsif sur le rude champ bataille pour un nouvel ordre mondial où il faut jouer au plus malin pour s'en tirer à bon compte.

de la jeunesse africaine, la liberté, l'indépendance, la justice et la grandeur. Son nom continue de galvaniser les foules et reste pour l'éternité celui du combattant suprême d'une juste cause et il restera à jamais vivace dans la conscience des peuples et de la jeunesse d'Afrique. Généreux, il l'était jusqu'à l'excès, voyant en chacun son propre modèle et voulant porter à lui tout seul les malheurs du monde entier. Enthousiasme, il n'avait que faire des résistances qu'il s'évertuait à briser sans ménagements et à marche forcée. Apparu au moment opportun où son peuple avait le plus besoin d'un dirigeant capable

de le rassurer et de lui insuffler une plus grande confiance pour surmonter les épreuves les plus difficiles, il y a réussi en usant de son immense talent de mobilisateur. Nationaliste et patriote, à juste titre révolté, il tenait à changer la société pour que

tout le peuple y compris les plus pauvres trouvent la place qui leur revient. D'une intégrité et d'une probité personnelles indéniables, ennemi résolu de la corruption et pourfendeur implacable des corrupteurs et des corrompus, Thomas Sankara tenait à être le porte-drapeau des petites gens dont il partageait les préoccupations les plus élémentaires. C'est sûrement pour le peuple burkinabé tout entier qu'il rêvait d'un vaste projet de modernisation et de progrès qui retenait l'attention des autres peuples opprimés en Afrique et dans le monde. Dès lors, il devait voir le monde tel qu'il est, savoir que les justes ambi-

A.K. Agbobli, Togolais, est historien et ancien ministre

tions qu'il nourrissait pour son peuple mettaient en cause des intérêts énormes et se préparer à toutes les éventualités. C'est là où Thomas Sankara, peu méfiant, a manqué de vigilance et a péché par trop d'euphorie. Passionné et amoureux fou du Faso, il était si emporté par la fougue de la jeunesse qu'il se montrait parfois impulsif sur le rude champ bataille pour un nouvel ordre mondial où il faut jouer au plus malin pour s'en tirer à bon compte. A vouloir embrasser des grands problèmes mondiaux et se mêler des querelles des grands au lieu de s'atteler à consolider le pouvoir révolutionnaire chez lui, il a prêté le flanc aux forces étrangères qui n'attendaient pas mieux pour le liquider. Révolutionnaire idéaliste, Thomas Sankara faisait trop de place au sentiment. Il était trop ouvert là où il devait cacher ses intentions les plus intimes. Il usait de l'immense popularité dont il jouissait auprès des masses populaires pour bousculer, à un rythme parfois trop précipité, des traditions très ancrées dans les mœurs et qu'il jugeait justement rétrogrades. Dans sa juste lutte pour libérer le peuple des chaînes de la pauvreté, la révolution s'emballait. De fait, il lui fallait rectifier le cours de la révolution pour empêcher le Faso de s'embraser et d'attirer sur lui la foudre des ennemis de l'intérieur et de l'extérieur. Ils étaient prêts à arrêter une expérience qu'ils ne portaient pas dans leurs coeurs et qu'ils ne voulaient en aucun cas voir s'étendre hors des frontières du Faso. L'histoire des peuples et des nations enseigne comme le disait Lénine que le succès de la révolution exige que son cours suive parfois le rythme de «deux pas en avant et un pas en arrière». La vie et la mort de Thomas

Sankara comme celles des autres héros assassinés comme Patrice Lumumba et Murtala Mohammed enseignent à la jeunesse africaine que dans le monde de rude combat qui est le nôtre, la vigilance de tous les jours doit être la règle. Comme les héros asiatiques qui savent finasser pour survivre et mener à terme leur mission historique, le révolutionnaire africain, qui se veut d'homme d'Etat, doit survivre pour assumer les

cace doit apprendre à déjouer les calculs sordides des ennemis redoutables de l'Afrique. Elle doit se garder de s'offrir en victimes faciles de ceux dont l'objectif a toujours consisté à empêcher les peuples africains d'avoir à leur tête les idoles nationalistes, patriotes, visionnaires, compétents et nourrissant de vastes desseins pour leurs pays. L'émergence de l'homme d'Etat est un événement trop rare dans



En route pour une séance de sport collectif. En arrière-plan, Valère Somé.

tâches que le peuple attend de lui. Survivre veut dire, sans nullement trahir ses engagements, manœuvrer habilement pour ne jamais tomber dans les mailles de l'ennemi et se ménager pour échapper à l'assassinat, savoir mesurer les rapports de forces et agir en conséquence, «faire croire à l'ennemi qu'on veut ce qu'on ne veut pas et qu'on est là où on n'est pas», aux dires du général de Gaulle; tel doit être le cheminement du dirigeant africain qui se veut à la fois héros et homme d'Etat. Celui-ci doit éviter la tendance de nos héros à se laisser trop facilement tuer. Les leçons à tirer des assassinats à répétition des dirigeants africains nationalistes sont claires : la jeunesse africaine clairvoyante qui veut être effi-

la vie des peuples et nations pour que l'Afrique continue de laisser ses rares dirigeants authentiques «zigouillés» à la fleur de l'âge. Bien sûr que Thomas Sankara restera à jamais un symbole. Mais sa mort tragique comme celle de Patrice Lumumba et de Murtala Mohammed interpelle la conscience des Africains. Dans le monde unipolaire d'aujourd'hui, marquée par un combat d'une rare férocité entre les nations et entre les peuples pour le commandement de l'Histoire, les Africains ont plus que jamais besoin d'hommes d'Etat qui vivent le temps nécessaire pour assumer en héros vivants leur haute mission de bâtisseurs de sociétés africaines modernes puissantes à économie industrielle prospère. ■

Who's who des partis et mouvements sankaristes

Par Tiegio Tiemtore

Les Partis

Le bloc socialiste burkinabe BSB

Né le 21 décembre 1990 mais reconnu en mai 1991, le bloc est le plus zélé des partis Sankaristes; son leitmotiv : « Action et victoire en bloc ». Aux législatives de mai 1992, il a récolté près de 30 000 voix soit moins de 3 % de l'électorat. Caractérisé par un attachement inconditionnel à l'égard de Thomas Sankara, le BSB est dirigé par Ernest Nongma Ouédraogo, secrétaire d'Etat à la Sécurité et à l'Intérieur (1983), puis ministre de l'Administration territoriale (de 1984 à 1987) sous Thomas Sankara. La cinquantaine, des lunettes aux montures carrées, il est le seul à se réclamer ouvertement, envers et contre tous de Sankara. En août 1995, il a été condamné à 6 mois de prison pour délit d'opinion, puis assigné à résidence.

Le mouvement pour la tolérance et le progrès MDP

Né officiellement en septembre 1987 dans l'euphorie des dissensions entre les chefs historiques de la révolution, il visait à l'origine à une réconciliation entre les révolutionnaires. Reconnu en juin 1991, ce parti dont le leitmotiv est "un refus et un espoir" se propose de défendre les acquis de la révolution démocratique et populaire. Exclu du Front Sankariste mort-né, il a été traversé par une dissidence l'année

dernière. Son leader est Congo Nayabtingungu Kaboré, qui fut secrétaire général du gouvernement et du conseil des ministres de 1983 à 1986. Il a rejoint la mouvance présidentielle.

Le parti de la démocratie sociale

Né des cendres des unions de luttes communistes (originelle et reconstruite) dont d'autres membres sont allés créer leurs partis, le PDS actuel a choisi la voie de la démocratie sociale comme programme politique, même si une dizaine de partis partagent avec lui cette même idéologie. Son idéologue semble être Some Valère, ministre de l'Enseignement secondaire et de la recherche scientifique en 1986, à qui on attribue la paternité du discours d'orientation politique des Révolutionnaires.

Train Raymond Poda, l'actuel secrétaire général du parti, fut un membre fondateur du CNR. Agé de 42 ans, et magistrat de formation, il fut ministre de la Justice (1983), de l'Environnement et du tourisme (1984).

Le parti pour l'unité nationale et le développement (PUND)

C'est le parti de Boukari Kaboré "Le lion". Créé en octobre 1991, ce parti est le plus muet des partis sankaristes. Il compte en son sein des personnes qui comme Aboubacar Ouoba, qui ont été des collaborateurs directs de Thomas Sankara.

Le groupe d'action démocratique PAD

Reconnu en décembre 1991, ce parti signe épisodiquement des déclarations conjointes avec d'autres partis de l'opposition. Moins connue que les autres, cette formation ne représente pas grand-chose dans le microcosme politique burkinabé. Son secrétaire général est Amidou Diao, un quasi inconnu du sérail politique.

Les Mouvements

Aux côtés de ces partis d'obédience sankariste, existent deux mouvements.

L'Association Thomas Sankara (ATS)

Créée en octobre 1991, mais reconnue en mai 1992, elle se dit apolitique et veut œuvrer dans le domaine social : construction d'écoles, d'hôpitaux, travaux d'intérêt commun etc... Son secrétaire général est Thibault Nana, un jeune homme engagé et actif.

Le mouvement de la Jeunesse Sankariste (MJS)

Dirigé par Julien Nana, il est né à la suite de l'incapacité des leaders des partis sankaristes à s'entendre. Le désir du MTS serait d'œuvrer à une unité d'action des Sankaristes. Le PDS de Valère Some et le GAD d'Amidou Diao ont fusionné pour donner naissance au Parti de la Démocratie Sociale Unifié (PDSU).



Germaine Pitroipa, ancienne collaboratrice de Sankara, avec le cinéaste congolais (exzaïrois) Balufu Bakupa Kayinda, qui a réalisé un film en hommage au président du Faso.

Les Hommes

Ceux qui hier levaient le poing se répartissent en trois groupes de nos jours.

Ceux qui ont créé des partis politiques

Dans ce groupe, on distingue le **Capitaine Boukary Kaboré, le Lion**, qui, après la mort de Sankara, défia le pouvoir du Front populaire avant de prendre la fuite au Ghana. De retour, il est le leader du parti pour l'unité nationale et le développement (PUND) qui regroupe d'autres sankaristes, tels **Aboubacar Ouoba**. **Issa Tiendrebeogo**, ex-ministre des Enseignements secondaire et supérieur, a créé le Groupe des démocrates patriotes (GDP) en novembre 1987. Son parti est allié à la mouvance présidentielle.

Nayabtingungu Kaboré, secrétaire général du gouvernement sous Sankara est à la tête d'un parti : le mouvement pour la Tolérance et le Progrès (MTP), exclu du front sankariste, qui est allié au pouvoir à travers la coordination des forces du progrès (CFP).

Train Raymond Poda, ex-ministre de la Justice de Sankara, dirige le parti de la démocratie sociale (PDS) où on retrouve

d'anciens sankaristes.

Ernest Nongma Ouédraogo, le puissant ministre de la Sécurité et de l'Administration territoriale dirige le bloc socialiste burkinabé (BSB). Il se réclame de l'héritage de Sankara. On peut également citer dans ce groupe d'autres anciens collaborateurs de Sankara.

Etienne Kaboré, idéologue de l'Union des communistes Burkinabé (UCB), qui regroupait les chefs militaires de la révolution, a créé son propre parti, l'ADES. **Alain Zougba**, de l'Union des luttes communistes (ULC-R), autre composante du CNR, est à la tête du parti pour le Progrès Social -(PPS).

Ceux qui se sont tus.

Dans ce groupe, on remarque ceux qui n'ont pas créé de parti. Désintéressé de la chose politique ou repli stratégique ? En premier lieu, le capitaine **Pierre Ouédraogo**, le patron des Comités de défense de la révolution (CDR). Aujourd'hui, il mène une vie tranquille.

Le commandant-pharmacien **Abdoul Salam Kaboré**, ex-ministre de la Santé, les officiers réhabilités **Ani Tioussé, Moussa Cissé, Ousséni Compaoré**, sont de ce lot. Le **Capitaine Laurent Sedogo** et le lieutenant

François Ouédraogo, qui flirtèrent un moment avec le pouvoir du Front populaire, sont retombés dans l'anonymat. Côté civil, ils sont rares ceux qui se sont tus. La plupart ont créé des partis ou rejoint les arcanes du pouvoir.

Ceux qui sont toujours dans le sérail du pouvoir

Ils sont de loin les plus nombreux. Après le 15 octobre, un premier lot est resté fidèle à Blaise Compaoré. On y retrouve les hommes clés de Compaoré : le **Commandant Diendéré** (actuel chef-major de la Présidence du Faso), le commandant **Kilimité Hien**, ex-numéro 2 des CDR, ex-attaché militaire de l'ambassade du Burkina à Paris. Les civils : **Béatrice Damiba; Salif Diao, Simon Compaoré, Assimi Kouanda et Mahamadi**, etc...

Le deuxième lot est constitué de ceux qui ont pris plus tard le train du pouvoir en marche. C'est le cas de **Nayabtingungu Kaboré** du MTP et les leaders du vieux parti clandestin communiste, le PAI. Son leader est d'ailleurs le président actuel de conseil économique et social. Beaucoup d'autres se retrouvent à l'Assemblée des députés du peuple (ADP). ■

Hommage à Bruxelles

Par Etia Essoh (Muti)

En Belgique où, contrairement à ce qu'on pourrait croire, existent de nombreuses associations africaines se réclamant entre autres du panafricanisme, il eut été impensable que le dixième anniversaire de l'assassinat de Thomas Sankara se déroulât dans un pesant anonymat. Cet anniversaire a donc été dignement célébré en plein centre de Bruxelles à l'initiative du cercle Kwame N'Krumah. Ce dernier avait déjà organisé à Bruxelles et à Liège les années antérieures, et plutôt avec succès, les commémorations des disparitions de Kwame N'krumah et de Cheikh Anta Diop. La conférence organisée à l'occasion du rappel des oeuvres et des idées de Sankara portait sur le combat pour le panafricanisme et sur la question de savoir où en était la résolution dix ans après ; le débat, sur les formes de changement politique en Afrique, fut abordé sous l'angle de l'actualité. Avant l'exposé du principal conférencier Maurice Gligli, président du Cercle Kwame N'Krumah, de nombreux messages d'associations ont été lus dans une émouvante et sentencieuse solennité. Y étaient présents le Forum des femmes africaines, le CREPAD (Cercle de Réflexion sur le Panafricanisme et le Développement), co-organisateur d'ailleurs de l'événement, le Muti (Mouvement Panafricain contre le Tribalisme), Chantiers d'Afri-

que, Génération Afrique 2000, le Comité Patrice Lumumba, l'AJEDEC (Association des Jeunes pour le Développement et la Culture). D'autres mouvements comme la Mouvanse Progressiste du Congo (Mwende-ko), L'Association Panafricaniste de Toulouse, l'African Liberation Support Campaign (ALISC) de Londres ont envoyé leur message. En quelques mots, Maurice Gligli a exposé les diverses formes de changement en Afrique, avec des exemples bien ciblés. Des

tion du peuple, généralement ex-complice du régime qu'elle évince, confisque le pouvoir par la voie des armes ou de la force. Si le Mali de Toumani Touré et le Congo-Kinshasa ont été classées dans la première catégorie, la récente actualité du Congo Brazzaville, le Niger et le Burundi, entre autres, ont été répertoriées comme régimes issus de coups d'état des militaires contre la démocratie. L'empoignade a eu lieu sur Sankara. Pouvait-on considérer sa libération et son accession au

Ainsi ont été différenciées les luttes de libération, où s'implique une fraction importante du peuple

guerres de "libération" aux coups d'états en passant par les élections organisées trop souvent comme on sait, tout a été finement analysé. De ces observations, le débat s'est lancé sur la ou les formes futures de changement politiques en Afrique. Dans ce cadre, l'actualité congolaise a fortement orienté les débats sur les opportunités d'une solution armée aux crises politiques que subissent les africains. Ainsi ont été différenciées les luttes de libération, durant lesquelles une fraction importante du peuple s'implique physiquement, humainement et politiquement dans le combat, des coups d'état où seule une infime frac-

pouvoir comme une victoire du peuple ou comme un putsch? La majorité s'est accordé à la considérer comme une libération, eu égard à la marche du peuple quelques jours avant l'accession de Sankara au pouvoir, marche qui eut pour but de libérer celui qui était alors le premier ministre de l'époque et qui avait été emprisonné pour ses idées. L'action des paracommandos de Pô, dirigés par l'actuel chef de l'Etat burkinabé Blaise Compaoré, ne résonnait alors que comme une réponse à l'appel du peuple lui-même. Le reste des discussions a ensuite porté sur la concrétisation des idées panafricanistes de Sankara, beaucoup ayant



Maurice Gligli et les conférenciers de différentes organisations (Crepad, Muti...). Ci-dessous, une vue de l'assistance.

fustigé le « verbiage » et « l'intellectualisme » qui entourent ce mode de pensée et cette idéologie qu'est le panafricanisme. Plusieurs pistes ont été proposées et le bureau de la conférence-débat du 18 octobre, avec le cercle Kwame N'krumah a pris sur lui la dure tâche de récolter de manière plus efficace ces propositions ainsi que de répondre aux nombreuses questions posées par l'assistance, notamment concernant l'histoire.

Le principal moment d'émotion en même temps que d'une prise de conscience collective a été celui de l'intervention de Mme Emilie Dangeros, présidente du comité Commémoration de l'abolition de l'esclavage en France, qui a abordé l'oubli des souffrances africaines et de la diaspora. Elle a exigé, au nom des atrocités de l'esclavage et des colonisations, que l'énorme et incommensurable dette morale et matérielle des peuples exploités vis-à-vis de l'Afrique et des pays de la diaspora efface toutes les dettes financières des pays anciennement ou toujours cyniquement exploités. Son allocution a déclenché un tonnerre d'applaudissements. On se souvient que Chief Moshood Abiola, avant de se lancer dans l'aven-



A la fin de la manifestation, deux minutes de silence ont été observées, l'une à la mémoire de Thomas Sankara, l'autre pour les millions victimes de l'esclavage

ture présidentielle, avait fait de la reconnaissance des torts causés par l'esclavage aux populations noires son cheval de bataille. L'annulation de toute la dette des pays concernés était entre autres une de ses revendications. Une fois encore, le message d'Eloi Koussawo de l'Ajedec, réalisé sous forme d'un merveilleux court poème, a été relu. A la fin de la manifestation, deux minutes de silence ont été observées, l'une à la mémoire de Thomas Sankara l'autre à celle des centaines de millions de victimes de l'esclavage et de la colonisation.

La journée sur le dixième anniversaire de la mort de Sankara s'est achevée aux différents stands des associations présentes à cet effet, dont quelques unes étaient également co-organisatrices de l'activité, à savoir principalement l'association Togo Libre, Génération Afrique 2000, Muti... Un moment sans lequel le monde associatif panafricain ou se réclamant des idées «révolutionnaires» de Sankara aurait certainement perdu, vis-à-vis de ce héros politique africain de cette fin de millénaire, une partie de son identité. ■

A. /Stéphane Weber

A Paris avec Mariam Sankara



Au premier plan, Mariam Sankara, veuve de l'illustre disparu, est venue prendre part au rassemblement du Trocadéro à Paris. Elle a aussi participé à une messe commémorative.

A. /Stéphane Weber

Au centre, Bruno Jaffré, a sorti pour le 10^{ème} anniversaire le livre qu'on attendait: «Biographie de Thomas Sankara», Ed. L'Harmattan, Paris. A dr. Paul Sankara, à dr. Pascal Bida.



Public attentif et recueilli après la projection du film sur Sankara

A. /Stéphane Weber

Comme les années précédentes, l'anniversaire de la mort de Thomas Sankara a donné lieu à plusieurs manifestations en France. Le 10^e a été marqué par des actions particulières à Paris. Un rassemblement au Trocadéro dirigé par un jeune Centrafricain, Pascal Bida, en

présence de Mariam Sankara, qui a également assisté au service religieux célébré rue de Charonne. A L'Entrepôt, la salle où se projetait le film du Zaïrois Balufu Bakupa Kayinda a été prise d'assaut et on a dû refuser des centaines de participants payants. Un débat a suivi, organisé par Olivier Schnerb, avec Bruno Jaffré, dont l'excellente Bio-

graphie de Thomas Sankara venait de sortir, Marie-Roger Biloa, la directrice d'Africa International, le comédien Tchadien Koulsy Lamko qui venait de réaliser un remarquable CD *, Paul Sankara, frère de Thomas, Pascal Bida et Germaine Pitroipa, ancienne proche collaboratrice de Thomas Sankara qui vit en exil en France. ■



Messe spéciale 10^{ème} anniversaire pour Sankara à Paris

(*) **BIR KI MBO, hommage à Thomas Sankara** de Koulsy Lamko, adresse Internet: www.chez.com/birkimbo
Contact France : s/c Jacky Alata, rue des Noisetiers, 97500 St-Yrieix-la-Perche, tél. 05 55 08 15 84
Contact Afrique: Case Culture, BP 823 Lomé, Togo, tél. 228/22 16 34.

Biographie de Thomas Sankara - La patrie ou la mort...
de Bruno Jaffré, oct. 1997, France. Ed. L'Harmattan, 5-7, rue de l'Ecole-Polytechnique, 75005 Paris, Canada: L'Harmattan Inc, 55, rue St-Jacques, Montréal (Qc), H2Y 1K9



A l'Entrepôt à Paris, débat après la projection du film. De gauche à dr. Germaine Pitroipa, Marie-Roger Biloa, Paul Sankara, Bruno Jaffré, Pascal Bida, Balufu Bakupa-Kayinda

A. /Stéphane Weber

